



HAL
open science

Du son au sens: l'invariant de I et A en anglais et autres langues

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Du son au sens: l'invariant de I et A en anglais et autres langues. Du son au sens: l'invariant de I et A en anglais et autres langues, Sep 1999, Arras, France. halshs-00258889

HAL Id: halshs-00258889

<https://shs.hal.science/halshs-00258889>

Submitted on 25 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1999

Didier BOTTINEAU

DU SON AU SENS :

L'INVARIANT DE I ET A EN ANGLAIS ET AUTRES LANGUES

Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie « Oralité et traduction » organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras), partiellement publiée sous une version antérieure (chapitres 1-3) :

(2001), « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques », BALLARD, M. (dir.), *Oralité et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 34-77.

TABLE DES MATIERES

<u>0. Introduction : <i>i</i> et <i>a</i>, phonèmes mimétiques?</u>	3
<u>1. Les cas présentés par M. Viel</u>	10
<u>1.1. Présent et prétérit</u>	10
<u>1.2. Les paires lexicales (<i>zig-zag</i>)</u>	13
<u>1.3. Article défini et démonstratifs</u>	15
<u>1.3.1. <i>The</i></u>	15
<u>1.3.2. <i>This = the + s</i></u>	16
<u>1.3.3. <i>That</i></u>	18
<u>1.4. <i>Which</i> et <i>what</i></u>	19
<u>1.4.1. <i>Which</i></u>	20
<u>1.4.2. <i>What</i></u>	23
<u>2. <i>As</i> entre <i>be</i> et <i>have</i></u>	26
<u>2.1. <i>Be</i></u>	26
<u>2.2. <i>As</i></u>	29
<u>2.3. <i>Have</i></u>	31
<u>3. Suffixes lexicaux</u>	34
<u>3.1. <i>-y</i></u>	34
<u>3.2. <i>-ic</i> et autres suffixes portant <i>i</i></u>	35
<u>3.3. <i>-ic</i>, <i>-al</i> et <i>-ical</i></u>	37
<u>4. De <i>will</i> à <i>well</i></u>	39
<u>5. De <i>in</i> à <i>ing</i></u>	41
<u>5.1. <i>in</i></u>	41
<u>5.2. <i>in</i> et <i>as</i></u>	42
<u>5.3. <i>in</i> et <i>at</i></u>	43
<u>5.4. <i>in</i>, <i>an</i>, <i>on</i></u>	44
<u>5.5. <i>-ing</i></u>	45
<u>6. Bilan</u>	49
<u>ABREVIATIONS POUR LES EXEMPLES</u>	51
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	51

0. Introduction : *i* et *a*, phonèmes mimétiques?

En guise de prise de contact avec ma problématique, je commencerai par énumérer quelques paires de mots grammaticaux ou lexicaux qui présentent en parallèle deux coïncidences, l'une d'ordre sémiologique, l'autre d'ordre sémantique.

Ici, ça, là. This, that. Hier, da. Aquí, acá (espagnol). *Qui, qua* (italien). *Allí, allá. Which, what. Sing, sang* et tous les verbes anglais et allemands présentant la même variation apophonique. *Be, have. Is, am-are-was. Is, as. His, has. Will, shall. See, watch. Fill, fall. Miss, mass. Zig-zag, dilly-dally, shilly-shally, wishy-washy, tic-tac, mic-mac, clic-clac, hip-hop, tit for tat.*

Dans cette liste, l'intuition suggère que l'opposition des sons *i* et *a*, réalisés par différents phonèmes selon les environnements phonologiques dans tous ces doublets, ne semble pas entièrement fortuite : par certains aspects et dans certains environnements, le son du mot est porteur de son sens, le mime pour la part de l'énonciateur et le télécommande pour celle du co-énonciateur. L'oralité sémiologique y apparaît signifiante. On peut n'y voir qu'une nuance expressive (Larthomas 1988), même si elle est explicable et courante; mais dans un article de 1993, Michel Viel émet l'hypothèse selon laquelle la voyelle *i* serait dotée d'un invariant sémantique directement opposé à celui de *a*. *i* indiquerait une proximité ou un rapprochement, et *a* une distanciation ou un éloignement. Michel Viel rappelle la position de Arapu, qui, dans une communication à la Société de Linguistique de Paris de 1987 (publiée en 1988), établit un rapport entre d'une part le timbre aigu de *i* et sa faculté à figurer ou mimer le rapprochement, et d'autre part le timbre grave de *a* et sa faculté à figurer l'éloignement. Puis il critique cette analogie en arguant qu'il n'existe pas a priori de rapport naturel entre l'aigu et le rapprochement, ou le grave et l'éloignement : il en propose une autre, inspirée des conclusions de Straka (1963), selon qui l'investissement d'un surcroît d'énergie articulatoire induit une ouverture de la voyelle. Il faut consentir à un effort supérieur pour produire un *a* qu'un *i*, sortir davantage de soi-même, opérer une sorte de saut physique phonatoire orienté de l'intériorité du moi vers l'extériorité du hors-moi. *i* serait une voyelle introvertie, et *a*, extravertie ou expansive, ce qui les rendrait aptes à dénoter les invariants empiriquement pressentis.

Cette approche de l'éventuelle valeur du phonème soulève nombre de questions et s'inscrit dans la continuité ou en rupture par rapport aux traditions cratyliennes ou anti-cratyliennes de l'interprétation du rapport signifiant-signifié. Arapu et Viel ont en effet en commun de voir une analogie matérielle entre ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit. Viel situe cette analogie du côté de la production du phone effectif, c'est à dire du côté de l'expérience physique et sensorielle qu'un énonciateur donné peut avoir de sa propre activité phonatoire : le son émis ressemblerait au sens visé. Arapu situe cette analogie du côté de la consommation du signe linguistique : par son caractère aigu, le *i* tel qu'il est perçu rappellerait le rapprochement, et le *a*, toujours dans son versant acoustique, évoquerait l'éloignement. On peut donc signaler d'emblée que les deux hypothèses ne sont pas incompatibles : il se pourrait précisément que la convergence de deux pertinences naturelles ait favorisé la fixation d'un invariant à ces voyelles.

Il se trouve que les phonèmes *i* et *a* sont de nature à instancier l'effet Doppler. Lorsqu'un objet émettant un son continu à tonalité constante se rapproche d'un auditeur, ce dernier perçoit le son plus aigu qu'il n'a été réellement émis : la réduction de la distance et l'ajout de la vitesse du mobile, qui s'ajoute à la vitesse de propagation des ondes acoustiques, entraîne une compression de la longueur d'onde et, corollairement, une augmentation de la fréquence de l'oscillation. Inversement, si un mobile sonore s'éloigne de l'auditeur, ce dernier perçoit le son plus grave qu'il n'a été émis : la vitesse d'éloignement du mobile se soustrait à la vitesse de propagation des ondes, ce qui a pour effet de dilater la longueur d'onde et réduire la fréquence. Ce phénomène s'observe quotidiennement quand un passant entend, par exemple, un véhicule passer à sa hauteur et que le régime du moteur semble diminuer à l'instant précis où il le dépasse. En astronomie, le même phénomène, appliqué à la lumière, permet de calculer si une étoile s'approche ou s'éloigne, à quelle vitesse, et à quelle distance elle se situe (décalage vers le rouge ou vers le violet, homologue lumineux du décalage vers le grave ou l'aigu). Ainsi, si *i* peut mimer l'approche, c'est à la fois en vertu de sa production introvertie ou inhibitionniste (critère Viel) et en vertu de l'effet Doppler (sa tonalité aiguë convient à la figuration de l'approche : critère Arapu). Et si *a* peut mimer l'éloignement, c'est à la fois en vertu de son mode de production extraverti ou « exhibitionniste » (critère Viel) et sa congruence au grave (critère Arapu), indice de rapprochement par effet Doppler.

Dès 1922, Jespersen, qui relativise la vision saussurienne de l'arbitraire du signe, corrèle la connotation de petitesse (liée au rapprochement par l'isotopie de la contraction) associée selon lui à *i* au timbre aigu de ce son (1933, 284 sq), parallèlement au symbolisme phonétique du même ordre que Sapir (1921, chapitre VI, 1926, 1927, 1946) relève dans les onomatopées, le lexique, les verbes irréguliers (*drink / drank*); Fónagy (1963) vérifie statistiquement sur des énonciateurs hongrois la pertinence de telles corrélations dans le cadre de la psychophonétique. Signalons enfin que l'opposition Viel / Arapu n'est pas symétrique : seul l'énonciateur perçoit la manière dont un son est produit, alors que le signal acoustique est toujours perçu par les deux partenaires de l'interlocution.

S'il fallait absolument choisir entre les deux approches, le mimétisme acoustique serait plus de nature à susciter un consensus culturel entre les coénonciateurs, que le mimétisme phonatoire, centré sur un seul d'entre eux en alternance, mais il y a lieu de penser que les deux mécanismes opèrent successivement : l'expérience de la production est alternée et « diachrone », celle de l'audition partagée et synchrone, elle participe littéralement de la communication, qui veut littéralement dire communion, ajustement des âmes sur la même longueur d'onde. Si un signal acoustique a la capacité d'induire simultanément la même réaction cognitive aux coénonciateurs, alors la fonction communicative du langage s'est trouvé un support matériel particulièrement performant, puisqu'un phonème retrace d'abord l'expérience de celui qui l'a émis, avant de lui renvoyer une sollicitation mentale permettant à l'énonciateur de s'assurer que l'événement cognitif qu'il provoque chez l'allocutaire est bien conforme au sens d'intention. Quoi qu'il en soit, aucune de ces analyses n'exclut l'autre.

Les enjeux théoriques d'une sémantique phonique éventuelle sont considérables. D'une part, doter un phonème d'un invariant semble être en contradiction flagrante avec la définition même du phonème : 1) selon l'Ecole de Prague et les structuralistes, un phonème ne se définit pas par son contenu intrinsèque ou quintessentiel, mais par la matrice de traits articulatoires, point et mode d'articulation, qui l'opposent à tous les autres phonèmes se différenciant de lui par un seul trait. 2) Par conséquent, un phonème ne saurait être porteur de sens. 3) Et donc, un phonème ne vaut que par ce qui l'oppose aux autres phonèmes. Seulement voilà, ce dont

parlent Viel et Arapu n'est pas le phonème, mais la représentation mentale et programmatique d'un son articulable avant qu'il ne soit effectivement inséré dans un contexte phonologique donné. En anglais, le phonème puissanciel {i} sera réalisé tendu ou relâché selon qu'il appartient à une syllabe fermée ou ouverte, suivi ou non d'un <r>, sous accent ou non, etc. : le protophonème {i} prévoit l'ensemble des réalisations phonémiques effectives selon l'environnement phonologique de son insertion; le protophonème est le prototype articuloire vers lequel convergent plusieurs phonèmes une fois qu'on les a dégagés de toute contrainte locale.

Concernant *i* et *a*, le protophonème {i} conditionne les phonèmes [ɪ], [i:] et [i], ce qui autorise, d'un point de vue méthodologique, à le reconnaître sous les réalisations accidentelles de *this*, *see* et *here* : trois phonèmes dépendant du même protophonème, auquel donc il n'est pas interdit d'associer un invariant commun malgré leurs différences. On ne peut utiliser le terme d'archiphonème, que Troubetzkoy ([1939] 1964, 189) définit en neutralisant dans une paire de phonèmes une opposition de traits sélectionnée selon des critères syntagmatiques (on peut extraire l'archiphonème de la paire [t]-[d], mais pas de [d]-[b]). Le protophonème ne constitue pas une preuve ni même un argument en faveur de l'invariant, mais explicite la raison pour laquelle la différence des trois phonèmes ne proscrie pas d'emblée la possibilité d'un sens commun : trois *signes* au sens saussurien instancient un *signifiant* unique au sens guillaumien¹.

Aux niveaux interlinguistique, dialectologique et diachronique, le même principe de distribution se retrouve. Les protophonèmes {i} et {a} de l'anglais, allemand, espagnol, et d'un certain nombre de langues indo-européennes renvoient à un protérotype commun doté du même invariant : les protophonèmes {{i}} des diverses langues indo-européennes, avec leurs différences, se rangent sous le protérotype commun de la famille indo-européenne, {I}. Repartons de l'anglais. Les phonèmes [æ], [a:] et [ɔ] de *that*, *are* et *what* relèvent du protophonème anglais {a}, qui relève lui-même du protérotype indo-européen {A}, regroupant l'ensemble des protophonèmes {{a}} des langues diverses, ce qui permet de ne pas proscrire des analogies interlinguistiques comme *allá*, *da*, *là*, *estar* et *that*.

Nous n'ignorons pas les variations historique, géographique et sociologique dans la réalisation des phonèmes, mais ne considérons pas que ces fluctuations dans la pratique, si nombreuses, variées et confuses puissent-elles être, constituer un obstacle rhédibitoire à la découverte d'un invariant. Michel Viel, lui aussi, a passé outre la différence des trois phonèmes {a} de l'anglais en corrélant *what* à *that*. A trop se focaliser sur leur différence, on s'interdit peut-être de détecter leur communauté d'esprit sous-jacente, beaucoup plus instructive quant au fonctionnement du langage comme vecteur de la conscience. En aval du phonème, il y a le Modulateur de Fónagy, un ensemble de règles de transformation modifiant les traits distinctifs du phonème sous l'impulsion d'une émotion : la partition ou théorie du phonème demande à être interprétée ou appliquée dans la transition puissance-effet et par l'énonciateur dans l'état où il se trouve à l'instant de parole. Il y donc plusieurs symboliques du phonème selon le niveau auquel on s'intéresse - l'amont programmatique du protophonème ou l'aval articuloire géré par le Modulateur, qui ne nous concerne pas ici.

¹ Pour Saussure, le signe est constitué d'un signifiant sensoriel et d'un signifié conceptuel. Guillaume propose de modifier ce rapport : le signifiant est l'ensemble formé par le signe observable et le signifié mental qui provoque sa production par l'énonciateur et que le destinataire reconstruit. Le signifié devient la source causale et cognitive du signe pour l'un et la cible consécutive et cognitive pour l'autre : il est successivement trace et inducteur d'opération mentale. Les variétés de phonèmes *i* et *a* sont ainsi des signes divers qui se rangent sous les signifiants homogènes *i* et *a*. Roulland 1986, 47-8 fait remarquer que le modèle guillaumien présente l'intérêt de résoudre le problème de l'isolabilité et de la variation des unités formelles minimales, ce qui se vérifie ici.

Du point de vue morpho-sémantique, cette approche va évidemment à l'encontre de l'arbitraire du signe saussurien, ce que Viel mentionne en conclusion; cette question constitue une controverse scientifique de première importance dont l'origine remonte à la joute qui opposa Cratyle à Hermogène. Le problème est que la question de l'iconicité, de la motivation et de la cohérence du signe fait l'objet de nombre de malentendus.

D'une part, on confond nécessité, motivation et cohérence (Fónagy 1993, 30, 40²). Voir la liaison signifiant-signifié comme nécessaire conduirait à l'hypothèse absurde d'une langue pré-babélique unique, par rapport à laquelle toutes les autres ne sont que pâles copies, dégradations ou coups d'essais ratés : comme dans la langue adamique, la perception de l'objet réel dicterait une traduction phonatoire, comme si l'objet-partition musicale était son propre signe; ceci revient à assimiler le rapport mental signifiant-signifié à un rapport exomental signifiant-référent, la cohérence du signe étant dans l'univers et non dans la pensée.

Pour Cratyle, le nom est forgé par l'onomatourge, talentueux créateur de mots censé, par sa compétence linguistique et philosophique et sa sensibilité, détecter le ou les sons qui adhèrent le plus naturellement et complètement aux idées (aux archétypes), et pas aux choses du monde. L'idée devrait rendre le mot nécessaire, donc universel, mais comme il voit bien par la diversité des langues que ce n'est pas le cas, il imagine qu'il y a possibilité de se tromper dans la sélection sémiologique : tout énonciateur n'a pas le talent adamique, et il faut confier la tâche de la fabrication des mots au maître-artisan « idéolinguiste », l'onomatourge professionnel, dont l'expérience minimise les risques d'erreur. Seul le grec confiant sa genèse à l'onomatourge, c'est la « plus parfaite » des langues, la copie la moins altérée du monde des Idées, toutes les autres langues étant nécessairement dans l'erreur, confiées à des onomatourges amateurs. Le cratylisme est tout ancré dans le dualisme platonicien, et ne pas en tenir compte, c'est faire à Cratyle un procès d'intention, car sa vision repose sur un ensemble de prototypes mentalisés et intériorisés. Le mot épouserait l'idée de la chose et non la chose elle-même, et l'idée au sens philosophique et non la représentation mentale intériorisée au sens mentaliste chomskyen, psychologique ou psychomécanique. L'idée n'étant pas un construit mental, contrairement à ce que son nom suggère, le cratylisme n'est pas un mentalisme, ni un modèle linguistique, mais une représentation ontologique du monde dont le langage fait partie et selon un socle épistémologique différent du nôtre selon les vues de Michel Foucault.

Genette propose dans *Mimologiques* que les étymologies fictives par lesquelles Cratyle corrèle analogiquement des mots ressemblants mais sans rapport en diachronie reflète la perception de l'unité sous-jacente de l'Idée commune et non une mécanique intuitionnelle au sens guillaumien du terme : en effet, Guillaume définit la langue comme un « système de représentation » psychique construit, auquel le système physique de la sémiologie adhère le plus parfaitement possible, et s'il y a chez lui un avatar du cratylisme, celui-ci se trouve diffracté vers l'intra-subjectif : les représentations et structurations mentales auxquelles le signe adhère et qui le motivent dépendent de la mécanique intuitionnelle figurée par le tenseur binaire radical, et à la limite la langue et la forme précéderaient et structureraient le sens, ce qui nous place aux antipodes d'un déterminisme empiriste liant la chose au mot; des sémanticiens universalistes comme Wierzbicka et Pottier, avec leurs primitifs sémantiques et noèmes, rejettent cette vision extrême.

² « Ce qui distingue le signe verbal d'autres signes, ce n'est pas son caractère arbitraire, mais les diverses formes de synthèse du principe de l'arbitraire (*physei*) et du principe de la motivation (*thesei*). »

Chez Guillaume, l'adhésion du signe au signifié dans le mécanisme réciproque de la signifiante détermine des synapses, ou utilisation de morphèmes servant de dénominateurs communs au sein de mots grammaticalisés dans le cas où un élément commun psychique suffisamment déterminant est perçu dans les systèmes ainsi rapprochés par analogie : *marchait, marcherait; marcha, marchera*. Curat (1983, 57 sq.) estime que si la psychomécanique tirait toutes les conséquences des synapses en les inventoriant exhaustivement avant de modéliser un système, elle approfondirait ses analyses et amenderait peut-être certains systèmes, dans la représentation du temps notamment. L'écho morphologique reflète un écho psychique, d'où le nom de la discipline, psychosémiologie, sachant que celle-ci a un caractère aléatoire : tous les échos entre systèmes psychiques ne sont pas instanciés par des morphèmes analogiques, car il ne se présente pas toujours en diachronie les rencontres favorables permettant au sémiologique de bien épouser le psychique, et le sémiologique est toujours en retard historique entre le moment où le système mental se crée et celui où le signe finit éventuellement par y adhérer de manière relativement satisfaisante.

Inversement la langue peut historiquement hériter de mots analogiquement ressemblants sans que cela ne soit pertinent, et la langue tend à éliminer les homophonies parasites si la possibilité se présente ou les conserver si un trait commun utile peut être instauré. En psychosémiologie, le critère de validation d'un rapport signe-signifié est la « simple suffisance expressive » : un signe est recevable s'il n'est pas contre-indiqué par rapport au sens visé, mais cette désinvolture est atténuée par l'évolution positive du réseau des synapses, qui fait apparaître celui du psychisme autant que possible. On est à la fois très près et très loin de Cratyle, et on peut même soupçonner ce dernier d'avoir pris pour l'unité de l'Idée ce qui était en fait celle de sa propre mécanique intuitionnelle : les mots qu'il rapprochait étaient, pour certains, bien liés sémantiquement par des indicateurs phonologiques, mais Cratyle extériorise dans le monde ambigu des Idées l'âme unifiante du monde hors l'homme, ce qui s'oppose à un réseau mental intrasubjectif. La méthode analogique qui défie la diachronie propre à Cratyle est reprise par Gabelentz (1893), Schuchardt (1897), Kruczewski (1879). C'est bien cette espèce de signifié abstrait, épuré, stylisé, sublimé que l'on retrouve dans l'opposition approche - éloignement, qui reçoit chez Pottier, dans un cadre théorique différent, le nom de noème, et de primitif sémantique chez Wierbicka.

Genette présente plusieurs instances de la tradition cratylienne qu'il convient de rappeler avant de mener notre propre analyse. Avant toute chose, il faut signaler qu'une entreprise perçue comme « cratylisante », une fois sortie du cadre épistémologique et ontologique platonicien, risque de dénaturer la pensée du fondateur de la méthode, et les tentatives ultérieures de collage de la forme au fond seront en effet bien plus radicales dans la mesure où l'élimination de l'Idée rétablit un lien direct entre le mot et la chose, ce qui conduit à un empirisme articulatoire de l'émission ou acoustique de la réception donnant lieu à une phonétique « expressive » ou « impulsive » (Grammont 1901-13 et 1933) : les sons évoquent des couleurs, des formes (Gabelentz), des tailles, des luminosités (Newman 1933)³, des températures (Whorf 1956, 267 sq), des humeurs et sentiments, des repérages spatiaux, toutes sortes d'impressions sensibles entre lesquelles on transite par la synesthésie (les concordances acoustiques / chromatiques de Chastaing; cf. Peterfalvi, Wallon, Werner, Gombrich); ou alors, le son mime la nature de l'articulation qui le produit, de même que la lettre mimerait la position des organes buccaux tels qu'ils sont ressentis par l'énonciateur dans l'expérience

³ Voir Genette 1973, 406 : pour Newman, plus un phonème est aigu, plus il correspond à une articulation proche de la surface du corps, plus celle-ci paraît « claire »; plus il est grave, plus elle est « en profondeur », donc sombre - comme si on pouvait voir la luminosité atteignant la zone articulatrice, ou se la figurer imaginativement.

phonatoire ou perçus visuellement par l'auditeur. Il en découle une littérature (Rimbaud) qui exploite ces traits, ou une poétique qui les discute (Mallarmé répudiant le [u] de *jour*, voyelle sombre, et le [i] de *nuit*, voyelle claire; cf. *dies / nox, den / noc* en tchèque, où la voyelle serait congruente à la connotation; en allemand, *Nacht* serait un succès, mais pas *Tag*), mais aussi une interprétation psychanalytique (Fónagy 1970-1 assimile la phonation, l'articulation, la prosodie, le style vocal à un système de pulsions dont les phonèmes portent la typologie). La possibilité de grammaticaliser (*sing, sang* en allemand) une alternance symbolique (*hier-da*) est envisagée par Nichols (1971, 838); plus récemment, Molho (1982, 50) identifie des formants vocaliques et consonantiques dans les mots grammaticaux de l'espagnol décelables en synchronie par des analogies qui ne respectent pas les filiations diachroniques; son rôle n'est pas véritablement de fixer un invariant positif et intrinsèque, mais d'aplanir synaptiquement des différenciation catégorielles (comme celle du nom et du verbe) qui masquent des traits de construction psychique communs. De ce fait, le formant n'est pas lié au symbolisme phonétique.

Nous nous limiterons à des exemples des deux tendances émettrice et réceptrice de la connotation des sons articulés; des synthèses de l'historique du symbolisme phonétique se trouvent chez Jakobson et Waugh (1969, *The Sound and Shape of Language*, chapitre IV) et Genette (1973, *Mimologiques*). Le Président de Brosses donne l'exemple de ce que peut être l'analogie entre la phonation et le sens : la valeur du son tient au caractère imitatif du mouvement articulaire. Les dents étant l'organe le moins mobile de la cavité buccale, *t* est symbole de fixité, surtout quand il se combine à *s*, défini à tort comme voyelle nasale (à cause du sifflement?), et perçu, comme le *n*, comme consonne du refus. La théorie de la danse buccale d'André Spire (1964) propose l'idée d'un phonème comme geste articulaire. La tentation d'identifier des éléments idéophoniques est récurrente : Usnadze (1924) et Köhler (1929) lient le son à un invariant graphique abstrait, et Hornbostel postule la régularité d'une symbolique phonétique, le *Lautsinn* (1929); Boas (1938, 132) reconnaît des similitudes (non généralisables) entre les symbolismes de phonèmes proches dans des langues diverses. On retrouve cette démarche en lexicologie contemporaine notamment chez Marchand (1959), Bolinger (1965), qui classe des constellations sémantiques en fonctions de noyaux vocaliques ou consonantiques, Guiraud (1967) (le protolangage onomatopéique, rejoignant les apophonies de Grammont), Tournier, Bybee (1985) et dernièrement Philps.

Le fait même qu'un idéophone donné rassemble des mots issus de racines fort distinctes tend à confirmer sa pertinence isotopique propre, puisque sa survenance ne résulte pas uniquement d'une causation diachronique, et l'idéophone bouleverse en système synchronique l'économie du langage, tant en matière d'arbitraire du signe qu'en matière de pression diachronique (Danon-Boileau 1993, 80). Des mots comme *stop, still, stare, stay, stump, stoop, stumble, stutter, stifle, sting* (planter un dard), *stab* renvoient bel et bien à la notion d'immobilité, d'arrêt, de blocage, de retenue ou de permanence, voire de quitter un état d'immobilité (*start, startle, stir, storm*), ce qui fait de *st* une « image phonique » (Westermann 1937, 207), un « phonesthème » (Householder, 1946), un « psychomorphe » (Markel et Hamp 1960-61, 1), un « élément idéophonique » (voir Tournier 1997, 91 pour un inventaire synoptique), une « icône totale » (Wescott 1973), un « idéophone » (Diffloth, 1986, 261), un guillaumien pourrait dire un « psychophone », ou, pour forger un terme plus contemporain, un « cognophone »; même Bloomfield souligne ce parallélisme idéophonique (1953, 160 sq), et l'envisage dans le cadre behaviorien : il jouerait à un niveau subconscient, le stimulus phonique induisant une réponse sensorielle / mentale. L'explication que l'on a pu avancer à un moment donné peut vieillir de manière spectaculaire, mais pas la reconnaissance du

phénomène qui l'a motivée. Le modèle de Court de Gébelin est lui aussi basé sur l'imitation de la phonation (le resserrement de la cavité buccale caractéristique de l'articulation *i* est mimétique du contact, du toucher).

A l'inverse, d'autres écoutent ce qui, dans le sons d'un mot, en rappelle le sens : Wallis, grammairien anglais (1653), veut démontrer (par idéologie) que la langue saxonne, la plus « parfaite », a le mieux réalisé le collage expressif du son au sens. *str* devient un signe de force (*string, strong, strength, strive, struggle, strip, strap, strut, strict, stride, strangle*), et *st* de moins grande force (*stop, still, stand, stoop, stay, stem, stick, stack*). Ce qu'il analyse en fait ici, c'est l'effet de l'adjonction de *r*, dont l'invariant est lié au dynamisme, au mouvement, à l'agentivité (cf l'infinitif et le comparatif dont *there* - Joly, 1979, n.14 p.116) : *st* étant bien lié à l'immobilité, *r* ajoute une dynamique agentive contenue, qui crée un effet de tension (*straight*), de force (*stretch*), d'énergie intérieure (*strenuous*). Sans *r*, il ne reste que le statisme sans apport énergétique (*still*). De même, *sp* symbolisant un mouvement de rotation avec force centrifuge et projection du moi au hors-moi (*spill, speak, spit* (opération), *spot* (résultat), *spew, spurn* (rejet), *spade, spoon, spangle, speculate, spear, spin, span, spook* (hérissément), *spoke* (rayon), *speck(le)...*), le même *r* dynamique ajoute un contrôle agentif (*spray, sprinkle, spread, sprawl, spring, sprout, sprint, sprightly, sprue, spruce*). *sk* évoquant la surface (par opposition à la profondeur) (*skin, skid, skate, skull, skip, scud, scavenge, scan, scalp, scall, scamper, scallion*), *r* applique un mouvement à une surface (*scratch, scrub, scrooge* et *scrounge, scrap, screen, scramble, screech, scrawl, screw, scribble* et toute l'isotopie de l'écriture (*scriptura*), *scrutinize, scrawny, scrimmage* et *scrum, scroll, scrofula* et *scruffy*). Philips montre que la pression des éléments idéophoniques est telle que le *Oxford English Dictionary* ne peut éviter de recourir dans ses définitions à des quasi-synonymes porteurs des mêmes phonesthèmes que l'entrée traitée; je retrouve ce fait dans le *Webster*. Non moins idéologique est l'approche de Rowland Jones (philologue anglais, 1722-1774), qui voit dans l'anglais une origine celtique et une imitation graphique des objets du monde : sur la base d'un mimétisme des phonèmes et graphèmes de l'anglais il ambitionne de créer une langue hiéroglyphique universelle.

On peut tirer de tout cela le bilan suivant : 1) dans la recherche du rapport son-sens, on peut se focaliser sur la production ou la consommation du son. Viel hérite de De Brosses et Arapu de Wallis, Rowland Jones, Court de Gébelin et Grammont. 2) Dans un cas comme dans l'autre, on peut ancrer l'analogie plus ou moins loin du réel extralinguistique : et là je dirais que Cratyle, avec le dualisme Platonicien, en était fort loin; que ses héritiers s'en sont beaucoup rapprochés; et que les modèles cognitivistes, psychomécaniques, noémiques ou neuroniques actuels s'en éloignent à nouveau. 3) Comme le montrent Kerbrat-Orecchioni (1977), Yaguello (1991) et Schogt (1992), il ne faut pas nécessairement assimiler la motivation extralinguistique d'un phone à sa valeur symbolique. La motivation peut en effet tenir à l'énonciation (émission), et la connotation s'attacher à l'audition (réception, avec lien analogique à la perception, de la phonation dans le premier cas, de la chose dans le second); le calcul de l'invariant doit tenir compte de cet écart.

Ayant rappelé quelques éléments de la tradition par rapport à laquelle se positionne notre approche, nous allons nous tourner vers les protophonèmes {i} et {a} de l'anglais pour voir ce qu'ils ont vraiment à nous dire.

1. Les cas présentés par M. Viel.

1.1. Présent et prétérît.

Le verbe anglais marque le prétérît 1) par adjonction d'un suffixe dental marqué *-ed* (*laughed*) recevant trois réalisations (*t*, *d* ou *id*) selon les assimilations; ce suffixe peut entraîner une mutation (phonème et graphème) de la voyelle radicale, auquel cas il s'écrit *-t* (*dreamt*, *left*). 2) par variation apophonique (*swim*, *swam*), l'absence de mutation étant généralement assimilée à un cas particulier d'apophonie (*cut*). 3) Les deux procédés peuvent se cumuler (*thought*, *brought*). De ce fait, un prétérît ne se reconnaît pas toujours à la morphologie, et une prise en compte de la syntaxe s'impose : absence de *-s* le cas échéant, présence d'un sujet, contexte « prétérifiant » (narration, hypothèse). En somme, l'unité du prétérît se manifeste davantage du côté syntaxique que de celui de la morphologie : on parvient en effet à proposer des définitions unitaires de l'emploi de ce temps, alors qu'on ne peut réduire la description de sa morphologie à un critère unique et intégrant. Ceci n'est pas innocent, car certains linguistes estiment que ce critère, l'absence d'unité formelle, est de nature à mettre en cause l'unité de la catégorie considérée⁴.

Cela est sans doute exagéré, car la variation morphologique peut résulter de l'ajustement de la catégorie en question au champ lexical à laquelle on l'applique, la morphologie prenant donc en compte cet ajustement et pas seulement la catégorie. Le prétérît passe pour renvoyer, d'une manière ou d'une autre selon les théories françaises actuelles, à un repérage du procès en disjonction par rapport à la situation d'énonciation⁵ : l'événement étant mémoriel (prétérît temporel) ou imaginaire (prétérît modal), il est déclaré absent de l'ensemble de l'univers représentable dans lequel l'énonciateur se voit exister. Il ne s'agit pas de la situation d'énonciation au sens étroit, mais de l'ensemble de l'univers fictif dont l'existence est pressentie par l'élargissement sans bornes du cadre étroit de l'univers perçu - proche de la diégèse de C. Metz que Genette réapplique à la sphère du personnage de fiction, et qui s'apparente à ce que Robert Martin nomme « univers de croyance factuel ». Le fictif est assimilé au passé pour cause d'absence à l'actuel et présupposition commune aux deux. L'alternance vocalique *ila* convient tout à fait à un tel repérage disjonctif : *swam* renvoie à un absent mémoriel (*I swam across this river three years ago*) ou fictionnel (*if I swam across this river*), par opposition à *swim*, qui renvoie à un événement que l'énonciateur ne distancie pas expressément de l'instant auquel il valide la relation prédicative. Cela ne signifie pas qu'elle renvoie à du vrai dans le monde réel (*I sing when I like*), mais que le principe de l'actualisation est accepté, charge au circonstant de spécifier ses modalités (spécifique, générique, soumis à condition nécessaire, etc.).

⁴ SMITH, G. (1987, 385) ne reconnaît dans la conjugaison du verbe latin au subjonctif « aucune marque formelle commune de modalité », en vertu de quoi il met en question l'unité ou l'existence même de ce mode.

⁵ BOUSCAREN & CHUQUET 1988, 25 : Théorie des opérations : à l'aspect aoristique des formes simples, le prétérît ajoute une rupture entre le moment d'énonciation et le procès, ce qui exclut la réalisation du second du cadre posé par le premier et implique un éloignement d'ordre temporel ou modal (SOUESME 1993, 62). Systématique énonciative (JOLY & O'KELLY 1990) : le système verbo-temporel binaire de l'anglais oppose des formes d'avant et d'après un seuil de révolution. A l'accompli (participe passé) s'oppose l'inaccompli (infinitif), avec la forme intermédiaire en *-ing* de l'accomplissement qui chevauche le seuil d'actualisation caractérisant le mode quasi nominal; au passé (prétérît) s'oppose le transpassé (présent), avec le seuil d'actualité propre à l'indicatif pour frontière séparatrice. Le seuil d'actualisation étant une instanciation dématérialisée du seuil d'actualité, l'un et l'autre correspondent à l'opérateur de rupture postulé en théorie des opérations. Grammaire métaopérationnelle (ADAMCZEWSKI 1982, 35) : *-ed* renvoie la connexion sémique S-V à l'extérieur du présent de parole auquel la connexion formelle est réalisée; la validité du procès est déplacée par rapport à celle de la relation prédicative, et il y a rupture du sens et de la forme ou repérage de l'un et de l'autre dans des espaces disjoints. Et dire que le prétérît renvoie à un présupposé de non-réalité (LARREYA 1989), c'est disjoindre la relation qu'il valide de la référenciation à la situation d'énonciation.

Toutefois, il existe au moins deux raisons de douter que l'opposition *i/a* du prétérit ait à voir avec l'opposition non distant / distant : 1) il existe plus de mots où *i* et *a* ne suggèrent aucunement cet invariant que de mots où il se manifeste; pour cette raison, Pierre Léon (1971a, 1976) associe au phone actuel un paradigme de sèmes potentiels cohérents, liés à ses propriétés impressives, et actualisable sélectivement si le réseau d'associations connotatives liant des mots ressemblants est activé dans un contexte dense comme l'est celui d'un poème. On peut y voir la réalisation de la tendance postulée par Jakobson ([1942-3] 1976, 115 sq) : le phonème, faisceau différentiel de traits, supporte un différentiel sémantique, mais pas de substance sémantique propre; or l'esprit tend à rendre tout signe signifiant parce qu'il ne s'accommode guère de cette vacuité, et un contexte favorable contribue à cet investissement, notamment en contexte poétique, grâce à la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique (fonction poétique du langage). 2) l'opposition *i/a* ne se manifeste pas pour tous les verbes, loin s'en faut. La première réserve répond en partie à la question qu'elle soulève : pour que le phonème [i], instanciation du protophonème {i}, prenne sa valeur, il faut absolument que la relation soit grammaticalisée par une opposition morpho-sémantique au terme correspondant, *a* en l'occurrence, ou *u* dans d'autres cas (*do-did*, *do-be*, *who-he*, *look-see*, etc). L'opposition *i/a* est pertinente au sein d'une paire qui la sollicite, ce qui n'est pas le cas en principe de *pin-pan*, *hit-hat*, *thin-thin*. C'est relativement le cas dans *sip* (*siroter*) et *seep/sap* (sève = écoulement lent, suintement), *loop* (trajectoire potentielle d'une boucle), *leap* (bondir = amorcer un mouvement ascendant qui sera suivi d'une chute, donc circulaire et en effecton, inaccompli) et *lap* (tour complet effectif). Autrement dit, dans un mot donné, la connexion du phonème à l'invariant varie de la nullité à la complétude : nulle dans *sin*, partielle dans *leap*, totale dans *swim*. Si l'on considère le protophonème {i}, la connexion à l'invariant n'est qu'une proposée, un projet d'investissement sémantique susceptible d'être validé ou non par l'énonciateur, et ce de manière pondérée.

Dans la transition du protophonème au phonème, cet investissement connaît trois devenirs possible : soit il est rejeté, inhibé, virtualisé (cas de *sin*); la connexion demeure bloquée en son état puissanciel. Soit il est relativement accepté (cas de *see*, par opposition à *saw* d'une part, à *look* et *watch* d'autre part) : l'alternance n'est pas pleinement grammaticalisée, mais elle participe déjà clairement à l'affichage sémiologique explicite de la manière dont le sens du mot est construit. Dans *see*, la présence de *i* contribue à affiner la définition du sens du mot, mais la reconnaissance de l'invariant de la voyelle demeure relative et sans doute pas obligatoire pour cerner le sens du mot. La relation est saisie en effecton (*in fieri*). Soit il est pleinement valide, pertinent et grammaticalisé (*is*, *this*). Cette fois la voyelle joue un rôle cardinal dans la reconstruction du sens du mot par celui qui le perçoit, et cette identification est nécessaire pour que l'opérateur joue son rôle. La relation est pleinement actualisée. En anglais, les mots qui exploitent à fond l'invariant de *i/a* sont les mots grammaticaux, pour lesquels la liaison du phonème à l'invariant est toujours actualisée et effective. Dans les mots du lexique, ce sont les monosyllabes de type « nordique » qui exploitent le plus le dispositif sémiologique, mais de manière aléatoire et facultative. La raison en est que les mots grammaticaux, en nombre limité et d'usage très fréquent, renvoient structurellement les uns aux autres et se font écho, ce qui se fait plus difficilement dans le lexique, vu la masse de mots en présence : les connexions ont moins de chances de succès.

La seconde réserve concernait le caractère local de l'opposition *i/a* au prétérit. Tout d'abord, il faut signaler que le suffixe dental permet de livrer le même résultat par une autre voie cognitive : en tant qu'occlusive dentale concluant la voyelle et fermant la syllabe au point de clôture de la cavité buccale parcourue par le flux d'air, il dénote en effet la fin d'un

mouvement, le franchissement d'une limite, le passage d'une frontière, et ce aussi bien du point de vue phonatoire de l'émetteur (perception des points et modes d'articulation mobilisés : alvéoles et occlusion) que du point de « vue » acoustique du récepteur (conclusion de la voyelle et fermeture syllabique), ce qui rend possible un consensus entre les partenaires de l'acte de langage sur la valeur imputable au phonème en contexte favorable. Cette valeur conclusive se manifeste notamment dans la préposition *at* : [æ] renvoie à une distanciation, un mouvement mental par lequel l'énonciateur transite du moi (le lieu auquel il se voit exister) au hors-moi, et le [t] clôture ce mouvement en figurant un terme, l'atteinte d'une frontière. Le mouvement de fuite au hors-moi étant limité, *at* ne peut être que locatif (*at home*), pas directif (**to go at home*), alors que à français, non limité par la dentale, accepte les deux valeurs (*aller à Paris, être à Paris*).

En espagnol, *a* de distanciation est toujours directif, même dans *estar al pie del árbol* et *vivir a orillas del mar* : *a* figure le mouvement mental du moi au hors-moi par lequel on accède à la cible géographique visée; le mouvement qu'il représente est introverti, et non pas référentiel, mais c'est toujours un mouvement. Même chose pour *Al norte de Francia* vs *en el norte de Francia* : *a* dirige la conscience vers et introduit une nouvelle localisation rhématique (neuve en cohésion discursive), alors que *en* met un lieu en contraste avec d'autres dans un contexte où il était déjà question de localisation (thématisation).

Dans le superlatif en *-st*, [t] met un terme conclusif au parcours de la notion adjectivale indiqué par *s* : *nicest* (le *-r* du comparatif *nicer* amorce un dépassement, qu'au superlatif *-s-* reprend et *-t* conclut). En allemand, dans le système du verbe, la finale *-st* saisit opérativement la transition moi - hors moi dans l'acte de communication (*du gehst*) que *-t* seul saisit résultativement, ce qui confère à *st* la valeur abstraite d'atteinte d'une cible commune à l'allocution et au superlatif (*der beste*) ainsi qu'au phonsthème lexical (*stehen*).

Dans *it*, *i* rapproche du moi un élément sélectionné du hors-moi, connu du fait qu'on en ait parlé, et *-t* rappelle l'existence de la frontière intangible moi-hors moi séparant toujours le référent qu'on en extrait du repère de l'énonciateur. Partout, *-t* est signe de frontière séparatrice ou finale : *to* = visée puissancielle [u:] vers une cible [t] (pour le {u} de visée, cf. *who, you, look*); *till* = visée effective vers une limite finale [t] = *jusqu'à*; *tell* = visée préconstruite, schème de communication intégré avec cible [t], destinataire thématique du don phonatoire). Dans sa thèse Cotte (1988, 545) affirme que « *do* est la réédition voisée de *to* », ce qui implique que le terme *t* de la visée puissancielle *u* en *to* est effectivement atteint pour *do* qui reprend ce terme *t* en le voisant *d*, c'est à dire en l'actualisant, et l'introduction d'un agent permet de transiter du projet *to work* à l'effection *I do work*, puis à l'effet *I work* quand l'effection, non problématique, est acquise (mais en cohésion discursive *do work* présuppose et reprend \emptyset *work*, car l'effection de la relation par *do* la thématise quand une première tentative a échoué : Adamczewski 1974 ; Joly & O'Kelly 1987). Il s'ensuit que *swam* et *dived* construisent le même éloignement au moyen de deux formants cognitifs distincts : *a* met à distance, alors que la dentale interpose une frontière conclusive, de révolution.

Plus délicate est la question de savoir pourquoi certains lexèmes optent pour un moyen et d'autres pour un autre pour parvenir à un résultat cognitif similaire⁶ : soit la configuration de la notion particulière considérée joue un rôle déterminant, soit c'est le fruit du hasard des

⁶ CREPIN, A. (1975, 74) : les formes enfantines attestées *bringed, thinked* sont cohérentes au plan psycho-sémiologique mais se heurtent à un attachement à un état de langue ancien entretenu par la fréquence de l'usage des verbes les plus résistants (plus un verbe est courant, plus sa forme irrégulière a des chances de se maintenir).

disponibilités sémiologiques dans un champ lexical donné à un moment donné en diachronie (loi de la suffisance expressive). Pour le prétérit, reste à signaler que le phonème [ɔ:] de *thought*, *brought*, *ought* appartient à la famille des réalisations du proto-phonème {a}, ce qui place ces verbes dans la série cognitive *i* / *a*. Certains verbes ont un *i* constant qui se maintient au prétérit (*hit*, *beat*), mais ils expriment précisément une prise de contact physique : par un phénomène de submersion du grammatical par le lexical, le verbe se bloque sur la voyelle sentie congruente à son signifié, comme si la distanciation temporelle ne devait pas mettre à mal le sème du contact par un marquage trop explicite.

On soupçonne l'opposition tendue / relâchée d'être pertinente quand, comme dans *beat*, elle n'est pas dictée par l'ouverture de la syllabe : *beat* et *heat* (cf. *coup de chaleur* - ont un aspect lexical duratif par rapport au ponctuel *hit*, l'objet *seat* est permanent et l'action *sit* momentanée, mais ce parallélisme analogique apparent entre la mise en contraste des durée des actions ou objets et celle des phonèmes reste à explorer sur l'ensemble du lexique avant de quantifier cette tendance)⁷. D'autres verbes (*fling*, *cling*) alternent [i] avec [ʌ], qui est justement la marque d'un contact forcé (*must*), opérateur trop long à décrire ici. Bilan pour le prétérit : l'opposition *i/a*, approche / distanciation, est un moyen parmi d'autres (dont le suffixe dental de frontière conclusive)⁸ pour figurer l'exclusion du référent du procès de l'univers où l'énonciateur se voit exister; le perceptible est révoqué au profit d'une accession au concevable, le mémoriel ou le fictionnel. *a* interpose une distance, et la dentale une frontière, entre le sujet pensé dans le présent et l'événement exprimé par le verbe. Frontière ou distance, cela revient fondamentalement au même, et l'hétérogénéité des moyens sémiologico-cognitifs retenus ne porte pas préjudice à l'unité catégorielle du prétérit : deux itinéraires mentaux bien distincts et adaptés au terrain sémantique rencontré dans le verbe conduisent au même sommet, l'exclusion d'un événement par rapport à la situation énonciative.

1. 2. Les paires lexicales (zig-zag).

Viel estime que nombre d'entre elles expriment un va-et-vient et cherche à retrouver dans l'univers d'expérience le corollaire de ce que l'alternance suggère, mais certaines paires semblent réfractaires à cette approche (*wishy-washy*). Dans le cadre théorique adamczewskien, on poserait que *i* figure une première présentation de la notion au coénonciateur, et que *a* signale sa reprise par l'énonciateur à un moment où le coénonciateur la connaît déjà; Danon-Boileau 1983 prête aux *i* de *ich*, *is*, *which* et *this* une valeur déictique opposable à la valeur anaphorique des *a* de *at*, *that*, *what*. Avec *wishy*, on est en phase 1 (rhématique), celle où l'énonciateur détient le savoir que le co-énonciateur ignore encore

⁷ FOURNIER, J.-M. (1993) signale que pour les adjectifs en *-ic* dont la voyelle accentuée peut être tendue (comme celle du mot-racine savant) ou relâchée (conformément à l'effet habituel de ce suffixe), la tension signale la connaissance qu'a l'énonciateur du mot-racine, son appartenance à la communauté culturelle détentrice de ce savoir, et éventuellement son intention expresse d'afficher cet uniforme pragmatique dans un environnement formalisé (*malic*, *cybernetic*). On obtient des effets comparables en français en géminant les phonèmes correspondant à des digraphes (*tranquillité*), en prononçant isolément une consonne finale par anticipation d'une éventuelle liaison à venir (*absolument*), en faisant régir le phonatoire par le graphique en général, c'est à dire en introduisant des éléments de connaissance ostentatoire parmi les paramètres déterminant l'actualisation de la réalisation phonétique d'un mot donné.

⁸ HIRTLE, W. (1977, 20) oppose la régularité du signifié prétérit à l'irrégularité des signes correspondants (apophonie, suffixe dental). A cela on répondra que ce que le signe représente en lui-même n'est pas le signifié de puissance du mot mais la voie cognitive par laquelle on accède à lui dans l'environnement sémantique du verbe considéré : *-ed* ne nous dit pas « ce verbe est au prétérit » mais « clôturez le temps d'événement au moyen d'une frontière conclusive », et c'est la confrontation de cette opération à un sujet à gauche qui repère l'événement comme passé, c'est à dire révolu à l'instant de parole auquel le sujet est saisi. Sans cela on obtient un participe passé. De même, *a* ne commande pas un prétérit, mais une distanciation, qui sera interprétée comme prétérite si *a* distancie du sujet à gauche l'événement marqué par le verbe. Que les moyens sémiologiques associés à une catégorie donnée soient hétérogènes ne constitue donc pas un problème en soi si on explique l'origine de cette diversité, reflet de celle des voies d'accès au signifié de puissance (plan de la représentation). Cela implique que les invariants phoniques qui retiennent notre attention constitue une partie du signifié de puissance et sont des opérateurs localisés en amont du plan de la représentation dont ils permettent la construction.

(domaine 1 du faire); avec *washy*, on atteint la phase 2 (thématique) du savoir partagé que l'on peut reprendre à des fins de mise en perspective, commentaire, c'est à dire modalisation (domaine 2 du dire). Au lieu de chercher l'explication de *ila* dans le référentiel, je la détecte dans la successivité énonciative, ce qui rend l'alternance indépendante du sens du mot considéré. Un exemple amusant en français est la différence *zig-zag* et le tour pour le moins expressif *zig-zig*. Avec *zig-zag*, le second lexème reprend anaphoriquement le premier, ce qui permet de signaler qu'il n'est pas qualitativement différent si ce n'est qu'il répète et se soumet ipso facto à un regard appréciatif : le mouvement *zag* ne peut être envisagé isolément, il s'oppose nécessairement au mouvement antérieur dénoté par *zig* et contraste avec ce présupposé qu'il thématise. Dans *zig-zig*, l'absence de transition *ila* et donc de reprise anaphorique crée un effet d'insistance plus marquée, le second ne tenant pas compte du fait que le premier a déjà été énoncé : l'injonction est reprise à zéro comme si elle n'avait déjà été opérée, et la non-alternance traduit un retour à la case départ rhématique. On retrouve des effets similaires dans les paires allitératives : l'expression *lib-lab government* présente la composante *lab* comme énonciativement seconde par rapport à *lib*, ce qui n'équivaut pas à une hiérarchisation ni à insinuer que *lab* n'est qu'une redite de *lib*, mais que leur couplage est préconstruit : quand on énonce *lib*, on cataphorise mentalement *lab*, et donc quand on énonce *lab*, on anaphorise sémiologiquement *lib*. On reconnaît ce mécanisme de complémentarité sémantique dans les exemples de Viel (*whip and snap, zip and snap, Swing and swap* (titre d'un film classé X), et l'inversion *ali* neutralise le présupposé de complémentarité ou de couplage préconstruit (*tactic*), ce qui permet de présenter l'association comme rhématique et lui confère une valeur heuristique (*Jack and Gill*)⁹.

L'expression *the big bad wolf* mobilise un faisceau de paramètres d'une complexité analogue : 1) l'adjectif exprimant la propriété la plus intrinsèquement liée au référent du substantif se colle iconiquement à lui en syntaxe linéaire (Cotte 1993). Si en général la propriété physique observable *big* est plus « proche » du substantif que ne l'est le jugement concevable *bad*, il n'en va pas de même avec *wolf*, porteur du sème *bad* dans l'imagerie populaire (réponse de Cotte à la remarque de Bourquin, p.197-8). 2) La séquence *i-a-u* marque une progression (Jakobson & Waugh 1980); cf. *pim-pam-p(o)um* dans diverses langues (cf. les travaux sur les onomatopées de Grammont, Guiraud, etc.). Or *bad* reprend aussi *big* en l'intensifiant : on transite d'une menace implicite et potentielle (ce qui est plus grand que soi peut toujours être dangereux) à une menace effective (le danger pressenti dans *big* se confirme dans *bad*), et si *bad* colle à *wolf* par cohésion sémique, il suit *big* en l'anaphorisant (actualisation et intensification d'un sème) : *bad* est relatif à *big*. De même, *wolf*, onomatopée du cri et du souffle de l'animal, surenchérit la menace par rapport à *bad* en la référant à un support et lui livrant une incarnation qui constitue un climax : on observe une dramatisation de la présentation de la bête qui s'appuie sur la hiérarchisation des dangers par ordre croissant (puissance, effecton, effet). Si *big* est déictique (ancrage énonciatif, présentification par la perception), *bad* de jugement est clairement anaphorique (reprise de *big* et collage à *wolf*), et c'est bien la séquence cognitive *ila* aux multiples facettes sémantiques qui informe

⁹ De plus, dans *Jack and Gill went up the hill...*, *Gill* rime avec *hill*, contrainte de nature à neutraliser la liberté de l'énonciateur en matière du choix des ordinations linéaires : *Gill and Jack went up the stack*. Hors de ce contexte, le respect de l'ordination primitive fait clairement référence au chant dont les personnages sont extraits (intertextualité et fonction poétique du langage). Mais même sans cette contrainte prosodique, on a nettement le sentiment que *Gill and Jack* renverrait à un couple connu ou dont l'association est présupposée, alors que *Jack and Gill* introduit séparément deux individus non préassociés et sans qu'aucun présupposé ne les rattache au préalable. Il y a peut-être aussi le droit de préemption de l'agent masculin en position de premier sujet syntaxique : c'est naturellement lui qui dirige, et l'ordre inverse eût modernisé la répartition des rôles au sein de ce couple ancestral. Ces facteurs prosodiques, énonciatifs et culturels contribuent à neutraliser la pertinence de la succession *ila* pour cet appariement : il n'y a pas une règle et son cortège d'exceptions, mais une séquence *ila* dotée d'un signifié de puissance que l'énonciateur ne juge pas nécessairement intéressant à l'instant de parole et auquel il peut préférer d'autres paramètres, une proposée qu'il est libre de transformer ou non.

l'ordination linéaire de la tournure. L'homologue français *grand méchant loup* travaille sur un autre réseau, le phonème nasal d'intériorité (cf. *en*, *-ant*, *dans*) ici lié à la supériorité et l'agentivité (*-ant*, saisie dans l'immanence du temps d'événement, présuppose un agent : *méchant* < *meschoir*, tomber mal).

1.3. Article défini et démonstratifs.

De la même manière que précédemment, Joly et Adamczewski ne diffèrent selon moi que sur un point précis : dans ces deux articles, Joly (1979, 1980) décrit les types de référence permis par *this* et *that* en termes d'anaphore et de cataphore endo- et exophoriques. Adamczewski met l'accent sur la cohésion discursive : *this* présente pour la première fois et définit le référent, participe au processus de sa nomination (*This is Richard, this is Kathy, and this is Bill - Imagine you're English*, classe de sixième, *Unit One, Lesson One* : trois présentations), « mode de pensée non clôturant » (Lapaire & Rotgé 1991, 61) alors que *that* au « mode de pensée clôturant » présuppose cela et permet l'introduction d'un commentaire, d'une appréciation sur la base d'un savoir partagé (*and that is Kathy* : 1) elle est exclue du rapport interlocutif (délocution); 2) elle est probablement en train de faire une bêtise, d'agir conformément au programme qu'on lui connaît; la prise de recul est alors ironique - modalisation - et complice - savoir partagé : la délocution érige *Kathy* en objet de discours, cible du dit (commentaire) exclue du dire. Mais les successivités sont comparables : pour Joly *this* attache l'objet à la sphère du moi, et *that* l'en exclut après qu'elle l'a été (il s'agit bien d'une successivité et pas d'une opposition), ce qui rejoint le vecteur rhématique-thématique malgré l'opposition référentiel - énonciatif : *this* amène un référent, *that* l'éloigne. On retrouve indéniablement dans ces discours l'opposition caractéristique de *i* et *a*, mais si les phonèmes en question se connectent bien à leurs invariants respectifs, alors il faut disséquer les morphèmes plus avant pour mettre à jour l'ensemble des opérations engagées : on a en effet aussi le *th-* de *the*, *thus*, *there*, *then* et *though*, support d'anaphore, de reprise d'un référent connu en phase 2, préconstruit. Or, si *this* présente et que *th* reprend, il semble y avoir contradiction, qu'Adamczewski esquive sans s'en cacher dans *Les clés de la grammaire anglaise* (1993) (il s'abstient de préciser le rôle de *th-*, dont il signale pourtant la présence à deux reprises, p.116 et 117; la *Grammaire linguistique de l'anglais* (1982, 221 sq) n'aborde pas la question); à sa suite, Lapaire et Rotgé traitent *-is* et *-at* globalement comme morphèmes différenciateurs appliqués au dénominateur commun *th-* (+ Lapaire 1998, 200).

1.3.1. *The*

D'une part, tout ce qui est en *th-* renvoie à du connu : *the dog* = le chien que je connais / dont j'ai parlé, *there* = le lieu que j'ai désigné par les mots ou le geste, *then* = un moment prédéfini, *though* = en dépit de quelque chose que je rappelle, *thus* = de la manière que l'on sait (introduit une conclusion ou un effet résultant de ce qui précède), etc. Et dans *this* et *that*, il faut en effet que le référent soit connu parce qu'on l'a déjà vu ou qu'on en a déjà parlé pour que le démonstratif puisse prendre le relais. A lui seul, *the* (forme réduite) ne fait que cela : il ne renferme que le formant anaphorisant *th* (*The Lion and the Unicorn were fighting for the Crown*). *The* (l'article en forme pleine accentuée avec [i:] tendu) en fait déjà davantage : outre la reprise, il signale la conformité absolue du référent repris à la notion qui le définit aux yeux de l'énonciateur. Dans le slogan publicitaire *The car*, la voiture par excellence, « ça c'est une voiture », il y a coïncidence parfaite entre le référent repris par *th-*, l'image de la voiture, et la dénomination *car* : à la limite ce référent est le seul à mériter cette étiquette. *i* crée le contact

entre les deux, annule la distance qui sépare a priori le signifié (intrasubjectif) du référent (extrasubjectif); il agit comme réducteur de distance au sens proposé par Viel, mais s'investit dans le métalinguistique, c'est à dire la gestion des opérations de structuration de l'énoncé. *i* est ici un contacteur sémantique entre une notion et un outil de repérage, un indicateur de coordonnées énonciatives dans la théorie d'Antoine Culioli. Dans l'exemple de Snoopy (*There's a dog at the door. - Not a dog, the dog*), il y a une ambiguïté : a [ei] reprend l'indéfini *a* et *the* le corrige, d'où la mise en contraste, mais dans le même temps Snoopy ne se prive pas de laisser entendre qu'il est le seul chien digne de ce nom.

1.3.2. **This = the + s**

This, enfin, ajoute encore une opération par rapport à *the*, laquelle dénote s, qu'il faut donc présenter à son tour.

1) Cas du pluriel. Lorsque la forme du substantif de langue est intacte, elle convoque la notion en l'état où celle-ci a été enregistrée par la sommation des expériences de l'individu : *dog*. Le déterminant nominal *a* ou *the* permet de corréliser ce signifié à un référent repéré comme amémorial (rhématique) ou mémorial (thématique), mais ne sert pas en anglais à pluraliser, car il ne s'agit que d'un outil de repérage : *a dog, the dog*. Dans ces conditions, le moyen le plus direct de renvoyer à un référent extralinguistique pluriel serait de réitérer la notion elle-même, la répétition du signifié mimant la prolifération du référent : *dog-dog-dog-dog*. Ce procédé cognitif primitif n'étant pas satisfaisant en matière d'économie sémiologique, l'anglais (et pas seulement lui) adjoint au substantif un indicateur sémiologique de durée, d'inscription dans la durée de la conscience à l'instant de parole, le phonème sifflant : *dogzzz...* . Le *s* est le signe de la prise en charge d'une notion dans le temps réel que dure l'instant de conscience vive en instance d'énonciation. Dans le cas du nom, en référant la notion à cette durée, il figure le temps requis par sa réitération mentale, condition nécessaire à la compréhension de la pluralisation. Pluraliser, c'est répéter les référents d'une notion, et cette prolifération mentale prend du temps. *s* résume iconiquement le temps qu'il faudrait se donner à cet effet, et déclenche l'opération chez qui le perçoit en fin de nom. De la même manière, le 's dit possessif ou génitif fait prendre en charge par l'énonciateur une connexion notionnelle dans le temps de l'énonciation parce que c'est lui qui l'a préconstruite (*John's book, a woman's magazine*) (Delmas 1983) et bloque l'interpénétration fusionnelle des référents des notions : cette structure est intermédiaire entre le couplage rhématique en *of* (non préétabli), *The Book of Job*, et le couplage encore plus préinstitué en langue, confondant les référents des notions : le nom composé non cloisonné par \emptyset (*a shop window*). La confusion des référents des notions nominales est saisie en puissance par *of*, en effecton par 's, et en effet par \emptyset .

2) Cas du présent simple. Il faut se demander ce qu'ont en commun les personnes qui ne le réclament pas le *s* en fin de verbe, *I, you, we* et *they* (on retrouvera la même distribution pour l'alternance *ia* dans la conjugaison de *be* au présent). Dans le système de Joly (1987, 61-71), *I* relève de la sphère du moi et *you* lui est attaché par la représentation du partenariat dans l'interlocution, alors que *he*, la non-personne de Benveniste, figure en fait l'exclusion de la sphère du moi et l'attachement au hors-moi. Ceci ferait de *-s* un opérateur de dépassement (moi / hors-moi) comparable à la transition singulier / pluriel (Hewson 1975, 86-92; Quayle 1996, 169-72) mais n'explique pas *they*, qui devrait à ce titre l'exiger aussi. Roulland et Douay (1996, 318-20) proposent que *they* figure l'ensemble du hors-moi, et s'oppose à l'ensemble du moi formé par le système *I-you-we*, alors que *he*, qui ne figure qu'un fragment

du hors-moi, est hors-système, le *s* marquant cette marginalité. Mais si on tient compte de la morphologie, on a dans *they* l'élément *th-*, absent des autres malgré le pouvoir anaphorique qu'on leur prête souvent (très discutable dans le cas des embrayeurs) : *they* reprend effectivement un syntagme nominal pluriel, comme par hasard le plus souvent porteur de *-s*, signe de l'opération que lui-même n'exige pas au niveau du verbe : *a dog barks, dogs bark, they bark*; il saute presque aux yeux que si *bark* se passe de *-s*, c'est que celui-ci a déjà rempli son rôle au niveau de *dogs* que reprend *they*. Quel est donc ce rôle? En pluralisant la notion, le « bourdon » (*drone*) *-s* l'actualise en l'indexant sur le dynamisme cursif de la conscience vive à l'instant de parole.

Concernant *I, you* et *we*, cette opération est assurée par leur fonction d'embrayeurs : ils parlent des partenaires de l'interlocution ou les intègrent, eux dont l'existence et l'actualité est garantie du fait même d'être percevables et d'agir dans la situation d'énonciation et dans la durée éprouvée. Le sujet de troisième personne du singulier est privé par la délocution de cette garantie sensorielle d'actualisation, ce qui rend nécessaire une compensation par l'énonciateur au niveau du verbe : *-s* garantit l'actualité du procès parce que le référent absent du sujet grammatical, la non-personne, n'est pas en mesure de le faire. *-s* est très exactement le signe métalinguistique par lequel l'énonciateur prend à sa charge la compensation du défaut d'actualité d'un sujet délocuté et non pluriel. Car le sujet pluriel, lui, intègre précisément la pluralisation dont on vient de montrer qu'elle est aussi actualisatrice, ce qui confère à *they* la même propriété cognitive qu'à *I, you* et *we*, une indexation implicite et automatique sur la durée de l'énonciation, une présence vivace à la conscience des co-énonciateurs. Pour le sujet comme pour le verbe, le *-s* est un bourdon cognitif, signe d'indexation d'une notion sur le dynamisme actualisateur de l'instant de conscience vive. On peut en dire autant de *as*, qui rapatrie un préposupposé mémoriel distant par la voyelle *a* pour le revalider à l'instant d'énonciation (*-s*) sous la forme d'une identification (Guimier 1997a, 36) dans le cadre d'une relation prédicative bien vivante (et contrairement à *-ing*, qui ne réactualise pas la relation, d'où l'intervention éventuelle de *be*). Son blocage en subordonnée livre une relation prédicative dont l'actualisation est bloquée (*I recommend that he not go*), dont la validation n'est pas prise en charge par l'énonciateur qui émet une idée regardante interceptive. En anglais cette rupture syntaxique s'apparente plus à un fait de discours qu'à un mode subjonctif de langue (débat qui oppose Hirtle 1973, 13-21 et 1975, 20; Joly & O'Kelly 1990, 121-2; Quayle 1997 à Paillard 1984, Bernard 1991, Roulland 1992); *s* au sens qu'on lui prête y brille par son absence.

Ceci permet de proposer une composition synoptique de *this*, opérateur complexe s'il en est : *i* conjoint un référent connu *th* à une notion à droite ou mémorielle, et surtout indexe cette conjonction dans l'instant de conscience vive (*-s*), la situation d'énonciation. La valeur définitoire (Cotte 1997, 153-9) prend effet à l'instant où le locuteur formule le syntagme :

- (1) Even the nettles, tedious to look at, make an excellent soup; this working man's delicacy is still eaten once a year by the King who, like Prince Charles, likes to stay in touch. (CW, 82)
- (2) Thus NGC 6712's unusual demographics suggest that something is preferentially stripping stars from the cluster's outer envelope. This is precisely what astronomers expect tides from the bulge of the Milky Way to do to globular clusters. (FS, 18)

- (3) In this, our bicentennial year, we are developing important and, [virgule : *sic*] exciting new plans for the RI's future, in order to meet the challenges of the next century, meshing science and society. (Publicité dans laquelle *The Royal Institution* appelle à l'adhésion de nouveaux membres pour commémorer le changement de millénaire; NS, 13)
- (4) [Commentaire d'une photo] Top : In some scientists' minds, the small, round structures featured in this microscopic sample of Martian clay may be fossilized microbes. (FS, 24. *This* introduit la présentation, la définition de ce que la photo représente, et n'est d'ailleurs pas du tout évident)

On a ainsi un opérateur à trois formants : *th-* pour l'anaphore (reprise d'un référent mémoriel), *-i-* pour la connexion notionnelle et *-s* pour l'indexation à la situation d'énonciation. On emploie *the* quand la corrélation signifié-référent est non problématique (*the sample of Martian clay = (the thing which you know is a sample of Martian clay)*) et *this* quand elle l'est et exige sa définition par l'énonciateur à l'instant de parole (*this sample of Martian clay = this thing, which I define and introduce to you as being a sample of Martian clay*), ce qui présentifie inévitablement le référent à la situation.

1.3.3. *That*

Corollairement, *that* passe pour établir une distance entre l'énonciateur et le référent de la notion : distance d'ordre spatial, temporel, affectif ou énonciatif. Joly impute la distanciation au fait que *that* rattache ce référent au hors-moi de l'énonciateur, alors qu'Adamczewski y voit un passé métalinguistique de l'énonciation - la reprise d'une notion dont la présentation est acquise et à des fins appréciatives, modalisatrices. Hormis l'écart habituel entre la psychomécanique, qui applique ses systèmes à l'interprétation du référentiel, et la grammaire métaopérationnelle, qui applique des systèmes très analogues à la linéarisation énonciative, le principe de la distanciation est commun aux deux modèles et s'accommode sans réserves des suggestions de Viel. On a en effet dans *that* trois formants faisant écho à ceux de *this* :

- 1) comme pour *the* et *this*, *th-* opère la reprise anaphorique d'un préconstruit, le renvoi au support mémoriel d'un référent acquis.
- 2) *-a-* signale qu'on n'en est plus à la première phase classificatoire de cet objet : l'étape de dénomination est acquise, son résultat présent à l'esprit. Si *th-* indique qu'on sait de quel objet du monde on parle, *-a-* indique qu'on sait aussi quelle label sémantique on lui a concédé. On a de ce point de vue deux anaphores bien différenciées qui se cumulent sans se confondre, raison pour laquelle elles sont prises en charges par deux formants sémio-cognitifs distincts, *th* et *a*.
- 3) *-t*, on l'a vu, est un signe de frontière, il renvoie une notion ou une opération au hors-moi fictionnel ou mémoriel de l'énonciateur : le couplage du référent *th* à la notion étant passé (*a*), l'ancrage situationnel l'est forcément aussi et constitue lui-même un acquis (*t*).

L'ancrage présent de *this*, marqué par *-s*, devient un ancrage passé dans *that*, marqué par *-t*, suffixe dental de même valeur cognitive que celle de la finale du prétérit et du superlatif entre autres. La transition *s > t* est le corollaire de la transition *i > a*. Cette composition du trimorphe *that* détermine les effets de sens connus : *that* ne sert pas à présenter, mais à commenter. Il est le signe d'un débrayage énonciatif par lequel l'énonciateur quitte la présentation des faits, qu'il considère acquise, pour porter sur eux son regard commentateur ou évaluateur, interprétatif. *This* repose sur un décalage de connaissance entre le locuteur et l'allocataire, d'où sa valeur heuristique, et du côté du monde (ancrage situationnel présent en *s*), et du côté du sens (dénomination en *i*). *That* présuppose une connaissance partagée, d'où sa valeur herméneutique, et du côté référentiel (ancrage situationnel dépassé en *t*), et du côté sémantique (dénomination dépassée en *a*). Car dépassement, au plan cognitif, implique péremption : transcender la nomination, c'est s'en détourner au profit d'autre chose, la modalisation. De même, transcender l'ancrage situationnel, c'est amorcer un rejet énonciatif du référent, se détourner de lui pour se préoccuper d'autre chose :

- (5) [Conclusion d'un texte publicitaire vantant l'efficacité de l'*Ordnance Survey* dans la vente par correspondance de cartes topographiques et l'assistance téléphonique sur le choix d'itinéraires, de matériel, etc. pour des randonneurs] How's that for service? (CW, p.41. La définition de tout ce qui précède comme *service* est acquise, ce qu'indique *for*, et *that*, sur cette base, appelle le jugement. *Th-* reprend ce qui précède, *-a-* reprend l'identification définitoire [ce qui précède] = *service*, et *-t* rejette la prise en charge énonciative dans le passé.)
- (6) Science today is much more than an endless drone of facts and figures. That is what computers are made for. (PD, 18) (reprise de définition et appréciation implicite)
- (7) [Un randonneur Anglais dans l'Annapurna s'entend merveilleusement bien avec son guide Népalais depuis plusieurs jours.] Then he had to spoil it. That afternoon, while we were drinking tea and rum over a game of whist, he tried to force me to eat tripe. (CW, p.82. L'énonciateur dépasse la dénomination du cadre temporel *afternoon* parce qu'il la met en perspective pour le soumettre à un regard évaluateur à l'aune de ce qui précède. Les trois formants de *that* jouent leurs rôles respectifs.)

En somme, *this* porte un seul opérateur de distanciation : *th-* anaphorique, que compensent deux opérateurs correctifs, *i* de contact et *s* d'inclusion dans la durée. *that* possède trois opérateurs de distanciation, *th*, *a* de « distact » spatial et *-t* de rupture temporelle. *That* repousse sa cible référentielle vers l'arrière de l'énonciation sous trois rapports : la reconnaissance d'un objet du monde, sa dénomination, et son ancrage situationnel. Il marque une fuite énonciative en avant.

1.4. Which et what

On a suggéré qu'un phonème donné, appartenant à une famille actualisant un protophonème, prend sa valeur de formant cognitif connecté à un invariant à condition, entre autres, d'entrer dans un réseau d'oppositions bien structuré. C'est le cas de *i* vs *a* et *s* vs *t*;

c'est aussi le cas de *th*, dont il est connu qu'il s'oppose à *wh* : *which* vs *this*, *what* vs *that*, *where* vs *there*, *when* vs *then*. Toutes les paires envisageables ne sont pas exploitées ou connaissent des altérations (**whus* vs *thus*, *who* vs **tho*, *how* vs **thow*, *why* ne s'oppose pas à *thy*) pour des raisons spécifiques à chaque cas, trop longs à exposer ici, mais le principe d'ensemble, développé par Adamczewski, est que *wh-* signale comme inconnu, non repéré, le référent dans le monde de la notion considérée, alors que *th-* le reprend comme connu. Dans ce carré sémiologique, *wh-* constitue l'élément de sens commun à *which* et *what*, *i* est commun à *which* et *this*, *th* à *that* et *this*, et *a* à *that* et *what*. En effet :

1.4.1. Which

Dans l'interrogation *which book*, *wh-* indique que le référent de *book* est amémorial, mais *i* fusionne ce support non repéré à la notion *book*. On ignore où est le livre, mais on sait au moins, à l'instant d'énonciation, qu'il s'agit d'un livre, alors même que le support est amémorial. Comment connaître l'identité de ce qui est exclu de la mémoire? Il faut dès lors absolument que le livre soit présent dans l'univers percevable, c'est à dire la situation d'énonciation (cas du pronom interrogatif) ou dans la cohésion discursive immédiate, l'antécédant (cas du pronom relatif). *Which book* implique en effet la présence à l'énonciation du livre que l'on n'a pas repéré. Dès lors, comment peut-on ne pas avoir repéré le référent individuel de la notion livre, alors même qu'il est présent à l'énonciation? Pour cela, il faut absolument qu'il y en ait plusieurs : *which* fonctionne comme opérateur de sélection parmi des référents présents à la situation ou l'énonciation, le non-repérage étant véhiculé par le formant *wh*, et la présence, par *i* : *which is essential* sélectionne dans la situation, incluant le dit immédiat non passé, ce qu'on qualifie, alors que *what's more* prend une valeur cataphorique du fait d'exclure du déjà dit dépassé (*wh* vs *th*) et de la situation (*a* vs *i*) le référent recherché pour *wh-*, ce qui revient à une annonce. L'analyse de la palato-alvéolaire affriquée est trop longue pour cette étude (historiquement *wh* + *each*), mais signalons qu'il ne s'agit ni de *s* ni de *t* : **whis* fusionnerait à l'instant d'énonciation (*s*) un référent inconnu à une notion, ce qui évidemment ne marche pas. **whit* renverrait cette fusion (*i*) au passé (*t*) alors même que le référent en est inconnu (*wh*), ce qui est contradictoire dans les termes. Par contre, comme on le verra avec *what*, *which* est étroitement lié au verbe lexical *watch* par l'opposition *i-a* : *which* suscite un regard sélectif que *watch* présuppose pour formuler une interprétation du résultat de la sélection. Dans le cas du relatif, *which* sélectionne dans l'avant-texte immédiat le support convenant à l'apport réalisé par la subordonnée, c'est à dire que l'allocutaire n'était pas censé savoir à quel antécédant nominal ce commentaire était destiné; en cela, *which* s'oppose au relatif *that*, qui considère cette liaison comme acquise :

- (8) The trails through the villages south of Annapurna is considered old hat these days by more experienced trekkers. Even the circuit that loops round the back in a monstrous 21-day outing is thought of as the beaten track. All of which shows you how you can never trust the word of an expert. The Annapurna region is gorgeous, like walking in a perfect garden but with an astonishing backdrop. (CW; 82)

Normalement, *which* improvise la reprise sélective et contrastive du dernier élément, ce que révoque *all of*, qui embrasse tout ce qui précède. *Which* introduit un nouvel apport à l'antécédant, qui constitue une définition (*i*) que l'énonciateur donne du référent qu'il sélectionne (*wh-*). Par son caractère improvisé, *which* est compatible avec une relative déterminative qui figure dans l'intention initiale de l'énonciateur (seuls les référents

sélectionnés sont concernés par la définition) ou explicative et improvisée (la définition de la notion n'est pas restreinte aux référents sélectionnés); *that*, au contraire, se soude à son antécédant du fait de sa présélection strictement déterminative.

- (9) About 20 such extrasolar planets have been found. In addition, « protoplanets » in infant solar systems; « rogue planets » that have been tossed from solar systems; « planetesimals », or planet fragments that coalesce into real planets; and planetary bodies, which, like Triton, could have been planets at one time, have appeared in the astronomical vocabulary. (PD, 47) (*which* ne sélectionne pas ceux des *bodies* qui seraient concernés par la définition : séparé de l'antécédant, il sélectionne la notion, pas son référent).
- (10) I love the subtle things which stamp this corner of the world with its own character : (+ énumération) (CW, 17. *which*, accolé à *things*, sélectionne ceux des référents de la notion qui sont concernés par la définition.)

Which rejoint *this* par ce trait définitoire (*i* commun aux deux) et en diffère par l'opposition sélection / reprise (*wh-/th*) : contrairement à ce qu'on attendait, l'avis des guides professionnels est erroné; et le second *which* introduit une tentative de définition de *planetary bodies* qui ne répète en rien ce que le terme nous dit déjà. *That*, par contre, prend pour acquise la sélection de l'antécédant *circuit* en raison de la redondance sémantique qui le lie à *loops* (*th-*; cf. *rogue / tossed from* et *fragments / coalesce*), ce qui présuppose que sa définition le soit également (*-a-*), d'où le débrayage énonciatif (*-t*). On ne peut donc trouver *this* comme pronom relatif, puisque la présélection de l'antécédant par *th-* repose sur sa congruence sémantique au contenu de la relative, et donc fait que celle-ci, qui le répète, ne saurait le définir à titre rhématique : **the circuit this loops*. Si dans l'interrogatif *which* la valeur sélective s'applique au situationnel référentiel, pour le relatif elle s'investit dans la linéarisation énonciative, mais le principe reste le même.

Formé de la composition *wh-* + *each*, *which* ajoute à *each* le viseur de référent amémoriel *wh-* : la soustraction du formant *which - wh = each* permet en effet de retrouver le signifié de *each*, à savoir la sélection exhaustive et actualisée de tous les référents expérientiels un à un présents en situation d'une notion donnée (*Each pupil was given a dictionary*) (Chuquet 1997, 134); *each* n'en oublie aucun parce qu'il prélève en situation (formant *i*), et donc ne renvoie pas la préconstruction du groupe au passé, d'où le fait qu'il ne peut être suivi du pluriel, qui présuppose la saisie synthétique de la prolifération avant comptage. *Each* revient à compter analytiquement sur ses doigts, et on n'envisage jamais qu'un doigt à la fois, même s'il y en a plusieurs, alors que *all* revient à envisager tous les doigts à la fois; il synthétise le résultat d'une opération d'analyse dépassée (formant *a*) dont il saisit le résultat, ce qui lui vaut un effet « massifant » ou « compactifiant » (Huart 1997, 72-4).

All + notion renvoie à cette synthèse par anticipation avant la rencontre des référents (*All books are available to you at significant savings, with prices starting as low as \$14.95*. PD, 19), alors que *all + the* condense le parcours de référents connus (formant *th-*).

Every combine *ever* à *each*, *ever* étant lui-même une sorte de « comparatif de supériorité » de *if* : si *if* dénote une proposée de liaison d'un procès singulatif (*if he comes*) à l'instant de parole (*i + f* inchoatif, cf. *infra*), *ever* reprend la reprend et la dépasse en la

généralisant à l'ensemble du temps d'univers, ce que dénote le *r* dynamique, mais aussi la mutation *i / e* (cf. *infra* les systèmes *will-well* et *till-tell*) : *Have you ever eaten snails?* (extrapolation de l'hypothèse *you / eat snails* que *if* saisirait singulativement); *if this fails, nothing will ever succeed*. De ce fait, *every* saisit (par fusion *i*) tous les référents envisageables de la notion en situation (*ever*), il inventorie tous les sélectionnables (*each*) hypothétiques (*if* présupposé par *ever*) dans le temps (*if + r = ever*) et pas uniquement dans le cadre étroit de la situation d'énonciation (Charreyre 1997, 152 illustre la congruence de *every* aux adjectifs *possible* et *conceivable*, ce qui l'oppose à *each*).

De même que *ever* s'analyse en *if + r*, *over* se construit en *off + r* (inchoation de départ + mouvement de dépassement : *overloaded, over the bridge*) et *even* se décompose en *if + n* : *even John came*. Il était improbable que John vînt, et *even* reconnaît cet a priori hypothétique (composante *if*) qu'il neutralise (composante négative *n*) pour impliquer l'actualisation du procès en dépit d'une attente contraire (même analyse pour *Don't even think of parking here*, etc.).

Even laisse intact le formant *i* de *if* car l'hypothèse qu'il invalide en tant que telle est, elle aussi, singulative; la transition *ile* de *ever*, rappelons-le, était liée à la transition du spécifique au générique (cf l'introduction parallèle de la diphtongue dans la transition de *off* à *over*), qui se retrouve en sens inverse dans la succession *ever more expensive* (opération de dépassement de l'hypothèse étalée dans le temps par *r / even more expensive* (résultat ponctuel de la négation singulative de l'hypothèse présupposée, le caractère invraisemblable de *more expensive*); cf. [*Birds took*] *ever greater leaps into the air to snatch flying insects* (NS, 6).

Ce qui semble être une digression fait apparaître que le *i* de *which*, emprunté à *each*, s'oppose au *a* de *all* et se retrouve dans *every*, dont le *ever* contient le *e* anaphorisant le *i* de *if* en raison du dépassement en *r*, *if* pouvant aussi être nié dans *even*. On illustre par là le type de réseau associatif dense indispensable pour que le proto-phonème {i} se connecte effectivement à son invariant et dont *which* fait partie, réseaux que l'on ne saurait retrouver avec une telle qualité dans le lexique.

Remarque sur *n*. - On a laissé entendre que *n* de *even* est négatif¹⁰ : en effet, ce phonème intervient dans la genèse des opérateurs de négation *no, not* et tous leurs composés (*nor, none, never, etc.*; cf. *non, Nein, nie, nicht...*); pour le participe passé, *drive-n* implique la conclusion du *driving* : on ne conduit plus (sortie du temps d'événement); on le retrouvera dans *in, an, on* et *-ing* (*infra*). En allemand, l'infinitif suspend l'actualisation à l'instant de parole (*singen* : pas de chant actualisé). La frontière finale fixe le terme du temps d'événement (*gelebt*), et l'interposition de *n* indique que cette limite finale n'est pas atteinte (*lebend*, inaccompli), trait partagé avec les langues romanes (*amans, amantis vs amatus*; cf. *-ant* français, *-ndo* espagnol : *amando vs amado*). L'infinitif roman se construit par le *r* « comparatif » de dépassement,

¹⁰ Molho 1988 identifie le formant *n* dans les mots espagnols *un* et *no*, image inverse l'un de l'autre, le *-n* d'indéfinition de conjugaison verbale du pluriel (*cantan*), des déterminants, pronoms (*uno, alguien, nadie*), et le rapproche du *n* d'autres grammèmes du latin et d'autres langues dont l'anglais (*an, one, etc.*). « **n* signifierait un positif entendu dans un champ de négativité » (p.300) (extraction d'une occurrence d'un fond de tableau puissanciel pour l'article indéfini, etc.). Cette définition s'applique parfaitement au suffixe *-ino* : *divino* = ce qui détient positivement la propriété « être Dieu » tout en appartenant au champ négatif de « ce qui n'est pas Dieu » (mécanisme d'exclusion, ou extraction d'un élément positif d'un domaine de définition négatif); *una rosa* = négation de la généralité de *rosa*; *vienen* = négation de la singularité de *viene*, etc. L'abstraction de la définition de Molho tient à ce qu'il ne cerne pas l'invariant de tous les phonèmes présents dans le suffixe, et doit donc complexifier *n* pour rendre compte de tous les phénomènes alors que certains sont liés à l'identificateur *i* (cf. *infra*, l'analyse de *in* et *on*). Si l'on considère que *n* bloque la fusion amorcée par *i*, alors il se laisse définir très simplement comme intercepteur de mouvement, négateur. Sans cela, on se trouve dans l'obligation de préciser la nature de ce qu'il exclut (de positif) par rapport à quoi (le champ négatif), d'où une définition à articulations multiples.

impliquant qu'il faut quitter l'instant d'énonciation pour accéder au procès dénoté par la racine, ce qui rejoint *to* directif anglais ou *n* allemand, qui dénote directement l'absence à l'énonciation. Des itinéraires cognitifs différents convergent ainsi sur une destination commune, autant de réponses diverses au même problème de représentation. Lexicalement, *n* négatif est étroitement lié à la figuration de la nuit (*nox, noche, night*; cf. *nicht / Nacht* en allemand), alors que l'affirmation est souvent liée au jour (*day, dies / yes, Ja, da* en russe, *Tag* en allemand (jour) mais *tak* en polonais = *oui*; *oui-da* en français. L'opposition affirmation positive - négation pourrait bien grammaticaliser le contraste lexico-référentiel du jour et de la nuit sur la base d'un doublet présence - absence.

1. 4. 2. *What*

L'opposition *it/a* joue dans les mêmes conditions. Si *wh* présente le référent comme inconnu, *a* signale un écart entre la notion visée et ce référent. Ainsi, avec *what*,

- 1) on ne sait pas de quel objet on parle dans le monde (*wh*);
- 2) on prend du recul par rapport à l'acte de dénomination : *a* signale un écart entre le signifié notionnel et le référent non repéré;
- 3) *-t* prend acte du rejet de la nomination en séparant d'une frontière la relation signifié-référent par rapport à la situation d'énonciation.

Ainsi, dans *What book are you talking about?*, 1) *wh* signale que le référent de *book* n'est pas repéré, 2) *-a-* signale que ce n'est pas l'énonciateur qui a lié l'objet en question à la notion *book*, mais que cette connexion est déjà acquise, et que par conséquent 3) elle ne peut pas être indexée sur l'instant de parole par *-s* (**whas*), d'où le *-t* de *what* avec sa valeur de révolu. En effet, *what book* implique obligatoirement que l'acte de nomination a déjà été réalisé par un autre énonciateur (*Did you find the book I asked you for?*), et *what* indique que le nouvel énonciateur se démarque (*t*) de cet acquis connexionnel (*a*), ce qui implique l'absence de l'objet considéré à la situation et à l'énonciation, sinon il n'y aurait pas remise en cause mais simple sélection (*which*). *What*, comme *that*, s'inscrit dans un cadre dialogique présupposé, il remet en cause un consensus censé régner autour de la liaison du signifié *book* à son référent, d'où sa valeur interrogative : *De quoi parles-tu que tu as nommé livre? Je ne vois rien, dans la situation ni la conversation, qui réponde à ce label que tu as sélectionné et que je mets en question.*

- (11) The camper door swung open, abruptly waking me from a peaceful sleep. « I'm back, » my wife announced, « and I've just spent two hours with a guy's 14-inch Dob. » I was still groggy, but there was something vaguely disconcerting about all this. It was also 2:15 a.m., which only added to my confusion. « You were *what*? » I mumbled in reply. To put it delicately, telescope size was not the first thing that came to my mind. (GIJ, 10. Le *Doberman* est un telescope de 14 pouces d'ouverture. « Je n'identifie pas le référent extralinguistique - *wh* - du signifié linguistique que tu as formulé (*t*) qui te semble prédéfini (*a*). J'ai même pensé à autre chose, ce qu'indique le *that* - et non *which* - qui lie *the first thing* à *came to my mind*; le problème de repérage du référent est stigmatisé par *all this* définitoire, *groggy, added, confusion, mumbled, in reply* : bredouillai-je pour toute réponse / en guise de réponse.)

Which, par contraste, pose le cadre dialogique en présentant la sélection. C'est tout ce discours métalinguistique que les trois formants de *what* condensent ensemble dans une syllable énonçable en une fraction de seconde, ce qui en dit long sur l'efficacité cognitive et pragmatique du dispositif et aide à comprendre ce qui motive son existence. *What* n'est pas toujours interrogatif : *What air there was was hot* (K. Amis). Glose : L'air, si tant est qu'il y en eût, mais en principe il y en a toujours, était brûlant. On ne pourrait pas dire, concernant une volaille belge, **what dioxin there was was tasteless*, car cela présupposerait qu'a priori la volaille est normalement censée contenir de cette substance et qu'on en connaît le goût normal. En effet, si *wh-* dénonce le référent comme non repéré (y a-t-il vraiment de l'air?) *a* présente l'acte de nomination comme acquis, c'est à dire que la liaison référent-signifié est déjà acquise, malgré le non-repérage du premier, et l'énonciateur ne remet pas en cause cet acquis, puisqu'on est dans une assertion et non dans une interrogation. On a ainsi une situation paradoxale où l'énonciateur n'est pas sûr que la présence de ce dont il admet l'existence se vérifie dans la réalité de la situation observée. Le même effet de sens se vérifie avec *what with*, mais en position syntaxique de circonstant :

- (12) I had a brief coughing spell at that particular instant. When it was over, I turned and with all available alacrity I said I'd made a lot of buddies. It was a little difficult for me to swivel in her direction, what with the encasement of adhesive tape around my diaphragm. (J. D. Salinger, *Raise high the roof beams, carpenters*, p.20. *What* introduit une cause possible et non exclusive expliquant son problème.)

Enfin, *what* interrogatif et relatif peut ne pas être accompagné d'une notion nominale, ce qui semblerait compromettre notre analyse : *What on earth are you doing?*; *What goes around comes around* (FS, 8). Il semble étrange d'affirmer que le référent est absent alors même qu'on l'observe, c'est l'événement, et il paraît difficile de dire que la nomination est acquise alors qu'à l'évidence elle ne l'est pas. Mais justement, *i* opère la fusion nominative entre signifié et référent, ce qui l'exclut ici, et il existe bien un opérateur de non-fusion antérieur à *i* en système, c'est *u*, mais celui-ci est déjà mobilisé par *who*, ce qui empêche la formation d'un interrogatif du type **whut*, qui futuriserait la liaison du signifié au référent.

Dans ces conditions, *what*, signalant que le temps de cette nomination est révolu, permet de renoncer à elle dans le cas où elle n'a pas déjà été actualisée. L'observateur a bel et bien tenté de nommer pour lui-même le comportement dans lequel l'agent observé est engagé, ce qui présuppose le fusionneur *i*, mais l'échec de la tentative provoque la prise de recul disjonctive en *a* et l'interrogation en *wh*, dont la portée est diffractée du référent vers la notion non marquée dont la sélection a échoué. Les subordinées interrogatives marchent de la même manière, puisque la principale thématise lexicalement et positionnellement l'interrogation syntaxique présupposée (*I don't know what he's doing*); enfin, dans les pseudo-clivées, *what* est toujours interrogatif, mais c'est la question reprise qui est thématisée, le rhème étant instancié par la réponse : *What bothers me is that they won't be able to afford the necessary investment in time. What bothers me* présuppose, au titre de simulation, la question tacite *What bothers you?* dans laquelle *what* fonctionne exactement comme dans *What are you doing?*, et le reste répond, soit que l'énonciateur ait lu un doute sur le visage de ses partenaires, interprété ce doute, repris sous la forme d'une question thématisée, et compensé sous la forme d'un apport assertif rhématique constituant la réponse, soit qu'il ait dialogué intérieurement avec lui-même, explicitant l'ensemble du rapport dialogique (polyphonie).

En somme, dans *what*, *wh* indétermine le référent et *a* renvoie à l'acquis de l'énonciation l'acte de nomination (la connexion référent-notion), soit que cette connexion est acquise (*what air*), et éventuellement remise en cause (*what book?*), soit qu'elle s'est soldée par un échec (*What?*); et *t* coupe la connexion nominative de la situation d'énonciation, ce qui implique de surcroît l'absence du référent non repéré à l'énonciation (vs *which*). On ne serait pas complet sans préciser que *which* n'admet pas l'emploi absolu de *what* : **Which?* vs *What?* vs *Which one?* En effet, dans la mesure où *which* fusionne le signifié notionnel au référent amémoriel, il est absolument indispensable que les deux soient coprésents à l'énonciation, et *which* ne peut se passer de la spécification de la notion que *i* rattache à *wh* à l'instant de parole, qu'elle prenne la forme d'un substantif ou du pronom *one*. Inversement, *what* met cette connexion à distance : le refus de la prendre en charge à l'instant de parole permet au pôle notionnel rhématique à droite de ne pas être instancié par une notion et interdit sa reprise anaphorique par *one* : **what one* ne peut remplacer *what book*, alors même que l'on sait de quoi on parle; ou par *it* (*it* reprend le référent connu d'une notion, d'où **which it* et **what it*, *wh-* figurant justement l'indétermination du référent). *One*, par contre, figure la reprise du signifié de la notion nominale, et non celle du référent d'un syntagme nominal sous détermination; on a donc **what one*, *what* révoquant la nomination, mais *which one*, qui l'admet. Par contre, *that one* fonctionne, car la nomination est présupposée sans être révoquée, et a fortiori, *this one*, qui la pose, est totalement congruent. Ces faits de syntaxe résultent du signifié cognitif indiqué par les faisceaux de formants respectifs de chaque opérateur psychosémiologique.

Enfin, *what* entre en système avec *watch* (Bottineau 1998, 832-7) : *watch*, présupposant *see*, porte le disjoncteur *a* anaphorisant le fusionneur *i*. *Watch* interroge en effet l'essence, la signification, l'implication ou la cause de la chose ou événement perçus dont *see* pose la nature (*see* établit un contact visuel - *i* - à un moment donné *s*) (*to watch TV*, *to watch somebody do something*). Si *which* sollicite puissanciellement et futurise un voir de sélection, *see* actualise cette sélection (*wh* disparaît) par le contact visuel *i*, ce qui lie aussi *which* à *see* sous ce rapport question / réponse. Enfin, *see* est lui-même précédé de *look*, qui vise à un contact : *look*, issu de l'isotopie de la lumière (*lux*, *Licht*, *light*, *gucken*, *Glück*, *Glocken*, *cloche*, *clinquant*, *glint*, *glisten*, *glitter*, *gleam*, *glee*, *gloom*, *glade*, *glare*, *glow*) correspondant au phonesthème (*g*)(*l*) réalisé *gl*, *g* ou *l*, porte le formant de visée *u* précédant la fusion *i*. On retrouve cette succession systématique *u-i-a* de *look-see-watch* dans les auxiliaires *do*, *be* et *have* entre autres, *do* visant à la prédication et reprenant *to*; ceci fait de *look* l'expression d'une émission lumineuse par un sujet et percevable par un observateur donné (*you look tired* : tu émetts visuellement des signes de fatigue), et l'émission permet à ce sujet agentivé de se donner une cible (*look for* puissanciel), de « tirer » vers elle (*look to* : effectif), de l'atteindre (*look at* : impact effectif), de la dépasser (*look after* : anticiper sur des conséquences du comportement de la cible visée), de ne rien viser de précis, tous azimuths (*look out*, *out* reprenant à l'envers un *to* présupposé), etc.

Parallèlement, *who* permet de viser un référent humain (-*o*) inconnu (*wh-*); or, l'animé humain est ce qui se vise et se contacte par définition dans le cadre de l'acte de langage (*you* = *i* + *u*), d'où le fait que la personne soit elle-même figurée par *u*, présent deux fois dans *who* (*u* + *u*) sous la forme rhématique -*o* (personne visée) et *wh-* réduit et thématique (visée de référent non repéré) : *u* rhématique se préconstruit en *w* thématique, puis se virtualise en *h* en cas de redondance opérationnelle au sein d'un même marqueur; « viser » consiste à lier (*bind*, *bound*, *bond*) le moi à un élément du hors-moi dans le cadre du grand face-à-face de Guillaume, d'où le lien de *u* à la bilabiale d'appariement *b* par l'entremise de son anaphorisant

w, lui aussi bilabial. Par la successivité des protophonèmes *u-i-a*, on observe ainsi une congruence liant les systèmes *do-be-have*, *look-see-watch*, *loop-leap-lap* et *who-which-what* (pour la successivité *u-i*, cf aussi *to* et *-ing*, *do* et *did*, *zu* et *Ziel* en allemand, *du* et *dich*, et la régression *will-would* liée au prétérit, retour à l'avant du système). Le système opératif ternaire *look-see-watch* s'étoffe de rameaux connexes (*look-loom-lose-loot-loop-lure-lurk-lo*, si pas *love / luv*; *see-seem-seek-seed-seize-seal-scene-seen*, si pas *cease*), *m* figurant l'énonciateur *me* comme récepteur de l'apparence futurisée, *loom*, ou présentifiée, *seem*, à la manière de la chronogenèse avec ses chronothèses (*watch*, qui repose déjà sur une modalisation, n'admet pas l'augment *m*); on observe des ramifications analogues avec *do-doom* (ce qu'on va me faire), *did-deed-deal-deem* (estimer = faire être, acte mental de l'énonciateur, représentation intériorisée). *Watch* fait aussi écho à *view* (deux viseurs, *v* et *u*) et *look* : il focalise exclusivement la cible recherchée (orientation à droite) au détriment du sujet émetteur de visée (*look*, orientation à gauche : on sait que le sujet regarde parce que « ses yeux brillent » littéralement). *Which* et *watch* se rattachent à ce réseau du regard.

Nous passons à présent à des opérateurs que Michel Viel, Joly et Adamczewski n'abordent pas en des termes comparables et pour lesquels la reconnaissance des formants *i* et *a* nous a également paru pertinente.

2. As entre *be* et *have*

2.1. *Be*

On assimile en général *be* à un opérateur d'identification qui verse son élément-source, le sujet, à un ensemble-cible, l'attribut (Larreya 1989 et 1990) : *be* fonctionne comme un signe « égal » orienté (Goody 1979, 213-4). Selon Joly (1990, 181-5) *be* est un translateur au sens tesnérien du terme en ce qu'il verse à l'univers-temps en discours un adjectif ou un substantif dont l'entendement s'achève en langue à l'univers-espace dans le cadre de la morphogenèse de la partie de langue, ce qui livre un verbe de discours composé (*be* + attribut) construit sur la base du verbe dématérialisé et subduit en auxiliaire (*be*) que vient compléter la recharge sémantique apportée par l'attribut substantif ou adjectif. Dans le cas de *be* + V-*ing*, *be* joue un double rôle : 1) il repère son sujet par rapport au temps d'événement verbal dont l'immanence est saisie par *-ing*; 2) il repère ce temps d'événement (*barking*) par rapport au temps d'univers, repéré non-passé (*is*) ou passé (*was*) par rapport à l'instant d'énonciation selon le temps (l'époque) choisi : *the dog is barking*. Cet échange d'informations réciproque formalise en termes de connexions incidencielles contraires et alternées la fusion identificatrice qui nous intéresse.

Dans *A dog is a mammal*, l'énonciateur part de deux notions étrangères l'une à l'autre, *dog* et *mammal*, et précise, à l'instant d'énonciation (*-s*), qu'elles ont la capacité de renvoyer à un référent commun : on peut remplacer « *dog* » par « *mammal* » pour désigner le même être dans l'ordre où l'énoncé linéaire présente la substitution. L'apport rhématique *mammal* est fusionnable au support thématique *dog*, l'inverse étant évidemment faux. Cette non réversibilité de *be* interdit de parler d'opérateur d'équivalence; *be* indique que la première notion (*dog*) ne va pas sans la seconde (*mammal*) ou que la seconde est automatiquement

corrélabile à la première à l'instant de parole. *Be* réalise l'agrégation du contenu rhématique au contenu thématique, et c'est ce décalage du préconstruit (thème) au construit (rhème) qui détermine l'irréversibilité du schème syntaxique et sémantique; sans elle, *be* admettrait le passif, c'est à dire la thématization du terme-cible : **A mammal is been by a dog*. En général, la passivation est proscrite quand le terme-cible, bloqué dans son statut rhématique, rejette la thématization : **A nice house is had by the Jones's*, vs *This is a difficult house to be had* (la surrhématisation de *house* par le présentatif *this is* compense l'effet thématization de l'extraposition du patient).

**A mammal is a dog* est irrecevable parce que *dog* passerait pour un corollaire sémantique de *mammal*, ce qui est faux : en fusionnant la notion rhématique à la thématique, il en fait de la première une propriété de la dernière, impliquant un rapport d'hyponymie du style « l'élément chien appartient à la classe des mammifères », problème qui ne se pose pas dans le cas des adjectifs, lesquels ne renvoient pas à une entité (cf. le modèle guillaumien des incidences, externe pour l'adjectif : pas de référence de l'apport matériel à un support, et interne pour le nom : référence de l'apport matériel de signification à un support servant de point d'ancrage à la formation d'une entité). Les autres propriétés sémantiques de *is* dépendent des propriétés sémantico-logiques des référents des syntagmes qu'il lie : dans *a dog is a mammal*, une propriété substantivée, érigée en entité catégorielle générique, n'est pas susceptible de varier (cf. **He's being an idiot*); l'énoncé renvoie alors à une propriété définitoire permanente, mais *be* n'intervient pas dans la constitution de cet aspect du sémantisme de l'énoncé. Un adjectif n'est pas tenu par cette contrainte de généralité : *a tomato is red* (définition), *he is sick* (circonstance). Le calcul de généralité / spécificité dépend avant tout du sémantisme de l'adjectif et de la situation d'énonciation, pas de *is*, dont le seul rôle est d'agréger un apport rhématique au support thématique avec pour mission d'indiquer une implication ou un corollaire sémantique que l'énonciateur valide à l'instant de parole.

A priori, *i* est congruent à cette fusion notionnelle, et *-s* renvoie à sa prise en charge énonciative à l'instant zéro. *-s* est absent de *be*, qui ne réfère pas à cet instant, mais porte l'opérateur *b* qui se manifeste à chaque fois qu'il est question d'imposer une relation de soudure forte à deux notions séparées : *but* accouple des propositions contradictoires (y compris dans *all but* et tous ses emplois marginaux), *both* (avec *-th*, comme *with*, qui contient lui-même *i* de fusion et *w* de visée) neutralise un contraste au sein d'une paire (Deschamps 1997, 58), et dans le lexique *bit* introduit le fragment d'un objet ou d'une propriété qu'un agent s'adjoint, *beat* et *bat* représentent une prise de contact coercitive. *Be* marque la phase préparatoire de ce type de contact entre sujet et prédicat, et *b-* disparaît avec l'actualisation de la fusion, la phase intermédiaire étant justement le *w* de *was* et *were*, de même que *both* vise à la constitution d'une soudure que *with* présuppose : *John is lazy and Jane is sick, but both are very helpful; he works a lot with her* (contraste *lazy / sick* entre John et Jane, accusé par *and* avec *a* disjonctif, rompu par *but* et neutralisé par *both* permettant l'appariement *with*). *b* présente une soudure comme étant puissancielle (*be, but, both*), *w* en effection (*was* et *were*, ou *with*) et \emptyset la présuppose quand elle est admise en effet (*is, am, are*).

On retrouve cet invariant de l'appariement dans les autres bilabiales : *p* (*pair*) (avec le caractère aléatoire du rapport phonème / invariant que l'on a mentionné pour le lexique); *make* (assembler pour créer un ensemble résultatif), *match* (mettre ensemble), *mend* (remettre ensemble), *meet, mit* en allemand (*avec*); et la labio-dentale *f* : *for* (vise à conjoindre un objet à une cible), *fero* en latin et ses dérivés en *p-* (*porter*), etc. L'analyse cratylienne voit dans cet invariant conjonctif des bilabiales la stylisation de l'image des lèvres qui se joignent (*bouche*,

mouth, Mond, boca, lèvres, ouvrir, open, öffnen, abrir, etc., le phonème renvoyant à l'image visuelle de l'organe qui intervient dans sa production, mais ceci demeure spéculatif.

Quoi qu'il en soit, on aurait dans *be* le *b* qui prépare la soudure des notions et le *i* de fusion, de mise en présence. Dans *is*, *b* disparaît car l'actualisation le rend obsolète. Au prétérit, le *-a-* de *was* au rôle séparateur implique à la fois que la relation de soudure est invalidée à l'instant de parole (*I was here*) et qu'elle est présupposée.

Reste la question de *am* et *are* : pourquoi le *i* de fusion ne souderait-il pas, par exemple, *I* et *here*? **I is here, *I im here, I am here*. Parce que *I* est séparé de toute entité autre que lui par l'infranchissable frontière opposant la sphère du moi à celle du hors-moi. *I* et tout ce qui lui est attaché (*we* et *you*) est infusible à un élément extrait du hors-moi : *We are the world, we are the children, etc.* *a* signale que la tentative de fusion notionnelle S / P se heurte à cet obstacle cognitif et instaure la distanciation qui en résulte. Le reste de la morphologie corrige cet échec, sans quoi la fusion des notions demeurerait invalidée et l'attribution au moi d'une propriété repérée dans le hors-moi constituerait une impossibilité inacceptable.

Dans *am*, il y a *-m*, phonème qui renvoie généralement dans les mots grammaticaux à l'activité structurante de l'énonciateur réalisant des appariements métalinguistiques (*me, my, may, must, more, most*) comparables aux appariements référentiels reconnus dans les mots lexicaux à amorce bilabiale précédemment évoqués. À droite du *a* de *am*, *m* réalise une projection de l'image du moi dans le hors-moi : l'écart que signale *a* oppose *I*, l'énonciateur, à *m*, écho de l'énonciateur lui-même. Ainsi, en projetant deux instances du même pôle de chaque côté du disjoncteur *a*, son effet séparateur est neutralisé, ou pour mieux dire compensé. En effet, *m* projette une image du moi dans le hors-moi opposé à *I* par *a*; *m* se retrouve ainsi dans le même champ cognitif que la propriété auquel il doit être identifié. On a ainsi un opérateur qui tout à la fois prend acte de l'existence du seuil moi-hors moi et corrige cette reconnaissance en projetant l'image du moi dans le camp adverse pour que la fusion notionnelle à l'attribut et l'assignation de propriété soient possibles. La morphologie de *am* condense une stratégie métalinguistique de contournement d'un obstacle cognitif.

Selon Guillaume, analyser un fait de langue, c'est se demander quel problème de représentation il résout et comment (cf. « *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* »); en réactualisant la terminologie, on parle de problème de cognition¹¹. *Are* fonctionne de manière analogue : le *-r* dynamique de mouvement (cf le comparatif entre autres, et l'infinitif des langues romanes) implique un déplacement du moi vers le hors-moi n'incluant plus exclusivement l'énonciateur (*-m*) d'où *we are* et *you are*. Quant au pluriel (*they are*), il se définit par une prolifération du référent à la notion rhématique (*Dogs bark*) ou thématique (*They bark*), mécanisme de division, de scission, de fragmentation qui contredit l'opération de fusion marquée par *i* : on ne peut pas fusionner à une propriété unique un univers en expansion, et cet écart est entériné par *a* de disjonction. Corollairement, on a vu que le pluriel impliquait une prise en charge de la notion par l'énonciateur à l'instant de parole pour retraiter le signifié unique en référenciation multiple. Cette appropriation notionnelle rattache le signifié à la sphère du moi et l'oppose à celle du hors-moi, d'où le *a* de disjonction, comme pour *am*.

Ceci explique que la distribution de l'alternance *i/a* recoupe celle du *-s* dit de troisième personne : *i* fusionne deux entités relevant de la même sphère du hors-moi (*She is very nice*),

¹¹ De même, Guillaume est classé parmi les théories « constructivistes », qui ne sont pas autre chose qu'un ancêtre du cognitivisme.

et *-s* dénote la prise en charge énonciative à l'instant de parole qui compense la délocution et l'absence de pluralisation. Notons que dans les formes réduites où *i* et *a* s'affaiblissent en schwa ou disparaissent, l'opération de fusion n'est pas expressément signifiée parce qu'elle va de soi, eu égard à son caractère non problématique (*He's tired, I'm free*). *i* ou *a* sont validés par un accent quand l'opération signifiée est délibérément mise en contraste par l'énonciateur en regard d'un présupposé négatif : *The computer was right, Dad - it is spring*. Comme pour l'alternance *the / the*, l'affichage ou l'occultation du fusionneur *i* dans l'alternance *is / is* est révélatrice de l'excitation ou de l'inhibition du logiciel cognitif correspondant. En résumé, *be* propose une fusion notionnelle que *is* actualise à l'instant d'énonciation entre deux entités de même domaine de définition, la sphère du hors-moi de l'énonciateur. A chaque fois que se pose la difficulté de l'appartenance à deux domaines de définition distincts, intervient le disjoncteur *a* pour entériner l'écart, et des correcteurs comme *s* (*was*), *r* (*are*) et *m* (*am*) pour le compenser. L'écart a pour origine l'opposition moi-hors moi (*am, are*), ou le rejet hors de l'univers de croyance de l'énonciateur (*was*; ce rejet fait apparaître l'opérateur de visée *w*, apparenté à *u* de *to* et *wh* de *what*), ou les deux à la fois (*were* = décalage de rang et d'époque cumulés par *w* et *r*). En français, *avoir* pose le même problème en des termes inverses : *j'ai un ami* réduit l'écart du moi au hors-moi *je / ami* en incorporant à la première sphère un objet extrait de la seconde, ce qui conduit à la synapse *ai / est*, une fusion du sujet et de l'objet sans risque de confusion puisqu'avec *avoir* la scission est présupposée. Toutes les autres personnes en *a* respectent cet écart.

2.2. As

Très proche de l'opérateur *was* est la conjonction *as*, que Guimier (1997a) définit comme opérateur d'identification. Pour Lapaire et Rotgé (1991, 257), *as* exprime une identité parfaite, une similitude, il mêle l'anaphorisation à l'actualisation :

- (13) In addition, the models show that binary protostars formed by fragmentation inevitably begin their lives in eccentric orbits, just as we observe in real life. (FS, 39)
- (14) Because of their relatively similar sizes, Pluto and Charon behave as a unique « double planet ». (PD, 45)

Or l'identification est une valeur que l'on retrouve souvent associée à *be* : *as a lawyer* peut se gloser approximativement par *being a lawyer*, et dans *John is as tall as Peter* les relations sous-jacentes *John is tall* et *Peter is tall* sont admises, de même que *being a lawyer* renvoie à un présupposé du type (S) *am/is/are a lawyer*. On observe ainsi une propriété dont la construction est passée par rapport à l'instant de parole, alors que son domaine d'application référentielle est synchronisé sur le temps d'événement du verbe principal de l'énoncé.

Cela fait que *as* pose une relation d'identification passée au plan métalinguistique mais présente au plan référentiel, validée, alors que *was* renvoie à une relation de construction passée et dont le référent est exclu de l'univers dans lequel l'énonciateur se voit exister. Il y a dans *was* un double mécanisme d'exclusion, celui lié au disjoncteur *a*, de portée métalinguistique (énonciative), et celui lié au viseur *w*, de portée référentielle : *was* présuppose la relation et invalide l'inscription de son référent dans la situation. *As* ne contient que le premier facteur : il renvoie la formation de l'identification au passé énonciatif, mais ne

visé pas son actualisation (absence de *w*) et se contente de l'indexer à la durée de l'énonciation (formant *-s*), ce qui lui permet de valider à l'instant de parole le contenu situationnel ou événementiel du procès. On a ainsi une relation prédicative validée dont le contenu présupposé est rapatrié à l'instant d'énonciation pour mise à jour dans le cadre d'une confrontation à une autre relation, non présupposée dans le cas de l'expression de la concomitance, ou elle-même présupposée dans le cas de la comparaison.

- (15) « Cheap method of tattooing I discovered as a boy, » he explained (...) (CW, 82. *As a boy* équivaut à *when I was a boy*, si ce n'est qu'il présuppose que le berger a nécessairement été un enfant est qu'il est inutile de poser cette information, ce que ferait *was*. *Being*, ici non pertinent, opérerait une reprise à des fins de mise en contraste modalisatrice opposant la découverte au statut d'enfant.)
- (16) This approach, known as smoothed-particle hydrodynamics or SPH (...) (FS, 37. Glose : *this approach is (named) SPH and this fact is known : this approach is known as... or was named...*)

Avec *as*, on a le résultat de ce qu'opérerait *was*, l'acquis énonciatif, d'où sa morphologie intermédiaire entre *was* et *has* : *what was is what uttering has*. L'être repris par l'énonciateur est aussi son avoir présent : *as a result* présuppose *this is a result*, mais implique aussi *we have this result*. *As it turns out* signale qu'on était engagé dans un processus qui devait livrer un résultat, ce qui constitue un acquis.

- (17) As the night drew on he told stories, including crackers about (...) (CW, 89. *As* et sa subordonnée renvoie à un *That night* dans l'avant-texte : l'idée *The night has to draw on* est acquise, le fait qu'elle soit (*is*) est opérativement présupposé, et ce présupposé est ce que l'énonciateur a résultativement comme thème de départ énonciatif.)

Si *was* est le passé référentiel de *is*, *as* en est le passé métalinguistique, conformément à l'emploi général des formants *i* et *a* (conjonction et disjonction). *As* n'est donc pas un verbe, catégorie qui par définition actualise la connexion prédicative à l'instant de parole (cf. la fonction réparatrice de *-ing* dans *be + V-ing* : *-ing*, présupposant une connexion, n'actualise pas la fonction jonctive propre au verbe à l'instant de parole; si l'énonciateur veut reverbaler *V-ing*, il doit en discours l'alimenter d'un auxiliaire. On reviendra sur la différence *as / -ing*).

En somme, *John is as tall as Peter* fait la synthèse préconstruite en syntaxe de ce que décrirait analytiquement *John is tall, Peter is tall, both are equally tall*, l'appariement lexical *equally* étant remplacé par l'appariement syntaxique des deux reprises d'identification *is* sous la forme *as*. La situation se complique un peu avec la négation : dans *John is not as tall as Peter*, 1) les deux *as* présupposent individuellement les assertions correspondantes *John is tall* et *Peter is tall*; 2) leur liaison formelle grammaticalise une valeur *equally* entre les identifications identiques reprises; 3) *is*, à l'instant d'énonciation, identifie le sujet thématique à la propriété commune aux deux relations reprises et corrélées par les *as*, et 4) *not* bloque cette identification à la corrélation. Ceci fait que *not* suivi de deux *as* nie seulement l'égalité qualitative des deux reprises en *as*, et pas la relation concernant *John is tall*, qui reste valable : **John is not tall as Peter*. Le premier *as* renvoie *tall* au préconstruit, mettant cette propriété acquise à l'abri de la négation. Avec *not* et *so*, il en va autrement : *so* reprend anaphoriquement la reprise d'un présupposé pour en tirer une conséquence, autrement dit il a

en mémoire l'opération réalisée par *as* sous-jacent et lui ajoute un dépassement énonciatif. Ceci fait de *so* une réaction de l'énonciateur à l'effet invalidant de la négation. Cette fois, le dépassement de la reprise *John is tall* par *as* sous la forme *so* fait que cette reprise est à son tour invalidée en sus du rejet de l'égalité elle-même. *John is not so tall as Peter* remet en cause la grandeur de *John* elle-même. On dit *It is not quite as expensive as I thought* plutôt que **?not quite so expensive as I thought* : *quite* implique une rectification pondérée, alors que *so* signale une remise en question totale. L'exemple suivant (BBC World Service, 26.09.99) fait converger la valeur « comparative » de *as* avec celle d'identification acquise : *The UN troops are greeted here [= East Timor] as nothing less than an army of liberation.*

2.3. Have

Have renverse la relation d'attribution du type *be* (cf. *Mihi est pila, habeo pilam; ce livre est à moi, j'ai un livre; it is mine, I have it* (Benveniste 1960) : il thématise la sphère du sujet comme zone d'inclusion d'un objet rhématisé (nouvellement présenté en cohésion discursive), qui devient un domaine de définition servant de support à des localisations ou repérages (Larrea 1989 et 1990; Bouscaren, Chuquet & Filhol-Duchet 1982; Cotte, 1997, 44), mais la seconde relation d'inclusion de l'élément à l'ensemble type *have*, mémorielle pour l'énonciateur, anaphorise la première en *be*, amémorielle, comme l'avoir présuppose l'acquisition, c'est à dire un premier contact.

On a ainsi un verbe paradoxal qui présente le processus d'acquisition comme mémoriel tout en introduisant son objet comme neuf. La morphologie aide cependant à sérier ces questions : dans le discours linéaire, tout ce qui vient à droite est neuf en cohésion discursive, et donc rhématique, y compris au sens logique de l'introduction d'un commentaire apporté à un thème servant de socle, et l'objet de *have* répond à ce trait : *I have a dream* présente *dream* comme une notion jusqu'alors inconnue, absente de l'avant-texte. *a* de disjonction renvoie à une jonction S/O (dé)passée; c'est lui qui définit le statut mémoriel de la relation elle-même, pas de l'objet. Il faut bien discerner la rhématicité du référent de l'objet de la préconstruction de la relation d'inclusion, car on joue sur deux échelles distinctes : appliquée à la linéarité de la syntaxe visible et énoncée, l'opposition rhématique - thématique joue sur l'ancienneté ou la nouveauté d'un *topic* en cohésion discursive dans le cadre « horizontal » de l'interlocution, de l'échange d'informations en communication. Appliquée à l'alternance de morphèmes comme *be* et *have*, *to* et *-ing* ou *this* et *that*, elle joue sur le degré de préconstruction d'une relation selon l'énonciateur, c'est à dire sur l'ancienneté de l'opération mentale de genèse intériorisée, et non sur l'ancienneté de l'énonciation elle-même. Parler de thématisation dans ces deux cas comme le fait Adamczewski revient à confondre d'une part l'anaphore horizontale ou externe qui reprend du déjà dit, et d'autre part l'anaphore verticale ou interne, qui reprend du déjà construit ou pensé mais pas expressément dit; la première est discursive et résultative, et la seconde génétique et opérative.

Tout le problème de *have* est qu'il joint une anaphore génétique concernant l'opération de jonction dépassée, marquée par *a*, et une opération d'anaphore discursive, la thématisation du sujet porteur de l'ensemble d'inclusion, marquée par sa montée à gauche en regard de la position d'attribut rhématique (à droite) qu'il aurait occupée après *be*. De la même manière, *to* présente une connexion prédicative puissancielle, donc neuve en termes de genèse, mais la notion présentée par la base verbale aussi est neuve en cohésion discursive, si bien qu'elle se place à droite de *to*; *-ing* « vieillit » génétiquement la relation en la préconstruisant, mais ce

faisant il « vieillit » aussi la sélection de la notion verbale qu'il affecte, ce qui la propulse sur sa gauche (cf. *infra*) et il se fait suffixe : il y a là un parallélisme essentiel entre les morphosyntaxes des contrastes *be / have* et *to / -ing* lié au fait que *have* et *ing* cumulent tous deux deux types de reprises, l'une horizontale (discursive), l'autre verticale (génétique), que l'on ne doit pas assimiler au vecteur rhématique / thématique.

Décrire *have* plus en détail¹² serait trop long car cela supposerait l'introduction d'encore deux formants supplémentaires, *h* et *v* (*h* comme dans *here*, et *have* implique bien le rapport de l'objet au possesseur; *v* comme dans *of*, qui renverse syntaxiquement la relation possessive marquée par *have* (thématisation de l'objet possédé, rhématisation du possesseur) : en français, dans *voir*, *avoir*, *devoir* et *savoir*, l'homogénéisation morphologique reflète des convergences sémantiques remarquables en la matière par delà des origines diachroniques fort différentes).

Comme pour *be*, le statut circonstanciel ou définitoire de la relation *have* dépend des propriétés sémantico-logiques des référents des notions liées (*I have a nose, a car, a dream, a headache*). Comme pour *be*, *have* rhématise la propriété attachée au sujet. Mais *a* de disjonction indique que contrairement à ce qu'on a vu avec *be*, la propriété attachée est étrangère au référent du sujet, elle ne constitue pas son corollaire automatique : *I have a car*. Il n'existe aucune liaison sémantique privilégiée du type hyponyme / hyperonyme $I < car : I$ n'appelle pas le complémentaire sémantique *car* comme *dog* appelle *mammal* ou *tomato, red*. Si *be* pose une relation à caractère tautologique, *have* fait l'inverse. De ce fait, la relation intégrant / intégré se retourne : le sujet, thématique, ce qu'indique sa position à gauche en ordination linéaire, constitue le socle mémoriel et générique de la relation, et l'apport rhématique à droite est restreint en raison de son caractère novateur dans la cohésion discursive.

Dans *I have a car*, *I* bénéficie d'un acquis mémoriel thématique qui excède l'absence d'acquis mémoriel de *car* rhématique, et *I* est promu centre de l'ensemble qui phagocyte l'élément *car* (Larreya). Ce critère est essentiel car il explique que même en cas de complémentarité sémantique, du type $I / nose, have$ s'impose si la succession thème / rhème coïncide avec le rapport intégrant / intégré : *I have a nose*. *Have* permet la révocation du fait que *nose* est un complémentaire sémantique obligé de *I* : en effet, on a vu que reconnaître cette relation, c'est provoquer ipso facto la fusion cognitive des référents des notions, qui ne renvoient plus qu'à un même être dans l'expérience (*A dog is a mammal*). Si on veut empêcher cette confusion des référents, si on tient à leur préserver le statut d'entités autonomes et différenciées, alors il faut opter pour *have*, qui révoque tout rapport de complémentarité sémantique, que celui-ci préexiste ou non entre les référents notionnels liés. Si *I have a nose* présente l'organe comme une possession d'un objet extérieur comme s'il s'agissait pas d'un organe, c'est justement pour prévenir un risque de confusion des êtres : la partie est certes liée au tout, mais elle s'en différencie. *Have* est un opérateur anti-métonymique, il garantit l'altérité des entités en renversant la relation de la partie au tout : *And [this landscape] is best in winter, I have it all to myself* (CW, 91; *to* avec son viseur *u* et *t* de destination propose de corriger entre *all* et *myself* l'écart *a* inséré auparavant par *have* entre *I* et *it*). Le *-a-* de disjonction joue dans cette fonction cognitive un rôle central, il signifie l'altérité sémantico-référentielle que l'énonciateur cherche à préserver.

¹² Voir Cotte 1997, 43-65.

Faisant partie intégrante du signifié du verbe, il se maintient au prétérit, qui ne fait qu'ajouter une frontière (*-d*) à la disjonction existante (*a*), d'où *had*. Cette valeur disjonctive se retrouve nettement dans *have to* : le programme d'action en *to* est acquis au sujet, ce qui renvoie à des conditions d'acquisitions antérieures (la fusion type *is to* est dépassée), et surtout il en est disjoint par *-a-*, ce qui implique que le sujet n'intègre pas a priori les propriétés qui le porteraient à agir dans le sens indiqué par *to*, mais a posteriori, en vertu des circonstances acquises. Il y a donc forcément coercion logique ou intersubjective et renvoi anaphorique à l'explicitation antérieure des modalités de cette pression en contexte.

Cette valeur disjonctive entre S et P du *a* de *have* se retrouve dans *shall* et *can* : dans *shall*, l'énonciateur impose de force un couplage sujet-prédicat parce qu'il sait que le sujet est porteur de propriétés le conduisant à agir en sens inverse de ce que dénote l'infinitif (cf les dix commandements : *you shall not kill*; la promesse formelle, etc) : l'énonciateur cherche à vaincre la répulsion sémantique S-P dénotée par le disjoncteur *a*, et l'affrontement cognitif passe entre autre par le formant de futurisation / / <-ll> que l'on retrouve dans *will*, *till* et *tell* (*till* pose la cible « jusqu'à », et *tell* la présuppose dans la figuration de l'acte de langage : la cible de la communication est acquise); et dans *will*, le fusionneur *i* accole le prédicat au sujet, qui aux yeux de l'énonciateur intériorise la propriété nécessaire au déclenchement du procès (intrasubjectivité ou inhérence selon Joly et Adamczewski). Pour *tell*, le « jusqu'à » du type *till* visant le destinataire constitue un acquis structural dans la matrice actancielle, d'où l'inhibition possible de *to*, évidemment aussi lié à ce sème de la destination : *to say something to somebody*, *to tell somebody something*); *tell* est aussi lié à *sell* (destination potentielle / effective).

Dans *can*, l'énonciateur renvoie à des occurrences antérieures ou des éléments de présupposition qui font de la capacité ou possibilité une propriété acquise et inhérente au sujet (*-a-*), et surtout *can* bloque l'actualisation (*-n* négatif) : ce n'est pas parce que les conditions nécessaires sont réunies que l'actualisation est prévue (Adamczewski 1982, 147 lui attribue le trait [-moins orienté vers la prédication]; Joly 1978 et Joly & O'Kelly 1990, 313 le rattachent au champ du possible dans la chronologie notionnelle du système des modaux, pas à celui du probable, malgré le fait d'attacher le procès visé aux propriétés acquises du sujet : « intrasubjectif », [+ inhérent au sujet] pour Adamczewski). La visée futurisante survient au prétérit dental avec le formant *u* de visée dans *should* et *could*, ce dernier perdant du même coup le *n* négatif de *can*; dans *can* et *shall*, *a* joue son rôle disjonctif. Inversement, *is to* indique qu'une action est programmée parce que le sujet a intériorisé les propriétés nécessaires à la réalisation : *he is to come at five* = il y a en lui quelque chose qui détermine ce programme : il a promis, s'est engagé, a reçu l'instruction (et on s'attend à ce qu'il obtempère sans discuter ni résister), bref, *is to* est non coercitif parce qu'il fusionne (*is*) le programme visé (*to*) au sujet en vertu de propriétés acquises; *have* est coercitif parce qu'il disjoint le programme du sujet, impliquant une source contraignante extérieure et acquise en contexte.

3. Suffixes lexicaux

Les suffixes intervenant dans le domaine lexical font aussi abondamment usage des formants *i* et *a* :

3.1. -y

A) adjectifs : dans *a windy weather*, il y a identification convergente des signifiés de *wind* et *weather* dans la dénomination d'une situation référentielle commune. Cette combinaison décrit une situation où le temps qu'il fait se résume par le mot vent selon l'énonciateur, en quelques sortes **a wind-is weather*, « a weather that is but wind ». En la matière, -y s'oppose à -ous, dont l'identifieur est absent et se trouve remplacé par une prise en charge par l'énonciateur à l'instant de parole (-s) : si -y renvoie à un appariement objectif dont la teneur s'impose à la perception sensorielle en situation observée (*sandy, watery, salty, chilly, funny*), -ous renvoie à une appréciation personnelle mettant en cause le jugement individuel de l'énonciateur, et il y a modalisation : *stormy* vs *tempestuous* (cf. **tempêteux / tempêteux* : le <-u-> accentue la force modalisante du suffixe comme dans *tortueux, difficultueux*, et en sa présence le jugement porte nécessairement sur un animé humain; cf. en québécois *niais* objectif vs *niaiseux* subjectif). Ainsi, *a thundery weather* s'oppose à *a thunderous voice* en ce que la propriété objective *thundery* s'impose à la perception sensorielle de n'importe quel observateur, alors que l'impression métaphorique formulée *a thunderous voice* dépend de la réaction individuelle de l'énonciateur à la situation perçue. On a formé un corpus tendant à l'exhaustivité des adjectifs en -y, en -ous, des quelques cas où les deux formations sont attestées, et d'exemples contextualisés; l'opposition -y = identification non modalisée / -ous = identification appréciative modalisée constitue un trait récurrent. Ceci oppose *windy* à *venteux*, qui ne sont pas équivalents : *windy* opère une assimilation perceptive, alors que *venteux* (**windous*) inclut un jugement. *Un temps pluvieux* évoque des indices qui laissent à conclure que la pluie menace ou est tombée, ce qui équivaldrait à **rainous*, alors que *rainy* pose une équivalence sans l'ancrer dans la transition symptôme perçu / jugement de l'énonciateur. Le suffixe d'identification adjectivale stricte -y n'a pas d'homologue strict dans les langues romanes.

L'alternance -y / -ous pour une racine donnée est toutefois très rare en anglais, car -y, d'origine germanique, s'accroche généralement à des racines de même origine, alors que -ous, d'origine latine, préfère les racines latines. Il faut que le contraste sémantique soit d'une grande pertinence pour la distribution des suffixes lui réponde pleinement, au prix d'une transgression des prédéterminations diachroniques, phénomène que l'on étudiera avec -ic. En agissant comme identifieur, -y supporte la prédicativité de l'adjectif, et donc matérialise le mouvement de l'incidence externe du premier degré postulée par Guillaume. Il arrive toutefois que la racine soit non-signifiante (*jolly*) ou que l'on puisse y reconnaître une construction erronée (*silly* n'est pas *sill* + -y). Selon L. Waugh (1993, 228), un morphème comme -y peut être reconnu dans un mot même si le reste ne constitue pas un morphème isolable. On ne peut gloser *a jolly jumper* par *joll-is*, **joll* étant insignifiant, mais -y continue de jouer son rôle de support d'incidence, impliquant que *jolly* est un adjectif de jugement et que **joll* instancie la place de la définition du jugement formulé par l'énonciateur même s'il n'en précise pas la teneur : -y reste la marque d'un transfert sémantique explicitement conduit par l'énonciateur et implique son regard évaluateur (modalisation).

B) Substantifs : *-y* érige une abstraction en entité (*chemistry, philosophy, geography, etc.*), c'est à dire donne au signifié un statut d'objet matériel pour un référent qui n'en est pas un. Dans *philosophy*, *-y* renvoie toutes les choses du monde concernées au sens contenu par le reste du mot *philosoph-*, « *all that is linked to the semantic category philosoph-* », c'est à dire que *-y* joue le même rôle d'identifieur / fusionneur que dans l'adjectif, à la différence près que dans l'adjectif *-y* fusionne les référents de deux signifiés nominaux, alors que dans le substantif, *-y* lie le signifié de la racine à un ensemble flou et indéterminé de référents possibles, ce qui en fait un terme abstrait et ensembliste plutôt que entitaire. On sait à quoi *dog* renvoie parce que son signifié est corrélé à un ensemble de référents potentiel bien défini, alors que c'est à l'énonciateur de construire l'ensemble des référents possibles auxquels le signifié *philosoph-* est susceptible de s'appliquer, et le fusionneur *i*, qui instruit l'allocutaire d'opérer une identification, dénote le caractère problématique du contact signifié-référent. Le vecteur d'identification *-y* sert cette fois de lit au flux de l'incidence interne : il réfère l'apport de signification opéré par la racine au support substantival quand cette connexion s'avère problématique et nécessite une prise en charge explicite par l'énonciateur, sémiologiquement marquée, ce qui revient à thématiser et modaliser la liaison du signifiant au signifié. Ainsi, dans *windy* et *philosophy*, *i* met sous synapse le suffixe d'origine germanique *-y* (*-ig* en allemand : *billig*) et le pseudo-suffixe que l'on croit reconnaître sous *-ry, -sophy, -graphy* en exploitant le trait psychique commun suivant : il compense une incomplétude sémantique et joue son rôle de contacteur, entre les référents des signifiés de deux substantifs, ou entre le signifié d'une racine et un référent indéterminé mis en recherche.

3.2. *-ic* et autres suffixes portant *i*

Il y a toujours identification, mais celle-ci est relativisée : *an oceanic stream*. Le courant fait partie de l'océan, mais on ne peut pas identifier les deux comme on peut, à un moment donné, identifier *weather* à *wind* en situation. La finale occlusive vélaire restreint la fusion dénotée par *i*, ce en quoi elle s'apparente à la finale occlusive dentale du prétérit avec le caractère conclusif en moins, mais aussi au *-n* négatif : dans la préposition *in* (*the man in the street*), la fusion *man-street* est amorcée, ce qui livre une coïncidence des référents, mais *-n* bloque sa finalisation de manière à éviter leur confusion (**the man is the street*), chacun préservant son autonomie.

On retrouve le même rapport dans *oceanic stream* : si on tient compte de la thématisation de *ocean*, le sens est **a stream ic ocean*, où le relateur **ic* intègre la première notion à la seconde sans les confondre, c'est à dire opère une assimilation relative. En règle générale, dans la combinaison *i* + consonne grammaticalisée, *i* exprime une fusion notionnelle que la consonne vient limiter d'une manière ou d'une autre (*-ic, -ine, -ive, -ish*), et sans cette consonne, la fusion, non restreinte, s'actualise pleinement : **an oceany stream* est irrecevable car l'identification incontrôlée conduirait à la confusion référentielle des signifiés notionnels (*the watery element, the briny deep*). Le caractère négatif de *n* apparaît très nettement dans *-ine* : *divine (food)* se dit de tout ce qui n'est pas dieu mais entre en relation directe avec lui (cf *aquiline, equine, saline* vs *salty* et *briny, etc.*) (le formant vocalique n'étant bien sûr pas *i*, mais [ai], un autre opérateur; le phonème [ai] ne relève pas de l'ensemble associé au protophonème {i}).

Comme *-ous, -ic* s'associe en priorité aux racines romanes, et il est malaisé de dire si **windic* est inattesté pour cause d'incompatibilité ancrée dans la diachronie, de non pertinence

sémantique ou les deux à la fois. La transgression racine germanique + *ic* est beaucoup plus difficile à obtenir que la transgression inverse racine romane + *y* (*a testy letter*) : dans le domaine lexical, les mots « nordiques », souvent monosyllabiques (*shirt*), renvoient à une vision concrète de la réalité appréhendée dans la matérialité de l'expérience, alors que les mots gréco-latins, plus longs, tendent à abstraire une représentation conceptualisée d'entités ou processus intangibles (cf. *walk vs march, reach vs attain, keep vs retain, freedom vs liberty*, etc.).

Ceci tient au fait que les énonciateurs Saxons et Vikings étaient en priorité des fermiers, pêcheurs et guerriers, alors que le vocabulaire latin est lié à une autorité militaire, ecclésiastique, courtisane, juridique et enseignante : les mots nordiques semblent voir leur sens s'ancrer dans le souvenir de l'expérience du monde qu'ont connu des classes confrontées à toute la dureté matérielle d'un quotidien agricole et guerrier, alors que les mots gréco-latins portent la vision du monde de gens dont l'activité principale est de parler des choses sans les toucher, c'est à dire se les représenter sans les percevoir au moyen des sens. Ainsi les mots « nordiques » sont-ils très riches en éléments idéophoniques qui renvoient à un aspect saillant et donc reconnu suffisamment pertinent de la perception que l'on peut avoir du référent corrélé au signifié du lexème. Le critère de la pertinence relative, lié à la loi de la suffisance expressive guillaumienne, apporte au signe un élément de motivation partielle qui renforce la cohésion du sémiologique au psychique sans toutefois aller jusqu'à rendre la relation nécessaire ou immuable, et « l'arbitraire » du signe reste de rigueur, chaque communauté exerçant son libre arbitre dans la reconnaissance de l'élément sensoriel saillant retenu ainsi que dans sa codification linguistique : simplement l'arbitraire du signe devient l'arbitrage du sujet parlant¹³.

Cette assistance mnémotechnique et dialogique qu'est le phonesthème resserre et accélère la connexion représentation / référent en la catalysant par le souvenir d'expériences sensorielles passées, et ce souci de rentabilité s'accommode bien de mots brefs, rapides, employés par des énonciateurs qui s'expriment peu et uniquement par nécessité, dans l'urgence et avec un souci instrumental majeur. Dans cette optique, une identification totale en -y convient bien à la matérialité des signifiés nordiques¹⁴ : les signifiés phonesthématisés renvoient à des entités bien constituées, ancrées dans des sensations bien mémorisées, ce qui permet de fusionner leurs référents sans perdre de vue ce qui les différencie.

Pour les mots gréco-latins intellectuels et abstraits, les frontières internotionnelles sont beaucoup plus floues au départ à cause de ce défaut d'ancrage dans l'expérience sensorielle et du primat de la représentation psychique; on a même montré que des substantifs en -y ont un signifié qui renvoie à un référent peu déterminé. Pour cette raison, l'adjectivation par fusion *i* complète est cognitivement irrecevable, car elle risque d'entraîner la confusion de notions aux frontières mal établies, et ce pan du lexique anglais n'admet l'assimilation de deux notions que si elle est relativisée par la clause de sauvegarde que constitue la consonne de restriction (-*ic, -ive, -ish*, etc.). Ainsi, si la distribution des suffixes aux lexèmes résulte de déterminismes

¹³ Duchet 1993, 248 voit dans la (re)motivation du signe linguistique le produit d'une élimination de l'arbitraire dans la relation signifiant-signifié, mais on peut à l'inverse envisager l'acte de remotivation comme lieu d'exercice de l'arbitraire maîtrisé.

¹⁴ Helen Oxenbury a rédigé un compte pour enfants, *On a bear hunt*, dans lequel le récit est ponctué d'onomatopées nominales ou verbales qui apportent au procès son versant perceptif : la traversée d'une prairie est reformulée « swishy-swashy, swishy-swashy », celle d'une forêt « tumble-trip, tumble-trip », etc. Le succès de la démarche repose sur la concentration exceptionnelles en phonesthèmes qui résulte de cette stratégie. Par contre, la version au français apparaît comme un échec (inévitable) en la matière, car le traducteur s'est trouvé dans l'obligation d'inventer les onomatopées dénominales ou déverbales correspondantes, ou d'en sélectionner des préfabriquées mais qui ne correspondent à aucun mot de la langue. Le lien privilégié de la perception à l'énonciation propre à l'anglais n'était pas transposable au français, bien qu'on observe occasionnellement des réussites dans le genre (*Jabberwocky / le Jaseroque*).

historiques, elle n'en est pas moins porteuse d'une pertinence sémantique, et tend à suggérer que les modalités cognitives de la mise en relation du signifié au référent n'est pas identique dans les langues germaniques et romanes : les dernières ne possèdent pas le suffixe d'identification stricte *-i* pour la fusion des notions entre un nom et un adjectif. Il faudrait aussi imputer ces faits à la syntaxe de l'adjectif germanique, toujours thématifié dans le syntagme nominal (montée à gauche), ce qui donne au suffixe une fonction de relateur comparable à celle du verbe, de l'auxiliaire et de la préposition.

En résumé, l'adjonction d'une consonne de spécification au fusionneur adjectival *-y* livre entre autres les suffixes suivants : $i + k = -ic$ d'assimilation restreinte; $i + n$ négatif = *-ine* d'assimilation refusée; $i + s$ palatalisé = *ish* d'approximation (*reddish*) et de modalisation appréciative (*childish, highish, cliquy vs cliquish*) : *-s* palatalisé ancre le jugement dans la durée de l'énonciation, et sa palatalisation pourrait être le support de la modalisation elle-même (hypothèse de travail en cours d'étude). $i + f$ + actualisation = *-ive* : *f* est généralement le signe de l'inchoation du mouvement dénoté par la voyelle. Dans *off* et *of* (historiquement *af*), le *o* relâché relève du protophonème {a}, c'est à dire le disjoncteur : *off* marque un début de séparation, l'amorce d'une rupture, l'inchoation en général, et *of* sépare l'entité 1 de son origine, l'entité 2 (*The Book of Job*), c'est à dire renverse et thématise le mouvement dénoté par *off* ou la relation établie par *have*.

Dans *if*, *f* saisit l'inchoation de la fusion dénotée par *i* : *if* propose de rattacher à la situation d'énonciation le contenu propositionnel de la subordonnée, mais ne pousse pas à son terme cet attachement actualisateur. Ce faisant, il neutralise l'alternative présumée par *whether* (*wh-either, which either*) en réalisant un choix ou retenant par défaut le second membre par delà le premier : *The question is whether you've been really diligent or if you've been in a greater hurry than you need to be.* (PD, 41). Et dans *-ive*, on a l'expression d'une tendance (*derisive*), d'une capacité potentielle (*explosive*) c'est à dire d'une propriété puissancielle susceptible de s'actualiser si certaines conditions nécessaires sont satisfaites : le sens conditionnel de *-ive* rejoint celui de *if*, donne à la propriété un statut apodotique soumis à une protase présumée et implicite, en sorte que le mimétisme formel, une fois encore, fait bien écho à une affinité opérationnelle et cognitive; *-ive* contient à peu près les mêmes formants que *if*. On ne veut absolument pas dire par là que *-ive* se serait formé en diachronie par l'intégration d'un *if* suffixé, mais que ces opérateurs, non liés par leurs origines respectives, se ressemblent parce qu'ils mobilisent en synchronie les mêmes formants cognitifs. La transition non voisé (*if*) / voisé (*ive*), quand elle n'est pas déterminée par une assimilation (*laughed, played*), est signifiante : elle dénote l'actualisation d'une opération que le phonème non voisé puissancialise et que le voisé effectue (*to* et *do* : trajectoires puissancielle et réalisée; *if* : inchoation puissancielle, *ive* : inchoation effective : *this is conducive to...*).

3.3. *-ic, -al et -ical.*

On sait que *ic* réalise une assimilation restreinte des notions liées. *-al*, doté du séparateur *a*, réalise l'inverse, une extraction : *an internal flight*. Sachant que des vols sont par définition soit intérieurs, soit extérieurs, *-al* renvoie la partie extraite du tout à ce présumé et présente la discrimination typologique comme acquise. Le rapport de la partie au tout existe aussi avec *-ic*, mais *-al* ajoute que la typologie est préconstruite. *Anecdotic* signifie « que l'on peut ranger dans la catégorie des anecdotes », qui mérite d'être fondu dans cette classe, alors que

anecdotal veut dire « qui repose ou se base sur l'anecdote, dont l'existence est présumée » : *the anecdotal press*, euphémisme désignant les *tabloids*.

Selon Webster, « *agrestic* = related to the fields or country » vs « *agrestal* = dwelling or living in the fields ». Ce que la définition n'indique pas clairement, c'est que *agrestic* sert à classifier (*the agrestic fauna*), rhématisant *fauna* et thématissant la catégorie d'échéance, alors que *agrestal* repart de la typologie connue (thématisée) et la rattache à un substantif au référent rhématique, qui constitue le centre d'intérêt (*the agrestal hedge hog*). cf. *centric* / *central*, *cataclysmic* / *cataclysmal*, *chloric* / *chloral*, *diametric* / *diametral*, *epidermic* / *epidermal*, *hypodermic* / *ectodermal*, *thermic* / *thermal*. En rhématisant la propriété, *ic* fusionne à elle le référent du substantif, qu'il tend à fondre dans la catégorie (*Basic English*). Au contraire, *-al* extrait la notion de la catégorie et joue son rôle séparateur en rhématisant le référent du substantif (*a mental disease*), si bien que la notion substantive acquiert plus d'autonomie par rapport à la catégorie. De même que *-y* s'oppose à *-ous* sur la base objectif / subjectif (modalisation appréciative supposant le rapport d'un regard à un jugement : *gassy* / *gaseous*), on trouve les contrastes *-ive* / *-ic* ou *-al* vs *-ous* avec la même valeur : *achromatic* / *achromatous*, *aerogenic* / *aerogenous*, *antinomic* / *antinomous*, *collagenic* / *collagenous*, *citric* / *citrous*, *chivalric* / *chivalrous*, *horrific* / *horrendous*, *affective* / *affectuous*, *abnormal* / *abnormous*, *abdominal* / *abdominous*, *ephemeral* / *ephemorous*, *global* / *globous* / *globose* (actualisation du jugement), *generic* / *general* / *generous*, etc.

- (18) For a profession that is supposed to be hard-boiled, journalism is remarkably chivalrous with its adjectives. (Keith Waterhouse, 49)

Pour sa part, *-ical* cumule successivement la fusion catégorielle et la prise de recul distanciatrice, c'est à dire qu'il renvoie l'opération de classification (*-ic*) à un regard soumis à un jugement de l'énonciateur (*al*), ce qui fait de l'ensemble la reprise modalisée de *-ic*. Ainsi, *-ic* catégorise objectivement (*ironic* : *this amounts to irony*), alors que *-ical* évalue la catégorisation (*He's being ironical*; *the event is ironical*). *An electrical engineer* : l'énonciateur évalue l'intégration catégorielle *engineer* / *electricity*, car s'il la laissait en l'état (**an electric engineer*), il laisserait entendre inopportunistement que la notion 2 peut être fondue à la notion 1, impliquant par exemple que l'ingénieur est lui-même « électrique », au propre ou au figuré. *Electric utilities* (catégorisation objective) s'oppose à *electrical current* : il existe dans le monde percevable des courants d'eau ou d'air, mais rien de tel qu'un courant d'électrons, et la construction de la catégorie repose sur le regard de l'énonciateur. *-al* ajoute une prise de recul évaluatrice par rapport à ce que dit *-ic* et le relativise.

On a ainsi de nombreuses paires sur ce modèle (*dynamic(al)*, *static(al)*) mais *antistatic*, *sympathetic(al)* ou des triplets (*monarchic* / *al* / *ical*, *anecdotic* / *al* / *ical*; *classy* / *classic* / *classical*) avec les contrastes sémantiques déterminés par les formants. *ic* n'alterne pas avec *ical* quand une telle modalisation n'est pas pertinente (*atomic*). De la même manière que *-y* (*sophistry*), *-ic* peut substantiver l'insertion catégorielle (*critic*), auquel cas l'adjectif prend éventuellement un recul par rapport à l'opération première (*critical*). La catégorisation peut être systématiquement modalisée, ce que détermine une dimension évaluative déjà présente dans la notion-racine (*whimsical*). Les adverbes en *-ly* permettant à l'énonciateur de corréliser un procès à un souvenir (*beautifully*), ce suffixe se greffe logiquement sur la construction modalisée en *-ical* (*periodically*), sauf éventuellement quand *-ic* n'est pas strictement adjectivant et que toute modalisation est exclue (*publicly*). Les listes classées et exemples contextualisés seront donnés dans un article consacré à la question (mars 2000).

4. De *will* à *well*

Will lie le sujet à un prédicat selon une propriété acquise et favorable à la réalisation du programme événementiel selon l'énonciateur : reconnaissant que les conditions nécessaires et suffisantes sont réunies, il avalise la relation et émet une prédiction, portant sur le futur (*it will rain tomorrow*), le présent (*that will be the postman*), le révolu (*he will have missed his bus*) ou le générique (*boys will be boys*), charge aux circonstants de spécifier le domaine d'application de la prédiction motivée. Ce qui frappe est que *will* contient les mêmes formants que *oui* français avec le futuriseur *l* en plus : *oui* approuve l'actualisation de la relation prédicative antérieure *sine die*, alors que *will* l'approuve en la différant, les deux intégrant l'opérateur de visée *w*, très proche de *u*¹⁵ et le *i* de fusion, qui dans le cas de *will* fusionne le sujet au prédicat, et dans ce lui de *oui* rattache un sujet présupposé à un prédicat présupposé : *veux-tu venir?* - *oui* (= validation de *je / venir*, comme dans *I will*). Cette communauté d'esprit liant *will* à *oui* se retrouve dans la formule d'approbation rituelle du mariage (*I will* = oui à ce qu'on me propose). Parallèlement, dire *non* à la relation prédicative se fait au moyen de *won't* (comme *don't* : *won't* futurise le refus, *don't* le passéifie), pas **willn't* : *NASA will take extraordinary precautions to make sure any Martian microbes won't cause havoc when they are returned to Earth* (PD, 39). On a vu avec *till* et *tell* que la reprise du formant *i* livre *e*, comme en français dans *oui vs ouais* : *oui* rhématise l'approbation que *ouais* avec sa morphologie d'imparfait reprend pour la réévaluer, en général négativement (adjonction d'une réserve, modalisation).

En anglais, *will* présente l'approbation, le jugement de validabilité de la connexion sujet-prédicat, que *well* reprend anaphoriquement pour le réévaluer à postériori : *Holmes was a literary lion as well* (FS, 52) implique que ce comportement était prévisible (*he would* : on sait qu'il s'agit d'un poète astronome; *as* renvoie *well* au *will* présupposé). Le fait observé est conforme (*well*) à la prédiction que l'on pouvait réaliser (*will*). Si *well* est thématiqué (*Well, ...*), il marque une hésitation qui réévalue le succès de la prédiction présupposée à l'aune de la réalité observée : 'Were you successful?' 'Well, not quite so.' La reprise de prédiction antérieure (*I will be successful*) permet de la dépasser en s'inscrivant en faux par rapport à une attente, et *well* introduit un jugement souvent hésitant (fait de prosodie) qui retourne une attente liée à une prévision acquise, contrairement à ce qui se passe en l'absence de thématisation, une confirmation :

- (19) The problem with the Annapurna region is there is so much beauty to absorb that the brain quickly abandons little things like the superabundance of flora to concentrate on the really big things like, well, the Himalayas. (CW, 92. *well* = évidemment, c'était à prévoir (*will* présupposé), comme de juste / bien entendu, excusez-moi du peu : *it would be the Himalayas*.)
- (20) That experience could very well lead to alteration of these concepts and laws. (NS, 3. *Could* réévalue la probabilité *That experience will lead to...* que *well* reprend, et *very* la confirme, de l'ancien français *verai*, = *vrai* : l'énonciateur dit que le *will* sous *well* pourrait être *vrai*, donc l'anaphorise. *Could* porte le viseur futurisant *u* : le prétérit fait reculer *can* et plusieurs autres modaux à l'avant puissanciel du système.)

¹⁵ formant qui sera décrit dans une autre étude, mais dont Delmas (1987) et Lapaire et Rotgé (1991, 668), analysant *who* en *wh + o*, et Cotte (1988, 545 - *do* comme réédition voisée de *to*) pressentent l'existence.

Quand *well* est rhématisé en position syntaxique d'adverbe ou d'objet, support de résultativité dans le modèle actanciel de Moignet, il confirme l'approbation de principe en *will* en la renforçant d'une approbation de pratique (*he works well*) : la qualité du résultat confirme qu'on avait raison de prédire l'opération, et ce renforcement de la valeur assertive de l'énoncé par la confirmation d'un présupposé correspond à ce que Joly et O'Kelly nomment modalisation hyperthétique (1990, 36-7); elle est congruente à la valeur surmodalisatrice de *well* sur *will*.

En résumé, *well* présuppose *will*, qu'il reprend pour le modaliser en le confirmant ou en le remettant en cause, selon la position syntaxique rhématique ou thématique qu'il occupe dans la chaîne linéaire. Dans notre problématique, on illustre par là le fait que le fusionneur *i* peut être repris, modalisé et commenté positivement ou négativement sous la forme *e* (*will-well, till-tell, if-ever*, et par ailleurs *here-there*); le formant *e* est aussi présent dans *yes*, approbation (= fusion *i* acquise à la situation d'énonciation *s*), et *yet*, approbation acquise mais révoquée (*t*) de ce qui précède, d'où son aptitude à introduire un aspect du réel qui contraste avec un autre déjà connu; cf *jetzt* allemand, *maintenant* = *cela étant dit*, qui se traduit justement par *now*, préconstruisant *no*; *now* marque en anglais un changement de situation, une rupture, un rejet de la situation qui précède. L'écho *yes-yet* se redouble d'un écho *no-now*, parallélisme révélateur d'un système encore très structuré : *yet* peut être lui-même repris par *but*, qui préconstruit le contraste, puis *both*, qui le neutralise; opposé à *yet* est *still*, qui marque une absence de changement avec le phonsthème de stabilité *st*, le fusionneur *i* et le futuriseur *-ll* de *till* et *will* (*i* fusionne le blocage immobilisant *st* au futur *l*) : cf. *Still life, stand still; I was still groggy; Choosing [that treatment] can reduce infection rates still further* (NS, 4-5), qui n'a pas le caractère trans-hypothétique de *even further* et marque simplement la poursuite d'un processus engagé. Et *however* : *how-if-er*, toujours avec le formant *i>e* : *however* révoque tout ce qu'on a éventuellement pu approuver dans le déjà dit - *quoi qu'il en soit, malgré tout cela*).

Enfin, *will* est aussi lié à *wish* et à *which* de sélection : ce verbe présente un objet désiré rhématique (« orientation à droite » en termes adamczewskiens, mais transféré du système des temps phasés au lexique), que l'on voudrait dans l'avenir (*will*) et auquel on dirait oui, donc nécessairement d'ordre événementiel (**I wish a cake, I wish you would continue to publish articles on this topic* (PD, 16); il est suivi en système de *want*, qui présuppose cette identification, donc se désintéresse de l'objet mémoriel au profit d'une focalisation de l'état de manque du sujet (Delmas 1994 et 1995) qui, en l'état, subit un *non* concernant l'actualisation du désir, et *want* porte le viseur *w* mais aussi le négateur *n* (Bottineau 1998, 568sq.; cf. *want / won't*) : *I don't think we want to step back to 1949 and take off the shelf a prewar piece of legislation* (CW, 92). Ceci fait de la succession *wish-want* une instance du système des formants *i* et *a* rappelant celle de *which-what* (sélection posée vs acquise) et *will-won't* (*oui-non*, approbation ou rejet de la relation prédicative antérieurement proposée en syntaxe génétique).

5. De *in* à *ing*

5.1. *in*

On a évoqué le signifié de puissance de *in* : on y trouve d'une part le fusionneur *i*, qui met en présence les référents des notions considérées, et d'autre part le négateur interceptif *-n*, qui empêche la fusion d'être menée à son terme - ce sans quoi il y aurait confusion pure et simple des référents : *the man in the street*. Ceci fait de *in* un marqueur de l'intériorité spatiale (*in the garden*), temporelle (*in the eighteenth century*) ou notionnelle (*He resigned in an attempt to preserve the company's credibility* : son geste s'inscrit dans cette perspective, ce cadre interprétatif), et l'invariant global se résume à une intégration appliquée à un domaine de définition plus ou moins abstrait (Lapaire et Rotgé 1991, 94).

Mais il y a plus. En niant (*n*) la complétion de la fusion amorcée par *i*, *in* se comporte comme un *is* auquel l'achèvement d'identification est refusé. Ceci donne lieu à des rapprochement sémantiques et à des alternances remarquables : *in* sert souvent à reprendre, à sa manière, un *is* implicite. *He resigned in an attempt to preserve the company's credibility* peut parfaitement se gloser *His resignation is an attempt to preserve the company's credibility* : *in his view* = *his view is that*, *in addition* = *what I am now saying is an addition*, *in the hope of* = *this is what he hopes for*, *in the manner of* = *the manner is the same as that of*, *in this microscopic sample of Martian clay* = *this is a microscopic sample of Martian clay*, *in his own words* = *this is how he puts it*, etc. Si *in* bloque la fusion *he resigned / attempt* que *is* accepte entre *resignation* et *attempt*, c'est pour des raisons syntaxiques et de genèse opérationnelle : dans *he resigned*, la nominalisation de la relation prédicative n'est pas accomplie, et celle-ci n'est pas formellement assimilable à un syntagme nominal (*attempt*). *An attempt to* préconstruit en effet *he attempted to...*, et le second membre de l'énoncé fait montre d'un degré d'élaboration structurale plus avancé que la simple combinaison prédicative non retraitée *he resigned*; c'est cette différence de travail métalinguistique qui bloque l'équivalence stricte : on ne peut assimiler pleinement du rhématique (S+P) à du thématique (nominalisation de S+P).

- (21) In a major blow to the recording industry, a judge in California has ruled that the Rio player, a portable device for downloading MP3 music files from the Net, is not a digital audio recording device. (NS, 25 : *what happened is a major blow, implying that no royalties can be claimed on each bootlegged device or track sold*).
- (22) If you think you've « seen it all before, » in truth you've probably seen very little. (FS, 106. *And this is the truth*. La valeur réinterprétative de *in* est ici très proche de celle de *ing* dans l'exemple bien connu de Culioli, *When a twenty-year-old woman marries a sixty-year-old man, she is marrying money* : passage à l'intériorité du domaine notionnel, avec valeur identificatoire *is*, repérage du diagnostic).

Dans *the tree in the garden*, *in* joint *tree* à *garden* sans les confondre, et on peut dire que le fusionneur *i* et le négateur *n* ont tous deux une portée référentielle, extralinguistique : *i* exprime un voisinage géographique, et *n*, la perception d'une altérité. Dans *in an attempt*, le négateur est investi dans une valeur purement métalinguistique, il fait état de la différence de

deux niveaux de structuration. Il en résulte que *n* n'a pas d'incidence référentielle sur l'équivalence *he resigned / an attempt to : is* assimile pleinement *his resignation* à *an attempt to*, et *in* assimile pleinement (au plan sémantique) *he resigned / attempt to*; hormis le décalage opérationnel, *is* et *in* signifient ici la même chose, ce qui n'est pas le cas dans **the tree is the garden* et *the tree in the garden*. Le point sensible est que quand le *n* de *in* s'applique à un fait de structuration, il perd sa portée référentielle et devient sémantiquement synonyme de *is*, dont il ne diffère alors que par l'appartenance catégorielle (préposition vs verbe) et les compatibilités syntaxiques qu'elle détermine.

5.2. *in* et *as*

Ceci explique que *in* soit fréquemment un concurrent de *as* : *in principle, as a rule / principle; in reality, as a matter of fact, in effect, in fact, in truth, in order to, so as to, in his position, as a lawyer, in my view, as far as I'm concerned, as for, as of, as yet, as a consequence / result*, etc. Si je dis : *As a rule, he never works during the week-end*, je veux bien dire que [*His never working during the weekend*] *is a rule*, un principe que *is* pose et *as* reprend comme acquis (thématisation). De même, *In principle* peut se gloser (*this*) *is a principle : as* et *in* entretiennent tous deux un rapport privilégié à *is* en matière de reprise, les deux ayant la faculté de le préconstruire, chacun à sa manière.

En substance : *is* marque une intervention de l'énonciateur sur un couple de notions, qu'il juge assimilables à l'instant d'énonciation, d'où une valeur de définition, catégorisation, jugement, etc., selon le contenu du prédicat. A ce titre, *is* est un opérateur fondamentalement modal. *In*, en conservant active la voyelle de fusion *i*, ne se démarque pas de cette opération jonctive. Du coup, *in an attempt* exprime l'interprétation personnelle que l'énonciateur formule concernant un procès donné : c'est son avis sur la question. *In* introduit souvent un jugement ou une spécification de l'énonciateur, un savoir individuel : *in a low / soft voice, in an undertone, in comparison with, a reduction in rank, his delight in teasing her, in contrast, in the offing, indeed, insofar as, inasmuch as. In order to* donne l'avis de l'énonciateur sur le but de l'action observée chez l'agent, et on sait que *in order to* introduit un objectif dont le contenu n'est pas édicté de manière évidente par le procès considéré ou dans l'avant-texte, ce qui laisse à l'énonciateur sa liberté de choix en matière de diagnostic.

Au contraire, *as* mobilise le disjoncteur *a*, signe que l'énonciateur se démarque du moment dépassé auquel la fusion présumée (*is*) a été réalisée : il implique ainsi qu'il n'en est pas l'auteur, ou tout au moins, qu'il ne la prend pas en charge à l'instant de parole (cf. *was*); l'idée est que ce n'est pas lui qui émet le jugement introduit par *as*, que ce jugement préexiste à l'énonciation, et donc, qu'il faut en chercher la source dans le déjà dit contextuel ou situationnel. *As a matter of fact* introduit un fait qui corrige ce qui a été dit, mais l'énonciateur n'endosse pas la responsabilité de la rectification dont il n'est que le porteparole et qui s'impose d'elle-même dans l'environnement énonciatif, alors que *in fact* introduit un amendement dont il assume la paternité et la responsabilité exclusive.

(23) As an aside, they ask, (+ question rapportée) (FS, 38)

(24) (Binary star) Systems with even smaller separations can be discerned by interferometric imaging. This technique exploits... (long explanation). As a result, this technique can probe closely spaced solar systems that would

otherwise be unresolvable. (FS, 32. Le résultat découle des propriétés objectives du procédé, d'où *as*. S'il était fondé sur l'observation personnelle du journaliste témoin des essais, par exemple, on aurait eu *in effect*, qui introduit ce qui est un effet subjectivement reconnu comme tel, mais non fondé sur des propriétés acquises. Le second *this* poursuit la définition amorcée par le premier : on ne transite pas à *that*. *As a result*, identification acquise, présuppose *result in*, identification novatrice type *is* : *Seizures can result in the wrong connections being made, and oxygenation deprivation during birth can lead to chronic epilepsy*. NS, 12. *As a result* peut donc se gloser *this is the result we have*.)

So as to introduit un but dont la teneur est télécommandée par l'action ou le contexte, indépendamment de tout diagnostic personnel de l'énonciateur. Dans la concurrence *in/as* comme repreneurs de *is*, l'opposition des formants *i* et *a* joue un rôle crucial consistant à préciser si le décalage de préconstruction s'accompagne ou non d'un débrayage de la prise en charge énonciative de la relation anaphorisée.

5.3. *in* et *at*

De manière fort ressemblante, *in* s'oppose aussi à *at* : les deux peuvent servir à la localisation (*in London, at Brazzaville*); mais *at* n'intervient que pour sélectionner un lieu au sein d'un paradigme présupposé en cohésion discursive. *At home / church / work* sont les lieux (concrets ou abstraits, géographiques ou d'activité, référentialisés par *the* ou non) typiques où un être humain est susceptible de se trouver dans une journée ordinaire. Si l'on disait ?*The dog is at the garden*, on présupposerait un programme d'action type associé à une journée ordinaire pour l'animal, et l'énoncé n'est pas agrammatical, mais incongru. On dit *The dog is in the garden* parce que cette prédétermination des lieux possibles n'existe pas dans le cas d'un animal, et à vrai dire, c'est avec *dog* que *at* est incompatible, pas avec *garden*. De même, on dit normalement *John is in London*, mais s'il existe dans un voyage un parcours programmé reliant plusieurs villes prédéterminées explicitement ou implicitement en contexte, alors la reconnaissance de cette présupposition se traduit par le choix de *at London*; on retrouve alors l'image d'une atteinte, du terme d'un parcours marqué par la frontière conclusive *t* et analogue à celle d'impact dans *throw / laugh at* :

- (25) [Le narrateur parcourt l'hémisphère sud pour observer la partie du ciel qu'il ne connaît pas, et Brazzaville figure sur son itinéraire préétabli à cet effet] *At Brazzaville, located only 4° south of the equator, the planets were favorably placed for observation high in the sky, and the humid atmosphere was often exquisitely steady*. (FS, 58) (valeur contrastive qui démarque ce lieu des autres étapes pour sa spécificité; évaluation : reprise + modalisation)

Si *i* de *in* marque que l'énonciateur prend à sa charge et à l'instant de parole l'initiative d'une localisation personnelle et non présupposée, le formant disjonctif *a* de *at* le démet de cette tâche dont le résultat est acquis, ce qui oppose *be interested / involved in* de présentation à *be surprised / amazed / shocked at* de réaction postérieure. Corollairement, le repérage du lieu n'est pas indexé sur l'instant d'énonciation, et on transite de *is* à *at* comme on transite de *this* à *that*; dans les deux cas il y a à la fois distanciation (*i/a*) et débrayage énonciatif (*s/t*), alors que pour la combinaison intermédiaire *as*, il y a la distanciation de la fusion présupposée

et reprise (*a*), mais la relation prédicative est réactualisée à l'instant de parole, *-s* désignant cette indexation (pas de débrayage énonciatif). Il ne faut donc pas dire que la distanciation *i/a* déclenche mécaniquement le débrayage *s/t*, mais que les deux, parfaitement compatibles, sont congruents quand ils s'actualisent ensemble. Si les deux opérations étaient indissociablement liées, il suffirait qu'une seule soit affichée par la sémiologie.

5.4. *in, an, on*

En conservant le négateur *n*, *in* s'oppose aussi directement à *an* et *on* : l'article indéfini extrait une occurrence singulière (Culioli) de la classe des référents associés à une notion, ou, selon Guillaume, engage l'extensité du support nominal extériorisé et actualisé dans un premier mouvement anti-extensif. En système, *an* précède *the*, l'extraction précède le fléchage, l'extraction anti-extensive du fond de tableau précède la seconde cinèse généralisante qui rapatrie le référent notionnel au fond de tableau par une visée généralisatrice (Joly & O'Kelly 1990, 389 sq.), et, en perspective Adamczewskienne, la phase 1 de nomination, première présentation de la connexion du rapport signifiant-signifié propre au mot au référent considéré, précède la reprise anaphorique de cette opération en vue de commentaire sur le vecteur rhématique-thématique. Mais la succession *an-the* nous dit plus que cela. Elle est prise en charge par l'opposition zéro - *th*, absence vs présence de reprise, et les systèmes binaires de la détermination ne voient que ce volet du problème; mais dans ce système *a* survient avant *i*, le distact précède le contact : l'extraction du fond de tableau est en effet un acte séparateur, l'occurrence singulière est prélevée au sein du plan de puissance que constitue l'invariant sémantique de la notion du nom de langue, mais cette séparation est limitée par le négateur *n*, sans lequel l'implication serait que l'occurrence extraite n'a rien à voir dans son contenu avec le plan de puissance dont elle procède. On a donc une extraction *a* relativisée pour qu'elle se solde pas par une différenciation qualitative par rapport au fond de tableau.

Bien sûr, dans *an*, *a* est le plus souvent réduit et *n* amuï, mais cela indique simplement que ces opérations sont implicites quand elles vont de soi, que leur caractère non problématique autorise leur effacement sémiologique partiel ou total, mais pas qu'elles n'existent pas. Le *a* de *an* prend acte de l'écart qui préexiste en situation de départ entre le signifié de la notion et le référent intéressé au moment où l'opération de nomination intervient pour le combler, alors que le *i* de *the*, réductible lui aussi, figure la conformité du référent à la dénomination antérieurement réalisée (sélection d'un signifié supporté par un signifiant). Si on tient compte de tous les indicateurs sémiologiques, on retrouve les postulats des modèles de Guillaume, Culioli et Adamczewski, et ce sans contradiction.

Quant à *on*, il s'apparente à *an* en allemand contemporain, descend de *an* en anglais, et on sait que le phonème [ɔ] se classe dans la famille gérée par le proto-phonème {a} (cf. *was*). Certes, le [ɔ] de *on* n'est pas commandé par une assimilation à *w* comme dans *was* (*war* en allemand), mais il est probable que le choix de cette réalisation du *a* corresponde à une nécessité de différencier l'article indéfini *an* de la préposition *on*, sachant que les deux involuent les mêmes formants *a* et *n* investis dans deux missions distinctes mais conformes à leurs invariants cognitifs, c'est à dire mobilisant les mêmes logiciels. En effet, en allemand, dans *Frankfurt am Main* ou *Bregenz liegt an dem Bodensee*, *n* nie l'écart que propose *a*, et *a* reprend un contact mémoriel du type *i* : *der Hund spielt in dem Garten* (localisation

improvisée par l'énonciateur à l'instant de parole), *Köln liegt am Rhein* (localisation préétablie), ce qui donne à *an* des valeurs proches de celles de *at* en anglais.

In s'opposant à *at* dans cette langue, l'opposition *in-on* prend une dimension supplémentaire : l'écart *a* n'est pas seulement présupposant, il ne renvoie pas uniquement à un acquis de perception ou de diction, il figure une divergence opposant les référents des notions appariées. Dans *the house is on fire*, *house* et *fire* sont des notions adversatives, il n'est pas dans les propriétés de *house* que de s'accoler à *fire*, et cette discongruence référentielle est accusée par *a*, exactement comme le *a* de *shall* oppose le sujet au prédicat ou le *a* de *that* oppose la notion au référent. *The house is on fire* veut dire qu'en dépit d'une programmation contraire, *fire* fait partie des propriétés de *house* à l'instant de parole. Dans *the book is on the table*, un livre, inanimé, ne dispose pas de la propriété agentive requise pour s'installer sur la table, si bien que la corrélation *book / table* n'est pas programmée dans le signifié de puissance de *book*, ni dans celui de table, lieu de transit momentané opposable à des lieux de stockage permanents (*the book is in the cupboard*). *The dog is in the garden* : le chien, agent, est prédisposé à agir dans le sens indiqué, le comportement spécifié par le prédicat est assimilé à ses propriétés, la localisation est conforme au programme sémantique, est « dans » cette prédétermination.

Le reste du sens de *on* (le fait que *on* implique ici « sur ») se calcule en fonction de la connaissance que tout un chacun a de l'extralinguistique par expérience (forme de la table, lieu habituel de dépôt d'un livre, etc.), mais *on*, à proprement parler, ne veut pas dire *sur*. Dans *the house is on fire*, ce serait plutôt le feu qui est « sur » la maison, si on tient à voir dans *on* un tel spécificateur géographique. Ceci explique les emplois causaux de *on* : *on request* pose un écart entre l'événement déclenché, qui n'avait pas le pouvoir de s'auto-déclencher, et l'intervention extérieure. La perdurance temporelle : *keep on digging* oppose l'agent (*keep*) à l'activité (*digging*); *on* signale que l'agent n'intériorise pas les propriétés qui le porteraient naturellement à creuser, et que s'il le fait, c'est sous la contrainte ou par obstination, c'est à dire sous le coup d'une stimulation adjuvante d'origine extérieure ou intérieure. Si cet écart opposant l'inclination de l'agent au procès n'existe pas, *on*, non pertinent, n'est pas utilisé : *she keeps talking all the time*; *Keep talking!* (Cause toujours!) vs *Keep on talking* (Garde la parole, occupe le terrain, par ex. pour empêcher l'enseignant d'achever son cours). Ceci fait que *in* tend à opérer des appariements stabilisés dans l'espace, dans le temps et dans la pensée (*in the eighteenth century, in London, in orbit, in fact / reality, in my mind / view, studies in biology, in truth*) alors que *on* réalise des associations transitoires et instables (*on a plane, on a farm, on Monday, on fire, on air / the waves, on a diet / treatment / drug, on behalf of, a study on a subject...*) : avec *on*, l'association artificielle de deux notions non préparées à une telle jonction est condamnée à se défaire, et c'est bien ce qu'implique *a* disjonctif, même si *n* interceptif signale que le décrochage n'est pas encore accompli. Dans cette combinaison de *a* + *n*, *a* devient *o* parce que le formant disjonctif est assigné à deux tâches, 1) la présupposition de localisation et 2) la divergence notionnelle; cette mutation permet de différencier *on* de *an*, qui n'investit *a* que dans la première de ces opérations. Ce double investissement explique pourquoi *on* ne se réduit pas à [n], contrairement à l'article indéfini *an*.

5.5. -ing

La dernière synapse à décrire ici concerne *in* et *ing*. En effet :

- 1) leur ressemblance formelle est grande, et jusqu'à présent de telles analogies se sont avérées probantes.
- 2) leur ressemblance sémantique ne l'est pas moins : si *in* figure souvent une incorporation géographique ou sémantico-logique, *ing* signifie une intégration au temps d'événement, dont l'immanence est saisie selon le modèle guillaumien, ou l'intériorité du domaine notionnel dans le cadre culiolien. Jespersen parlait de *frame-theory*, et à l'évidence on a plusieurs formes d'intériorités différentes en présence.
- 3) *in* et *ing* alternent parfois : *in an attempt to* équivaut à peu près à *attempting to* (*Attempting to preserve the company's credibility, he resigned*).
- 4) *n* vélaire n'est pas un phonème libre, il ne survient qu'en cas d'assimilation régressive de *n* alvéolaire à une occlusive vélaire (*ink*) ou en finale (*sing*). Dans le premier cas, l'assimilation est obligatoire si *n* et *k* figurent dans la même syllabe (*ink*), et facultative dans le cas contraire (*income*). Dans le second uniquement, *n* vélaire est un phonème alternant avec d'autres, y compris *n* alvéolaires (*sin / sing*), preuve qu'ils ne sont pas allophones. Mais le statut phonématique de *n* vélaire est tout de même soumis à des restrictions conséquentes, ce qui réduit d'autant son autonomie par rapport à *n* alvéolaire, dont il est souvent l'allophone. *n* vélaire se différencie de *n* alvéolaire en ce qu'il utilise les fosses nasales comme chambre d'écho : le contact du dos de la langue au voile du palais diffracte une partie du flux d'air vers la cavité nasale, et comme le phonème nasal est voisé, la vibration des cordes vocales qu'il emporte est soumise à sa résonance.

Or on sait qu'un écho ou une résonance, par définition, c'est une répétition, la réitération d'un accident acoustique ou, en l'occurrence, articulatoire. On a montré que *in* est formé de *i* (fusion) et *n* (refus); *ing* est formé de *i* (fusion) et *n* (refus) lui-même mis en résonance par la chambre d'écho, en sorte que l'opération qu'il dénote prolifère, se trouve réitérée et inscrite dans la durée : *ing*, c'est l'application multiple de *n* à *i*. Il en résulte que le processus de refus de fusion et d'intégration est inscrit dans la durée du fait même d'être réitérée. L'intégration *in love* est ponctuelle, l'intégration *loving* est étendue, « dilatée » selon le terme de Lapaire et Rotgé (1991, 420). Ceci revient à dire que l'on rejoint le postulat de la transformation dite *Affix-Hopping* : on analyse *loving* comme un **ing love* opposable à *in love*, une intégration étendue et itérative opposable à une intégration ponctuelle et singulative. Parallèlement, on peut rapprocher en français *en marche* de *marchant*, l'un et l'autre figurant à leur manière l'intériorité du temps d'événement, et *en* de *dans* pour la représentation de l'intériorité.

Mais la préposition **ing* n'existe pas : *in* introduit, présente et rhématise la notion-cible à laquelle il fusionne son sujet, *John is in love*. *ing*, la reprise itérative de *in*, va corollairement thématiser la notion-cible et la faire monter à gauche, *lov-ing*, ce qui explique le statut suffixal de cet opérateur : sans jouer sur les mots, ce n'est pas la préposition qui monte à droite en devenant *ing*, mais la cible rhématique de *in* qui se thématise sous l'effet de l'itération qui entraîne une anaphorisation. Parallèlement, *in* fusionne une source explicite à une cible explicite parce qu'il pose la relation d'intégration. *-ing* implicite la source subjectale de l'intégration parce que cette opération et reprise, et que si la cible, thématisée, monte à

gauche, la source ne peut plus instancier ce site syntaxique, qui est saturé, comme dans ce poème de Cummings : *Writing poems, / Keeping rabbits, Each day / The shite to be drawn, / Fresh straw to be laid.*

Mais dans cette implicite présupposante, la source occultée de la relation connaît elle aussi une mutation : elle devient un sujet virtualisé; en effet, par sa cursivité, *ing* nécessite que sa source soit dynamique, et donc, agentive. C'est ce qui confère à *ing* le pouvoir de dynamiser une notion qui serait substantive au départ (*boating*), quitte à dériver ensuite un verbe à rebours (?? *to boat*, inattesté à ma connaissance). Corollairement, *-ing* active la matrice actancielle propre à un verbe, la faculté de se lier par connexion incidencielle à une complémentation; et comme cet allumage résulte de la récurrence de *-ing*, c'est tout le syntagme ainsi étendu qui dépend de lui, d'où l'effet de massification syntagmatique que postule Adamczewski (1982, 26-32) : *ing* ne valide que le versant endoprédicatif de la matrice actancielle, il présuppose la liaison au sujet (Roulland 1986, 55-6)¹⁶, et donc il n'actualise pas le verbe, mais le nominalise en incluant toutes les ramifications syntagmatiques qui se propagent à partir de lui au sein du prédicat.

Si l'énonciateur souhaite parachever la verbalisation, alors il faut faire intervenir un auxiliaire, *be*, qui fusionne un sujet au prédicat mémoriel : il compense ainsi la virtualisation de la relation prédicative présupposée par *ing* en en créant une nouvelle, *The dog is barking*. Cotte (1994, 233-65) propose une hiérarchisation des fonctions syntaxiques des syntagmes et mots en *-ing* reflétant un processus de nominalisation croissante en discours; si on considère le mot suffixé isolément, *ing* présuppose une connexion prédicative, ce qui en fait un intermédiaire entre nom et verbe : si *ing* se greffe à un nom, il le verbalise à moitié sans lui faire quitter le plan du nom (*boating*); si *ing* se greffe à un verbe, il le nominalise à moitié sans lui faire quitter sa catégorie propre. La nominalisation peut alors être poursuivie en syntaxe, notamment par des déterminants, qui achèvent la prénominalisation amorcée en langue.

Schématiquement, l'énoncé *The dog is barking* se génère comme suit : **the dog is in bark --- (dog) barking --- the dog is barking*. Il faut alors préciser pourquoi tous les énoncés en *be + -ing* n'ont pas un équivalent spatialisé, non temporalisé, en *in + nom*. La présentation rhématique de la notion verbale ne nécessite pas *in*, puisqu'il existe pour cela les temps simple (*A dog barks*), qui posent la validation d'une connexion incidencielle sujet-verbe sans la discuter et, de ce fait, sans la signaler (pas d'auxiliaire). On a vu que *in* apparaît quand l'énonciateur réalise une intégration qui constitue un avis personnel, un diagnostic de localisation non présupposé (vs *at*), mais programmé dans les propriétés du sujet (vs *on*) : *John is in love*. Si ce trait [diagnostic personnel de l'énonciateur] est absent, *in* ne peut pas apparaître : **The dog is in bark* s'impose d'office à la perception, génère automatiquement un consensus sur la question, et écarte la possibilité pour l'énonciateur de se poser comme auteur du repérage : **Daddy is in (a) read / smoke, etc.* A chaque fois que *in* apparaît, c'est que cette dimension subjective, appréciative à l'instant zéro, est pertinente : *John is in love* interprète

¹⁶ Notre analyse cumule donc les points de vue guillaumien et adamczewskien que Roulland met en contraste : pour Hirtle 1965 et 1967 *-ing* résout le problème de la représentation du temps d'événement au mode quasi-nominal (saisie dans l'immanence, avec séparation des chronotypes d'accompli ω et d'inaccompli α); pour Adamczewski *-ing* résout un problème d'expression, ou pour mieux dire de combinaison en syntaxe : la reprise d'une relation prédicative acquise, validée et toujours valide (ce qui l'oppose au participe de passé : reprise d'une relation prédicative périmée, passée); avec *-ing* la relation anaphorisée reste présente, ce qui est conforme à l'invariant de *i*. Remarquons que le versant syntaxique du sens de *-ing* ne me semble pas réductible à un fait improvisé en discours, mais bien inhérent au signifié de puissance de l'opérateur en langue : Hirtle réduit l'invariant à ce qui lui paraît inhérent au verbe vu comme mot, unité formelle isolable dont le sens devrait l'être également; mais si on voit dans *-ing* la trace d'une combinatoire acquise, alors la trace des états successifs de la matrice actancielle dans son actualisation (*to, Ø, -ing, etc.*) est elle aussi un fait de langue et de représentation.

les symptômes perçus d'une situation et rhématise le diagnostic avancé, en effectue une première présentation. Par contraste, *-ing* thématise ce même diagnostic interprétatif des symptômes par montée à gauche, c'est à dire qu'il présente son contenu comme connu ou prédéterminé en situation ou en contexte au moment où il est énoncé : *-ing*, étant thématique, est forcément anaphorique; *in* + nom, qui rhématise le diagnostic, ne le réfère pas à l'avant endo- ou exo-discursif. Le cas limite est celui où un *in* supplémentaire surrhématise le prédicat que *ing* thématisait déjà en bloc : *in saying this, you seem to imply that he might cheat us. Saying this* joue bien son rôle anaphorique, et *in* réintroduit cette anaphore de manière à en fournir un nouveau diagnostic (*imply*) :

- (26) In reviewing Judith Hennessee's biography of Betty Frieden (Books, June 14th), Daphne Merkin offered a cogent explanation for the reluctance of many young women to identify themselves with the women's movement. (*The New Yorker*, July 26, 1999, p.7)

En résumé, *in* est formé des opérateurs *i* de fusion et *n* d'interception, qui combinés livrent une intégration, et *ing* met l'intercepteur *n* en résonance, induisant sa cursivité, son caractère verbal, sa matrice actancielle. *Ing* étant cognitivement extrait de *in*, il le présuppose, d'où l'opposition *in* rhématique / *ing* thématique : *in* rhématise une intégration que *ing* réitère, la rendant cursive et thématique, donc anaphorisante et verbale. *in* lie deux supports explicites, une source et une cible (Cervoni 1991), alors que dans la thématisation, *ing* implicite la source et la transforme en sujet virtuel et mémoriel, c'est à dire en agent présupposé. Les deux ont en commun de formuler le diagnostic qu'un énonciateur avance pour un repérage ou une intégration d'un procès à un cadre spatial, temporel ou sémantico-logique. Enfin, en ayant pour seul verbe *be*, *John is in love* fait de John un patient, alors que *John is loving* l'agentivise en présupposant un sujet mémoriel; *la machine est en marche* prive la machine de son statut d'agent que *-ant* reconnaît au sujet (*l'homme parlant*); cf. esp. *estar en calma* vs *estar calmando a alguien*.

Or *-ant* fait porter le négateur *n* sur le disjoncteur *a*, en contraste absolu avec le *-ing* anglais, qui porte le même négateur sur le fusionneur *i* : en anglais, le sujet mémoriel est présent au verbe, soudé à lui, et c'est sans doute la raison pour laquelle la combinaison *be* + *ing* identifie le sujet à l'agent présupposé. La structure **il est chantant* est disconvenante en français car le suffixe *-ant*, construit sur le séparateur *-a-*, disjoint le sujet mémoriel du cinétisme verbal et empêche le verbe être (d'identification) d'accoler le sujet à cet agent. Cette combinaison induit une contradiction entre *être*, qui fait du sujet amémoriel et marqué un patient ou un site, et *-ant*, qui présuppose un agent : le disjoncteur *a* creuse cet écart cognitif. En espagnol, en italien, *ser* et *essere* ne peuvent non plus corriger cet écart, mais *estar* et *stare* + gérondif peuvent l'entériner (*estar cantando*). Il en résulte que la composition en *be* + *-ing* n'est possible en anglais que parce que le gérondif est bâti sur le fusionneur *i*, et que les langues romanes et l'allemand, qui le construisent autour de *a* et/ou *e*, se mettent dans l'impossibilité d'une fusion directe du type *ser / essere / sein* et doivent passer par une disjonction du type *estar / stare* (cf. l'invariant de frontière extrême posé pour le phonesthème *st*) : ceci est aussi à rapprocher du fait que l'on observe des participes en *-iendo* (*comiendo*) pour les verbes en *-er* et *-ir*, jamais en *-indo* (**venindo*).

6. Bilan

On a tenté de formuler une hypothèse selon laquelle des phonèmes (signes), dépendant de protophonèmes (signifiants), peuvent être investis dans la désignation de logiciels psychiques très simples et stylisés intervenant dans la structuration métalinguistique du signifié de puissance des mots de langue et dans la syntaxe génétique des énoncés. Ces logiciels intervenant dans la construction même des systèmes de représentation (de langue) et d'expression (de discours), ils sont portés par une morphologie génétique du mot et de la phrase en amont du mot et de la phrase eux-mêmes et précèdent les signifiés de puissance et d'effet étudiés par le modèle de Guillaume : on se rapproche ainsi d'une description affinée des *modus operandi* de la mécanique intuitionnelle, à laquelle on pense avoir trouvé des indicateurs formels performants et plus « parlants » encore qu'il n'était jugé jusqu'à présent : les unités minimales de forme peuvent devenir, sous certaines conditions, les unités minimales de sens qui décrivent non pas les signifiés de puissance mais comment ils sont construits (et donc comment on les réobtient)¹⁷.

Pour étudier le cas de l'alternance *i/a*, on a illustré son application dans un certain nombre de régions grammaticales assez diversifiées, ce qui a nécessité des allusions à d'autres opérateurs mis en jeu comme *wh, th, s, t, r, n, f, k, l, e* et *u*, ce sans quoi il était impossible de décrire précisément le fonctionnement d'un opérateur donné. Car on s'achemine peu à peu vers l'idée que le mot grammatical anglais est comparable à une molécule formée d'atomes, en ce qu'il intériorise des phonèmes instruisant l'allocutaire d'exécuter certaines opérations cognitives de base dans un ordre donné pour reconstruire le signifié relationnel hautement abstrait, structural, métalinguistique, de l'opérateur suscité¹⁸.

On propose ainsi une morpho-sémantique cognitive et componentielle qui se distingue du modèle de Rastier par son ancrage dans le signe et son orientation sémasiologique plutôt qu'onomasiologique, évitant l'écueil des schèmes généraux a priori qui mettent en concurrence les modèles de Pottier, Rastier, Thom, Toussaint, Wierzbicka (20 primitifs!), et les cognitivistes américains, sans toutefois les contredire : le système {u}-{i}-{a}, dont on a décrit les deux derniers tiers, semble constituer le pendant morphologique du trimorphe pottierien aussi bien que de la mécanique intuitionnelle guillaumienne.

Dans cet ancrage morphologique, on reconnaît une stratégie de la communication tout autant qu'un reflet d'opérations de genèse sous-jacentes : car s'il est vrai qu'on est tenté d'imaginer a priori que les opérations de décodage inversent grosso modo celles d'encodage, et qu'un morphème aura pour mission d'instruire l'allocutaire de faire à l'envers le parcours que le locuteur vient de faire à l'endroit, il est aussi vrai que les mots grammaticaux ont ceci

¹⁷ Ceci présente l'intérêt de résoudre une des difficultés de la psychomécanique : la perfection de la cohérence des systèmes psychiques contraste de manière étonnante avec le désordre qui règne dans le sémiologique; il est exceptionnel qu'une catégorie grammaticale soit affichée par un marqueur universel. Guillaume pose donc une loi de la suffisance expressive qui présente les inadéquations sémiologiques comme un retard historique sur l'évolution du système psychique, mais voit dans les synapses les révélateurs de dénominateurs communs mentaux qui introduisent un ordre partiel dans le domaine des signifiants. Ce contraste est d'autant plus gênant que Guillaume se sert justement des synapses pour déterminer les systèmes de représentation (cf. le carré imparfait / futur hypothétique et passé simple / futur catégorique) : si le signe est si versatile, des prétendues synapses ne sont-elles pas de simples accidents d'homophonie, ou des systèmes ne sont-ils pas cachés par l'absence de synapse révélatrice en sémiologie? De plus on a l'impression que Guillaume choisit de s'appuyer sur les synapses pour bâtir un système quand cela l'arrange, mais il est loin de les exploiter toutes, dans la conjugaison notamment; raison pour laquelle Curat préconise une prise en considération accrue des échos sémiologiques pour étayer les analyses proposées. Selon nous, le sémiologique épouse un itinéraire cognitif d'accès au psychique plutôt que le système de représentation en lui-même, d'où des variations.

¹⁸ SOULEZ, A. (1997, 417) montre qu'une telle conception du langage se dégage des étymologies de Cratyle. Il faut préciser que 1) les invariants que nous proposons sont des logiciels cognitifs qui ne relèvent pas de la phonétique impressive ni du symbolisme, et que 2) il faut que des conditions soient satisfaites pour que la connexion du son au sens soit validée. Il n'y a donc pas ici de conception essentialiste de la phoné.

de spécial que leur signifié abstrait, d'application métalinguistique, est très peu en prise avec l'expérience du réel que peut avoir un sujet. Le mot *dog* renvoie facilement au sens « chien » dans sa globalité parce qu'on garde le souvenir précis d'expériences matérielles associées à cet être, alors qu'on ne garde aucun souvenir de l'expérience associée à l'investissement de *as* dans une structuration métalinguistique - au point qu'on a longtemps considéré que ce type de mot n'avait pas de sens à proprement parler. Le mot grammatical anglais, me semble-t-il, compense cette excessive abstraction sémantique en affichant dans sa sémiologie les éléments cardinaux présidant à la reconstruction de son sens; il fonctionne comme un faisceau d'instruction cognitives à l'usage du destinataire, mais aussi de l'émetteur, qui perçoit toujours ce qu'il énonce, en subit l'effet et peut ainsi vérifier la conformité du résultat cognitif au projet initial, la visée d'effet.

On peut sembler retomber quelque peu dans le behaviorisme bloomfieldien, qui est un penchant plus ou moins conscient de lui-même de la psychomécanique (comme sa dénomination primitive l'indique d'ailleurs clairement, et ce n'est pas le moindre des paradoxes), mais il faut nuancer cela substantiellement : si l'on conçoit effectivement le *i* de *is* comme un stimulus induisant une réponse, ou la touche d'un clavier phonatoire de l'énonciateur commandant une fonction ou note cognitive chez le destinataire, la réponse au stimulus n'est jamais qu'un micrologiciel nucléaire intervenant dans la formation d'un mot donné et non pas d'un moulage sémantique ou syntaxique qui commanderait la phonation passive ou aveugle d'un schème type ou l'interprétation univoque d'un énoncé. Ce rapport behaviorien existe, mais il joue à un niveau atomique de la cognition, alors que le sens est fait de molécules immenses, très nombreuses et enchevêtrées, en sorte que les stimuli agissent à un niveau situé très en deçà de la conscience et participent, mais ne conditionnent pas, l'énonciation et l'interprétation.

De surcroît, pour filer la métaphore du clavier cognitif, sorte d'alphabet de la pensée à la Leibniz, on a montré que le rapport d'un phonème à son invariant n'est pas nécessaire, il est indispensable que des conditions de fréquence et d'opposition contrastive en système et en contexte soient satisfaites pour que la connexion forme-sens s'actualise à ce niveau, et encore, dans le lexique, cette connexion est-elle pondérée et quantifiable, elle ne se résume pas à la politique du tout ou rien, alors qu'elle est nécessaire et systématique dans le grammatical. La touche n'émet la note que si d'autres touches catalysatrices interviennent concomitamment en ce sens, sinon elle demeure muette. Pour rapprocher cela de la fonction poétique jakobsonienne, un phonème comme *i* a des chances de se connecter à son invariant dans un environnement dense comme celui des mots grammaticaux où tous les *i* se font écho avec la même valeur, ce qui revient bien à la projection du paradigme des mots en *i* sur le syntagme des phonèmes formé par un mot donné comme *this*; ceci assimile la banque des grammèmes à une sorte de vaste poème virtuel (puissancier)¹⁹ et relativise considérablement la dimension behavioriste dont on pourrait taxer une telle approche.

Enfin, un sujet sur lequel je ne peux prendre partie en l'état actuel du modèle est le degré de motivation ou de congruence naturelle du protophonème au processus dénoté, son iconicité : on a évoqué l'effet Doppler pour *i* d'approche et *a* d'éloignement, l'occlusion pour

¹⁹ G. E. Lessing (lettre du 25 mai 1769) à F. Nicolai (citée par Fónagy 1993, 40) : « La poésie doit relever les signes arbitraires au niveau des signes naturels », c'est à dire les remotiver en les insérant dans un réseau de correspondances analogiques dont émanent des dénominateurs communs. La motivation significatrice intervient alors *entre* les signes, par leur caractère différentiel (Kristeva 1969), plutôt que *dans* les signes (Cotte 1993, 91). C'est exactement ainsi que fonctionne le cercle très fermé des grammèmes anglais, sorte de secte psycho-sémiologique : le grammaticale « corrige » l'arbitraire du phonème, de même que selon Genette le poétique corrige l'arbitraire linguistique; la remotivation compense l'amotivation originelle (Aquié 1997, 101).

la dentale frontalière, le sifflement pour pour *s* duratif, la résonance pour *n* vélaire itératif; tout ceci est cohérent, mais il n'y a pas moyen de le prouver autrement que par les coïncidences statistiques. Motiver la composition d'un grammème par son sens limite l'arbitraire de la langue, et justifier la pertinence des composantes phonologiques retenues par leurs propriétés limite l'arbitraire sémiologique tels que les définit Engler 1962²⁰. Nous reconnaissons donc la part d'hypothèse qui affecte certains éléments de théorie, mais considérons aussi que fermer les yeux sur tous les faits présentés et céder au tabou scientifique pour cause de doute salutaire risque de faire passer à côté d'aperceptions essentielles, et n'opposons pas la grammaticalisation à l'iconicité (Swiggers 1993, 21-3).

A toutes fins utiles, nous nommons les invariants cognitifs postulés pour les proto-phonèmes, **COGNEMES**, ou unité oppositives et distinctives de cognition fondamentale à support linguistique, logiciels nucléaires marqués par des formants eux aussi nucléaires.

ABREVIATIONS POUR LES EXEMPLES

CW = *Country Walking*, July 1999

FS = *Sky and Telescope*, June 1999, *How far the stars?*

GIJ = *Sky and Telescope*, July 1999, *Great Images from Jupiter*

NS = *New Scientist*, 26 June 1999

PD = *Astronomy*, July 1999, *The Pluto Dilemma*

BIBLIOGRAPHIE

ADAMCZEWSKI, H. (1974), « Esquisse d'une théorie de *do* », *Some implications in Linguistic Theory for Applied Linguistics*, Didier.

ADAMCZEWSKI, H. (1976), *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse de Doctorat d'Etat, Paris III.

ADAMCZEWSKI, H. (1980), « Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale », *SAES, Actes du Congrès de Tours (1977)*, Didier Erudition.

ADAMCZEWSKI, H. & DELMAS, C. (1982), *Grammaire Linguistique de l'Anglais*, Colin.

ADAMCZEWSKI, H. (1993a), *Les clés de la grammaire anglaise*, Colin.

ARNAVIELLE, T. (1997a), *Le morphème -ant : unité et diversité*, Peeters.

AQUIEN, M. (1997), *L'autre versant du langage*, Corti.

²⁰ L'arbitraire de la langue concerne le rapport signifiant-signifié (le lien forme / sens), l'arbitraire sémiologique concerne la forme seule; mais cette dissociation est très relative.

- ARAPU, D. (1988), « Elements de symbolisme dans l'expression morphologique », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, LXXXIII (compte rendu de l'exposé de la séance du 12 décembre 1987).
- BENVENISTE, E. (1939), « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, I, Copenhague, réédité dans (1966) *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard, 49-55.
- BENVENISTE, E. (1960), « Etre et avoir dans leurs fonctions linguistiques », *Bulletin de la société de linguistique*, LV, réédité dans (1966) *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard, 187-207.
- BERNARD, B. (1991), « Existe-t-il un subjonctif en anglais contemporain? », *Cahiers de recherche*, T.5, BOUSCAREN, J. éd, Ophrys, p.7-21.
- BLOOMFIELD, M. W. (1953), « Final-forming morphemes », *American Speech*, 28, 158-64.
- BOAS, F. (1938), « Language », BOAS, F. (ed), *General Anthropology*, Boston & London.
- BOISSON, C. (1987), « Anglais 'Have', français 'Avoir' et l'empathie », *La transitivité*, Travaux du CIEREC LII, Université de Saint-Etienne.
- BOLINGER, D. (1965), *Forms of English*, Cambridge, Mass.
- BOONE, A. & JOLY, A. (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, L'Harmattan.
- BOTTINEAU, Didier (2001 SON), « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques », BALLARD, M. (éd.), *Oralité et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 34-77.
- BOTTINEAU, Didier (2001 TOA), « *To* entre aspect, actance et modalité », de CARVALHO, P., QUAYLE, N., ROSIER, L., SOUTET, O. (éds.), *La psychomécanique aujourd'hui, Actes du 8^e Colloque international de psychomécanique du langage. Seyssel. 1997*, Honoré Champion, Paris, France, 49-84.
- BOTTINEAU, Didier (2002 COG) : « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », in : A. Ouattara (ed), *Actes du Colloque International « Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs », Université de Tromsø (Norvège), 26-29 octobre 2000*, Ophrys (sous presse).
- BOTTINEAU, Didier (2003 ANG), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », OUATTARA, Aboubakar (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Ophrys, Gap, France, 185-201.
- BOTTINEAU, Didier (2003 LIN) : « De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes *-y* et *-ous* et leurs traductions françaises », BALLARD, M. & ELKALADI, A., *Traductologie, linguistique et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 73-82.
- BOTTINEAU, Didier (2004 NEG), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », DELMAS, C. & ROUX, L., *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.

- BOTTINEAU, Didier (2004 <M>), « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », BANKS, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 143-164.
- BOUSCAREN, J. & CHUQUET, J. (1988), *Grammaire et Textes anglais - Guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys, Gap.
- BOUSCAREN, J., CHUQUET, J. & FILHOL-DUCHET, B. (1982), « Have, opérateur de localisation », *Cahiers de Recherche en Grammaire Anglaise (CRGA)*, T.1, Ophrys, Gap, 53-72.
- BYBEE, J. (1985), *Morphology*, Benjamins.
- CERVONI, J. (1991), *La préposition*, Duculot.
- CHARREYRE, C. (1997), « Every, relation prédicative et domaine notionnel », *Cahiers de recherche*, T.7, BOUSCAREN, J. (dir.), 147-67, Ophrys.
- CHASTAING, M. (1958), « Le symbolisme des voyelles : signification des 'i' » I & II, *Journal de Psychologie*, 55, 403-23 & 461-81.
- CHASTAING, M. (1960), « Audition colorée : une enquête », *Vie et langage*, 105, 631-7.
- CHASTAING, M. (1961), « Des sons et des couleurs », *Vie et langage*, 112, 158-65.
- CHASTAING, M. (1962), « La brillance des voyelles », *Archivum linguisticum*, 14, 1-13.
- CHASTAING, M. (1964), « L'opposition des consonnes sourdes aux consonnes sonores et muettes : a-t-elle une valeur symbolique? », *Vie et langage*, 147, 367-70.
- CHASTAING, M. (1965a), « Dernières recherches sur le symbolisme vocalique de la petitesse », *Revue philosophique*, 155, 141-56.
- CHEVALIER, J.-C. (1980), « Mot et sens du mot », JOLY, A. & HIRTLE, W. (eds), *Langage et psychomécanique du langage, Etudes dédiées à Roch Valin*, Presses de L'Université de Lille, Presses de L'Université Laval - Québec, 75-86.
- CHUQUET, J. (1997), « Each, every et la délimitation des occurrences », *Cahiers de recherche*, T.7, BOUSCAREN, J. (dir.), 129-44, Ophrys.
- COTTE, P. (1988), *Le système des auxiliaires modaux dans le système verbal de l'anglais contemporain*, Thèse d'Etat, Grenoble III.
- COTTE, P. (1993a), « Le paradoxe du nom verbal en anglais contemporain », *Les classes de mots, traditions et perspectives*, BASSET, L. & PERENNEC, M. édés., Presses Universitaires de Lyon, 233-65.
- COTTE, P. (1993b), « Ces mouvements qui font signe », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 129-36.
- COTTE, P. (1996), *L'explication grammaticale des textes anglais*, PUF.
- COTTE, P. (1997), *Grammaire linguistique*, Didier-érudition.
- CREPIN, A. (1975), « On English Irregular Verbs », *Studies in English Grammar*, Presses Universitaires de Lille III, 65-75.

- CURAT, H. (1991), *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Droz, Genève.
- DANON-BOILEAU, L. (1983), « *This, that, which, what* et la construction de la référence », *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- DANON-BOILEAU, L. (1991), « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 79-87.
- DE COLA, M. & DANON-BOILEAU, L. (1989), « *This, that* et les adjectifs : construction de la référence », BOUSCAREN, J. (dir), *Cahiers de recherche (T.4)*, Ophrys, 131-144.
- DELMAS, C. (1983), "Remarques à propos de *of* et *'s*" *Travaux du CIEREC, XXXIX*, Université de Saint-Etienne.
- DELMAS, C. (1987), *Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain*, Klincksieck.
- DELMAS, C. (1993), « Le réinvestissement modal de certaines formes verbales », *Opérations énonciatives et interprétation de l'énoncé*, Ophrys, Gap, 115-133.
- DELMAS, C. (1994), « Autour du « manque » en anglais », *Cahiers de praxématique*, 23, Praxiling, Université Paul Valéry, Montpellier, 75-95.
- DELMAS, C. (1995), « L'énonciation du manque en anglais », *CRELINGUA*, 2, 59-93.
- DESCHAMPS, A. (1997), « Faut-il rétablir le duel? Etude énonciative de *both, either, neither* », *Cahiers de recherche, T.7*, BOUSCAREN, J. (dir.), 5-61, Ophrys.
- DESCLES, J.-P. (1993), « Langage, perception et action », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 123-7.
- DIFFLOTH, G. (1976), « Expressives in Semai », *Oceanic Linguistics Special Publication n° 13, Austro-Asiatic Studies*, Honolulu, 249-64.
- DIXON, R. M. W. (1991), *A new approach to English Grammar, on Semantic Principles*, Oxford, Clarendon Press.
- DOUAY, C. & ROULLAND, D. (1990), *Les mots de Gustave Guillaume*, Presses Universitaires de Rennes 2.
- DOUAY, C. & ROULLAND, D. (1996), « L'absence de marque verbale en anglais dans une théorie de l'interlocution », *Absences de marques et représentations de l'absence, Travaux linguistiques du CERLICO*, 9, 311-26.
- DUBOS, U. (1990), « Relations lâches et serrées dans les propositions relatives en WHICH et THAT », *RANAM, XXIII*, Université de Strasbourg.
- DUCHET, J.-L. (1990), « Arbitraire et motivation dans le lexique et la morphologie de l'anglais », ROUX, L. (ed), *L'organisation du sens, domaine anglais, Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine, Travaux du CIEREC, LXVIII*, 57-66.
- ENGLER, R. (1962), « Théorie et critique d'un principe saussurien. L'arbitraire du signe », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19, 5-66.
- ENGLER, R. (1964), « Compléments à l'arbitraire », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 25-32.

- FERRER, C. (1976), « Les pronoms allocutifs », *SIGMA*, 1, 95-139.
- FISCHER JORGENSEN, E. (1978), « On the universal character of phonetic symbolism with special reference to vowels », *Studia linguistica*, 32, 80-90.
- FLAMM, A. (1990), *L'analyse psychogrammaticale*, Delachaux et Niestlé, Lausanne.
- FLINTHAM, R. (1993), « Les relatives en *WHICH* et *THAT* dans *SCIENTIFIC AMERICAN* », DANON-BOILEAU, L. & DUCHET, J.-L. (éds), *Opérations énonciatives et interprétations de l'énoncé*, Ophrys, 171-9.
- FLINTHAM, R. (1995), « Les relatifs *which* et *that* dans un corpus journalistique », *Cahiers Charles V*, 19, *Linguistique et didactique*, Université Paris 7 Denis Diderot.
- FÓNAGY, I. ([1983] 1991), *La vive voix*, Payot.
- FÓNAGY, I. (1993), « Physei / Thesei », *Faits de langues*, 1, *Motivation et iconicité*, PUF, 29-45.
- FOUCAULT, M. (1972), *Les mots et les choses*, Gallimard.
- FOURNIER, J.-M. (1993), « Motivation savante et prononciation des adjectifs en -ic en anglais contemporain », *Faits de langues*, 1, *Motivation et iconicité*, PUF, 235-40.
- GABELENTZ, G. v. d. (1891), *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, Leipzig.
- GENETTE, G. (1969), *Figures II*, Seuil, Points.
- GENETTE, G. (1976), *Mimologiques*, Seuil.
- GOMBRICH, E. H. (1961), *Art and Illusion*, New York.
- GOODY, J. ([1977] 1979), *La raison graphique - La domestication de la pensée sauvage*, Minuit.
- GRAMMONT, M. (1933), *Traité de phonétique*, Delagrave, 377-424.
- GRESSET, S. (1984), « *Which / that* marqueurs de relatives », *Cahiers de Recherche en Grammaire Anglaise*, 2, Ophrys, 201-268.
- GUILLAUME, G. (1964), *Langage et science du langage*, Les Presses de l'université Laval, Québec; Nizet, Paris.
- GUILLAUME, G. (1971-98), *Leçons de linguistique*, 15 vol., Les Presses de l'université Laval, Québec; Klincksieck, Paris; Presses Universitaires de Lille.
- GUIMIER, C. (1997a), « *As*, connecteur interpropositionnel : ses valeurs en discours », *Absences de marques et représentations de l'absence*, *Travaux linguistiques du CERLICO*, 9, 205-30.
- GUIRAUD, P. (1986), *Structures étymologiques du lexique français*, Payot.
- HAIMAN, J. (1985), *Iconicity in Syntax*, Benjamins, Amsterdam.
- HEWSON, J. (1975), « Derivation and Inflection in English », *Studies in English Grammar*, Presses Universitaires de Lille, 77-104.

- HIRTLE, W.H. (1964), « The English Present Subjunctive », *The Canadian Journal of Linguistics*, 9 : 2, 75-82.
- HIRTLE, W.H. (1965), « Auxiliaries and Voice in English », *Les Langues Modernes*, 59^e année, n° 4, juillet-août 1965, 25-42.
- HIRTLE, W.H. (1967), *The Simple and Progressive Forms*, Les Presses de l'université Laval, Québec.
- HIRTLE, W.H. (1975a), *Time, Aspect and the Verb*, Les Presses de l'université Laval, Québec.
- HIRTLE, W.H. (1977), « Structure du mot et structure syntaxique », *Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage*, Presses Universitaires de Lille, 15-27.
- HJELMSLEV, L. ([1943] 1968), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit.
- HJELMSLEV, L. ([1936] 1971), *Essais linguistiques*, Minuit.
- HORNBOSTEL, E. M. v. (1927a), « Laut und Sinn », *Festschrift für C. Meinhof*, Hambourg, 329-48.
- HOUSEHOLDER, F. W. (1946), « On the Problem of Sound and Meaning, an English Phonestheme », *World 2*, 83 sq.
- HUART, R. (1997), « All : question de portée », *Cahiers de recherche*, T.7, BOUSCAREN, J. (dir.), 65-91, Ophrys.
- JAKOBSON, R. ([1960] 1963 (traduction), éd. de 1986), *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit.
- JAKOBSON, R. & WAUGH, L. ([1979] 1980), *La charpente phonique du langage*, Minuit.
- JESPERSEN, O. (1922), *Language - its Nature, Development and Origin*, Londres.
- JESPERSEN, O. ([1922] 1933), « Symbolic value of the vowel i », *Linguistica*, College Park, Maryland, 283-303.
- JOLY, A. (1964), « Esquisse d'une théorie de la forme progressive », *Les langues modernes*, n°3, mai/juin 1964, 36-58.
- JOLY, A. (1978), « Esquisse du système des modaux en anglais contemporain », *Explorations linguistiques et stylistiques*, CIEREC, Travaux XXII, 83-95.
- JOLY, A. (1979), « Problèmes d'analyse du temps en psychomécanique », *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, P.U.L., 7-35.
- JOLY, A. (1982), « But, signe de l'exception et de la restriction dans l'histoire de l'anglais », *Modèles Linguistiques*, vol.8, 1982, IV, 2, Presses Universitaires de Lille, 151-175.
- JOLY, A. (1984), « La distinction du nom et du verbe dans la théorie de G.Guillaume », *Modèles Linguistiques*, VI, 1, 41-52.
- JOLY, A. (1987), *Essais de systématique énonciative*, Presses Universitaires de Lille.
- JOLY, A. & O'KELLY, D. (1987), « Cohésion discursive et argumentation : do dit 'emphatique' en anglais contemporain », in *Modèles linguistiques*, 17, 93-111.
- JOLY, A. & O'KELLY, D. (1989), *L'analyse linguistique des textes anglais*, Nathan, Paris.

- JOLY, A. & O'KELLY, D. (1990), *Grammaire systématique de l'anglais*, Nathan, Paris.
- KEMP, J. A. (1972), *John Wallis's Grammar of the English Language*, Longman.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1977), *L'énonciation*, Colin.
- KÖHLER, W. (1929), *Gestalt Psychology*, New York.
- KRISTEVA, J. (1969), *Séméiotikè : recherche pour une sémanalyse*, Seuil.
- KRISTEVA, J. (1997), « Le réel de la langue », PERROT, J. (ed), *Polyphonie pour Iván Fónagy, Mélanges offert à Iván Fónagy par un groupe de disciple, collègues et admirateurs*, L'Harmattan, 289-96.
- LANCRI, A. (1983), « TOUT et ALL dans l'expression de la totalité », *TREMA*, 8, Paris III.
- LAPAIRE, J.-R. & ROTGE, W. (1995), « De la valeur fondamentale, de l'invariant dans l'analyse linguistique », *SIGMA*, 17-18, 63-82.
- LAPAIRE, J.-R. (1997), « La leçon adamczewskienne », *Anglophonia*, 2, *English Linguistics*, 197-208, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse.
- LAPAIRE, J.R. & ROTGE, W. (1993), *Linguistique et Grammaire de l'Anglais*, Presses universitaire du Mirail, Toulouse.
- LARREYA, P. (1982), « Quelques remarques sur HAVE TO et MUST » *Travaux du CIEREC*, XXXV, Université de Saint-Etienne, p.103-21.
- LARREYA, P. (1989), « Le concept de présupposition dans l'explication grammaticale: le cas du prétérit anglais », *Les langues modernes*, n^{OS} 3/4, p. 87-96.
- LARREYA, P. (1989), « Sur la relation BE / HAVE », *L'anaphore: domaine anglais*, Travaux du CIEREC, LXV, Saint-Etienne, p.59-77.
- LARREYA, P. (1990), « BE et HAVE auxiliaires et connecteurs prédicatifs », *SIGMA* 12-13, Nouvelle Série, Université de Provence, 105-152.
- LARREYA, P. & RIVIERE, P.(1993), *Grammaire explicative de l'anglais*, Longman France.
- LARTHOMAS, P. (1988), « Notes sur *ça, ci* et l'alternance *ila* en français », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par BLANCHE-BENVENISTE, C., CHERVEL, A. & GROSS, M., Publications de l'Université de Provence, 271-9.
- LE FLEM, D. (1981), « Morphologie et syntaxe en psychomécanique: vers une théorie de la phrase nucléaire en français », *Tralili*, XIX, , 259-292.
- LE FLEM, D. (1984), « Les indépendantes infinitives du français : une remise en cause de la morphologie de l'infinitif par sa syntaxe », *Systématique du langage I*, Presses Universitaires de Lille, 209-228.
- LEON, P. (1993), *Précis de phonostylistique*, Nathan.
- LINDKVIST, K.-G. (1950), « Studies on the Local Sense of the Prepositions « in », « at », « on » and « to », *Modern English, Lund Studies in English*, Lund.

- MARCHAND, H. (1959), « *Phonetic Symbolism in English Word-Formation* », *Indogermanische Forschungen*, 64, 146-68, 256-77.
- MARKEL, N. N. & HAMP, E. P. (1960-1), « Connotative Meanings of Certain Phoneme Sequences », *Studies in Linguistics*, 15, 47-61.
- MARTIN, R. (1980), *Pour une logique du sens*, PUF.
- MEL'CUK, I. (1993-6), *Cours de morphologie générale*, Les Presses de l'Université de Montréal / CNRS éditions.
- MOIGNET, G. (1974), *Etudes de psycho-systématique française*, Klincksieck, Paris.
- MOIGNET, G. (1980), « Diathèse verbale et verbes fondamentaux en français », *Langage et psychomécanique du langage*, Presses universitaires de Lille, 267-283.
- MOIGNET, G. (1981), *Systématique de la langue française*, Klincksieck, Paris.
- MOLHO, M. (1986), « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, *Le signifiant*, 41-51.
- MOLHO, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par BLANCHE-BENVENISTE, C., CHERVEL, A. & GROSS, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- NEWMAN, S. S. (1933), « Further Experiments in Phonetic Symbolism », *American Journal of Psychology*, 45, 53-75.
- NICHOLS, J. (1971), « Diminutive Consonant Symbolism in Western North America », *Language*, 47, 826-48.
- NØLKE, H. (1993), *Le regard du locuteur*, Kimé.
- PAILLARD, M. (1984), « La question du subjonctif en français et en anglais contemporains », *Cahiers Charles V*, n° 6, *Linguistique comparée et traduction: le statut modal de l'énoncé*, Paris VII.
- PHILPS, D. (1997), « A la recherche du sens perdu : <sn->, du marqueur au mythe », *Anglophonia*, 2, *English Linguistics*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 209-238.
- PHILPS, D. (1998), « (S)nipe », *Anglophonia*, 4, *English Linguistics*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 147-65.
- PHILPS, D. (2003), « L'invariance sub-lexicale et le marqueur <sk-> », *Anglophonia*, 14, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 177-194.
- PHILPS, D. (2003), « S- mobile et régénération submorphémique en anglais et en indo-européen », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, tome 98/1 – 2003, 163-196.
- PLATON ([1967]), *Protagoras Euthydème Gorgias Ménexène Ménon Cratyle*, CHAMBRY (trad.), Garnier-Flammarion.
- POTTIER, B. (1992), *Sémantique générale*, P.U.F.

- QUAYLE, N. (1996), « Pour une valeur fondamentale du -s en anglais », *Modèles linguistiques*, 33, 165-176.
- QUAYLE, N. (1997), « Le subjonctif en anglais contemporain : étude psychomécanique », CARVALHO, P. de & SOUTET, O. (dir), *Psychomécanique du langage : problèmes et perspectives, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique de Langage*, Champion, 255-67.
- RASTIER, F. ([1987] 1996), *Sémantique interprétative*, PUF.
- ROULLAND, D. (1986), « Réflexion sur la notion de signe : Gustave Guillaume comme représentant d'une école linguistique française (?) », *Modèles linguistiques*, VIII, 2, 47-60.
- ROULLAND, D. (1992), « Sur la subordination non finie en anglais contemporain », *Travaux linguistiques du CERLICO*, 5, *Subordination subordinations*, Rennes, 158-84.
- SAPIR, E. (1921), *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New York.
- SAPIR, E. (1927), « Language as a Form of Human Behavior », *The English Journal*, 16, 413-33.
- SAUSSURE, F. ([1916] 1984), *Cours de linguistique générale*, Payot.
- SCHOGT, H. (1992), « Onomatopées, mots expressifs et la métaphore en phonétique », *Mélanges Pierre Léon*, MARTIN, P. (dir), Toronto, Mélodie, Canadian Scholars' Press et Didier Erudition, Paris, 463-71.
- SCHUCHARDT, H. (1897), « Keltorum. frog-, frogn- Lautsymbolik », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 21, 199-205.
- SMITH, G. (1987), « Unité du subjonctif », *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Paris.
- SOULEZ, A. (1997), « L'essence de la phonê (à propos du Cratyle 426c-427e) », PERROT, J. (ed), *Polyphonie pour Iván Fónagy, Mélanges offerts à Iván Fónagy par un groupe de disciple, collègues et admirateurs*, L'Harmattan, 411-23.
- SPIRE, A. (1964), *Plaisir poétique et plaisir musculaire*, Corti.
- STRAKA, G. (1963), « La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée? », *Travaux de linguistique et de littérature*, 1, Strasbourg.
- SWIGGERS, P. (1993), « Iconicité : un coup d'œil historiographique et méthodologique », *Faits de langues*, 1, *Motivation et iconicité*, PUF, 21-8.
- SWIGGERS, P. (1997), *Histoire de la pensée linguistique*, PUF.
- TEYSSIER, J. (1980), « Le système du pronom personnel allemand et ses implications morpho-sémantiques », *Langage et psychomécanique du langage*, Presses Universitaires de Lille, 151-184.
- THEAU, J. (1969), *La conscience de la durée et le concept de temps*, Privat.
- TOLLIS, F. (1991), *La parole et le sens*, Colin.
- TOLLIS, F. (1997), « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives », in CARVALHO, P. de & SOUTET, O. (dir.) (1997), *Psychomécanique*

du langage : problèmes et perspectives, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage, Champion, 329-340.

- TOUPIN, F. (1994), *Principes, outils et méthodes de la théorie métaopérationnelle*, Thèse de Doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III).
- TOURNIER, J. (1985), *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Champion - Slatkine.
- TOURNIER, J. (1993), *Précis de lexicologie anglaise*, Nathan.
- TOUSSAINT, M. (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Didier.
- TROUBETZKOY, N. S. ([1939] 1949), *Principes de phonologie*, Paris.
- USNADZE, D. (1924), « Ein experimenteller Beitrag zum Problem der psychologischen Grundlagen der Namengebung », *Psychologische Forschung*, 5, 24-34.
- VACHON-L'HEUREUX, P. (1997), « La notion de « visée » en psychomécanique du langage - essai de définition », CARVALHO, P. de & SOUTET, O. (dir), *Psychomécanique du langage : problèmes et perspectives, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique de Langage*, Champion, 341-52.
- VIEL, M. (1993), « L'opposition i-æ en anglais : ordre des voyelles, ordre des mots, iconicité », *L'ordre des mots II - Domaine anglais, CIEREC, Travaux LXXXI*, 181-193, Saint-Etienne.
- WALLIS, J. (1653), *Grammatica linguae anglicanae*, Oxford.
- WALLON, H. (1945), *Les origines de la pensée chez l'enfant*, I, Paris.
- WAUGH, L. (1993), « Lexique : iconicité diagrammatique », *Faits de langues*, 1, *Motivation et iconicité*, PUF, 227-34.
- WESCOTT, R. (1973), « Tonal Icons in Bini », *Studies in African Linguistics*, 4, 197-205.
- WESTERMANN, D. (1937), « Laut und Sinn in einigen westafrikanischen Sprachen », *Archiv für vergleichende Phonetik*, I, 154-72, 193-211.
- WHORF, B. L. (1956), *Language, Thought and Reality*, New York.
- WIERZBICKA, A. (1988), *The Semantics of Grammar*, Benjamins, Amsterdam.
- WIERZBICKA, A. (1996), *Semantics - Primes and Universals*, Oxford University Press.